

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

Études Allemandes.

GUILLAUME TELL

DRAME

DE SCHILLER

PAR

JULES MÜLHAUSER (DE GENÈVE).

PARIS .

J. J. D. MAURON, ÉDITEUR.

Ch. HEIDELOFF, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, N° 16.

1838.

Y

Etudes Allemandes.

GUILLAUME TELL.

770
10 5 201

IMPRIMERIE DE E. DUYRGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

Études Allemandes.

GUILLAUME TELL,

DRAME

DE SCHILLER,

PAR

JULES MÜLHAUSER (DE GENÈVE).



PARIS,

J. J. D. MAURON, ÉDITEUR.

Ch. HEIDELOFF, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, N° 16.

1838.

C'est à toi, mon digne Père, que j'offre ce fruit de mes veilles, à toi qui m'as inspiré de bonne heure le goût de l'étude et du travail. Si, dans toutes les situations de la vie, ton exemple est pour moi le guide le plus sûr; si tes vertus, que je m'efforcerai toujours d'imiter, me sont le garant d'une conscience pure et tranquille, combien ne dois-je pas aussi à ta sollicitude éclairée, qui a voulu me procurer tant de jouissances intellectuelles dont j'apprécie chaque jour toute la valeur! Reçois cet hommage d'un cœur reconnaissant; la plus douce récompense de mes peines sera celle que j'ose attendre de ton approbation.

Un Suisse, éloigné de son pays et consacrant une partie de ses loisirs à l'étude de la littérature allemande, a conçu le projet de traduire dans sa langue maternelle une œuvre à la louange de l'Helvétie et qu'a produite un des plus beaux génies dont le théâtre puisse se glorifier. L'entreprise était effrayante à plus d'un égard, et c'est ce dont peuvent témoigner les personnes en état de lire l'ouvrage original. Toutefois, soutenu par l'ardent désir de répandre dans la Suisse française une composition qui ne doit pas y rester inconnue, le patriote a trouvé des forces, de la persévérance, et enfin il a vu le terme de son pénible travail. Telle est l'histoire du volume offert au public aujourd'hui. L'auteur n'a point l'intention de faire ici l'éloge du drame qu'il a choisi; il est des mérites sur lesquels le moindre doute ne saurait s'élever, et celui du *Guillaume Tell* de Schiller est au premier rang. Quant au faible interprète d'un

chantre immortel, il n'y a que deux mots à dire de son œuvre. C'est une traduction littérale, sévère, et dans laquelle l'exactitude a été un but principal. Rendre scrupuleusement chaque pensée, calquer le vers sur le vers, voilà ce que l'auteur s'est proposé. Est-il nécessaire d'ajouter que, voulant aborder franchement sa tâche, il n'a dû s'arrêter à aucun système d'école, et qu'il a mieux aimé encourir les reproches qu'on pourra faire à sa versification que mériter celui d'infidélité, bien plus grave à ses yeux, suivant le principe qu'il s'est posé.

Si les nobles sentiments exprimés par le grand Schiller dans son poème, si les pensées véritablement helvétiques qui s'y déroulent font vibrer dans le cœur de quelques Suisses la corde sacrée du patriotisme, celui qui trace ces lignes aura reçu la plus belle récompense qu'il ambitionne.

PERSONNAGES.

HERMANN GESSLER, gouverneur impérial à Schwitz et Uri.

WEENER, banneret d'Attinghausen.

ULRIC DE RUDENZ, son neveu.

WERNER STAUFFACHER,

CONRAD HUNN,

ITEL REDING,

HANS AUF DER MAUER, } de Schwitz.

IOERG IM HOFE,

ULRIC SCHMIDT,

IOST DE WEILER,

WALTHER FURST,

GUILLAUME TELL,

ROESSELMANN, le prêtre,

PETERMANN, le sacristain, } d'Uri.

KUONI, le pâtre,

WERNI, le chasseur,

RUODI, le pêcheur,

ARNOLD DE MELCETHAL,

CONRAD BAUNGARTEN,

MRIED DE SARNEN,

STRAUTH DE WINKELRIED, } d'Unterwalden.

NICOLAS DE FLUF,

BURKHARDT AM BUHEL,

ARNOLD DE SEWA,

PFEIFFER, de Lucerne.

KUNZ, de Gersau.

JENNY, aide-pêcheur.

SEPPI, aide-pâtre.
GERTRUDE, femme de Stauffacher.
HEDWIGE, femme de Tell, fille de Walther Fürst.
BERTHA DE BRUNKE, riche héritière.
AMBART,
MICHTILD,
ÉLISABETH,
HILDEGARDE, } paysannes.
WALTHER,
WILHELM, } fils de Tell.
FRIESSHARDT,
LEUTHOLD, } mercenaires.
 Un pécheur.
 Un garçon.
RODOLPHE DE HARRAS, écuyer de Gessler.
JEAN-LE-PARRICIDE, duc de Souabe.
STUSSI, l'archer.
 Le crieur d'Uri.
 Un messager de l'Empire.
 Un intendant de corvée.
Maître STEINWERTZ.
 Ouvriers et manœuvres.
 Un crieur public.
Frères de la Miséricorde.
Cavaliers de Gessler et de Landenberg
Hommes et femmes des trois cantons.

GUILLAUME TELL.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Unterwalden. — Rivage escarpé du lac des Quatre-Cantons, vis-à-vis Schwitz.

En cet endroit le lac s'enfonce dans le pays. Une hutte se trouve non loin du bord. Un pêcheur traverse la scène dans un bateau. Au-delà du lac, on voit les prairies et les habitations de Schwitz éclairées par le soleil. A gauche du spectateur, les sommets du Hacken entourés de nuages; à gauche, dans le lointain, on voit les glaciers. Avant le lever du rideau on entend le *Ranz des vaches*, et le carillon harmonieux des clochettes des troupeaux. Ce bruit continue encore quelque temps après l'ouverture de la scène.

LE PÊCHEUR, chantant dans son bateau.

MÉLODIE DU RANZ-DES-VACHES.

Le lac sourit; pure et mobile
Son onde promet la fraîcheur;
Près du bord, d'un sommeil tranquille
Un enfant goûte la douceur.

Bientôt une tendre harmonie
 Vient enchanter ses sens ravis ;
 Tels sont, dans la joie infinie,
 Les hymnes saints du paradis.
 Puis, dans une extase profonde,
 Il s'éveille, et voici que l'onde
 Vers lui s'élève en frémissant ;
 Une voix murmure et l'appelle ;
 J'attire le dormeur, dit-elle,
 Et tu m'appartiens, bel enfant !

UN PATRE, sur la montagne.

VARIATIONS DU RANZ-DES-VAICHES.

Adieu, belle prairie !
 Pâtres, quittons ce lieu ;
 A la saison fleurie
 L'hiver succède. Adieu !
 Nous reviendrons sur les montagnes
 Quand naîtra le printemps nouveau,
 Quand on voit fleurir les campagnes
 Et que murmure le ruisseau.
 Adieu, belle prairie !
 Pâtres, quittons ce lieu ;
 A la saison fleurie
 L'hiver succède. Adieu !

UN CHASSEUR DES ALPES, paraissant vis-à-vis, sur les rochers.

Le sentier frémit ; le tonnerre
 Gronde aux sommets voisins des cieux,

Et dans sa course téméraire
Suit le chasseur audacieux.
Il gravit aux cimes désertes
Que jamais l'été n'a couvertes
De son feuillage et de ses fleurs ;
A ses pieds le brouillard humide
Roule son tourbillon rapide,
L'éclair agite ses lueurs ;
Et dans l'immensité profonde ,
Il voit les champs, les bois et l'onde,
Quand se déchirent les vapeurs.

(Le paysage change d'aspect. On entend un craquement sourd dans les montagnes; des ombres de nuages traversent rapidement la scène. Ruodi, le pêcheur, sort de sa hutte; Werni, le chasseur, descend des rochers; Kuoni, le père, arrive, son baquet à traire sur l'épaule, et suivi de Seppi, son aide.)

RUODI.

Fais promptement, Jenny; le bateau sur la grève;
Le brouillard vient à nous; le vent du Nord se lève
Et mugit sourdement. Le Mytenstein a pris
Son manteau de vapeurs. J'entends au loin les cris
De l'aigle. L'air est froid; la tourmente, je pense,
Pourrait bien nous surprendre ici.

KUONI.

La pluie avance,
Batelier; mes moutons paissent avidement;
Mon chien creuse la terre, et flaire à tout moment.

WERNI.

Les poissons sautent haut, et le canard sauvage
Plonge souvent. Amis, voici venir l'orage.

KUONI, à son aide.

Seppi, veille au troupeau; qu'il ne s'écarte pas.

SEPPI.

Je reconnais la Lise à son grelot, là-bas.

KUONI.

Il n'en manque donc point; elle mène les autres.

RUODI.

Voilà de beaux grelots!

WERNI.

Ah! quels troupeaux! Les vôtres,

Maitre?

KUONI.

Je ne suis pas si riche, en vérité;
Tout est à Monseigneur d'Attinghaus et compté.

RUODI.

Celle-ci porte bien son collier.

KUONI.

C'est la grande;
Elle sait, croyez-moi, qu'elle conduit la bande;
Ce collier, c'est son bien, et quand je veux l'ôter,
Aussitôt elle est triste et cesse de brouter.

RUODI.

Un stupide animal! y songez-vous? à d'autres!

WERNI.

Bientôt dit! L'animal a sa raison. Les nôtres,

Qui sur les hauts glaciers poursuivent les chamois,
Savent qu'au pâturage ils placent chaque fois
Une garde, qui veille au sommet de la roche,
Dresse l'oreille, et siffle au chasseur qui s'approche.

RUODI, au berger.

Quittez-vous aujourd'hui la montagne?

KUONI.

Il est temps,

Car l'Alpe est épuisée. Adieu jusqu'au printemps.

WERNI.

Heureux retour, berger.

KUONI.

Pour vous je dis de même;

Sur votre route, ami, le péril est extrême,

Plus d'un chasseur jamais n'en revint.

RUODI.

Voyez-vous

Cet homme qui s'avance à la hâte vers nous?

WERNI.

D'ici je reconnais sa taille et son visage;

C'est Baumgarten d'Alzell. Mais, quel motif l'engage...

CONRAD BAUMGARTEN, se précipitant hors d'haleine sur le théâtre.

Au nom du ciel, ami, votre barque!

RUODI.

Holà!

Quoi donc de si pressé...

BAUMGARTEN.

Vite! détachez-la;

Sauvez-moi de la mort! Passons à l'autre rive!

KUONI.

Qu'avez-vous, compagnon?

WERNI.

Quel malheur vous arrive?

BAUMGARTEN.

Hâtez-vous! hâtez-vous! Du gouverneur voici
Les cruels cavaliers. S'ils m'atteignent ici
Je suis un homme mort! Ils courent sur ma trace.
Leur fureur est terrible et pour moi point de grâce!
Je n'ai qu'un seul moyen; votre barque! à l'instant!

RUODI.

Mais encore, quel motif... et dites-moi pourtant
Ce qui vous force à fuir? D'où vient cette poursuite?

BAUMGARTEN.

Ah! d'abord sauvez-moi; vous apprendrez ensuite...

WERNI.

Du sang sur vos habits!

BAUMGARTEN.

Le châtelain du fort

De Rossberg.

KUONI.

Wolfenschiess! quoi, veut-il votre mort?

BAUMGARTEN.

Ses crimes ont cessé. J'en ai purgé la terre!

TOUS, reculant d'effroi.

Le ciel soit avec vous! malheureux! quel mystère?

Ah! qu'avez-vous osé?

BAUMGARTEN.

J'ai puni son forfait!
Ce que tout homme libre à ma place aurait fait,
J'ai lavé dans le sang d'un séducteur infâme
L'honneur de ma maison et celui de ma femme!

KUONI.

Dans son sang! votre honneur! qu'est-ce-donc?

BAUMGARTEN.

L'assassin!

S'il n'a pu mettre à bout son indigne dessein,
Je le dois à Dieu seul, puis à ma bonne hache!

KUONI.

O ciel! que dites-vous! Pendant que l'on détache
Le bateau, profitons d'un instant précieux;
Racontez-nous comment ce monstre furieux...

BAUMGARTEN.

J'avais coupé du bois dans la forêt prochaine;
Voici qu'accourt ma femme, et pâle et hors d'haleine.
Le châtelain, dit-elle, est venu, commandant
Qu'on préparât un bain. L'infâme cependant
Ose lui demander... Et sa rougeur achève
De m'instruire de tout. Aussitôt je me lève,
Je cours, comme j'étais, et, ma hache à la main,
De tout son sang impur j'ai réchauffé son bain!

WERNI.

Et vous avez bien fait! Oui, nul homme, je pense,
Ne vous condamnera.

KUONI.

C'est juste récompense.
Du peuple d'Unterwald il l'a bien mérité.

BAUMGARTEN.

Le meurtre est découvert. Je vais être arrêté.
Pendant que nous parlons... ciel! le temps fuit!...

(Il commence à tonner.)

KUONI.

Courage!

A l'œuvre, batelier.

RUODI.

Impossible. Un orage
S'approche; il faut attendre.

BAUMGARTEN.

Attendre! juste ciel!
Le puis-je? chaque instant qui s'écoule est mortel.

KUONI, au pêcheur.

Avec l'aide du ciel montre-toi secourable;
Il peut nous arriver à tous malheur semblable.

(Mugissement et tonnerre.)

RUODI.

Le vent est furieux et le lac monte haut;
Je ne saurais ramer contre tempête et flot.

BAUMGARTEN, embrassant ses genoux.

Ayez pitié de moi! Puisse Dieu vous le rendre!

WERNI.

Aide le batelier ; toi seul peux l'entreprendre :
Il y va de sa vie.

KUONI.

Il est question ici
D'un époux et d'un père.

(Coups de tonnerre redoublés.)

RUONI.

Eh ! n'ai-je pas aussi
Ma propre vie à perdre en ce danger extrême ?
Comme lui n'ai-je pas enfants, femme que j'aime ?
Voyez, autour de nous quel fracas ! quels éclairs !
Les vagues en fureur s'élancent dans les airs ;
La foudre éclate au loin et le vent tourbillonne ;
Jusqu'au fond de son lit l'eau s'agite et bouillonne.
Volontiers j'aiderais ce brave ; je le plains.
Mais, vous-mêmes, voyez ; mes efforts seraient vains.

BAUMGARTEN, toujours à genoux.

Il faudra que je tombe en leur main meurtrière !
Et devant moi sourit la rive hospitalière ;
La voilà ; du regard je l'atteins, et la voix
Peut traverser l'espace, et près d'ici je vois
Le canot qui pourrait m'y porter ; au rivage
Il me faut demeurer sans secours ! Le courage
M'abandonne.

KUONI.

Voyez ! qui s'approche de nous ?

VERNI.

Ah! c'est Tell de Bürglen.

TELL, avec son arbalète.

Un homme à deux genoux!

Quel est-il? il implore un secours, une grâce?

KUONI.

C'est un homme d'Alzell qu'un grand danger menace.

Il a contre Wolfschiess défendu son honneur,

Et l'a tué. Bientôt le bras du gouverneur

Peut l'atteindre; sans doute il y va de sa tête.

Il demande à passer le lac; mais la tempête

Retient le batelier; il craint...

RUODI.

Avec raison!

Guillaume Tell aussi manie l'aviron;

Lui-même vous dira si la chose est possible.

(Violents coups de tonnerre; le lac mugit.)

Quoi! je m'irais jeter dans ce gouffre terrible!

Quiconque a son bon sens jamais n'y songera.

TELL.

Sauve les malheureux et le ciel t'aidera!

Il n'est plus de périls alors qu'on est utile.

RUODI.

Au port, loin du danger, le conseil est facile;

Voici le lac, la barque; essayez, je me tais.

TELL.

Le lac peut épargner; le gouverneur... jamais!

Batelier, bon courage!

WERNI, SEPPI *et* KUONI.

Ecoute sa prière!

RUODI.

Fût-il mon propre enfant, mes entrailles, mon frère,
Je ne puis. C'est le jour de Simon et Judas;
Le lac est en furie et s'agite là-bas;
Il veut sa proie.

TELL.

Ici, toute parole vaine
Ne peut porter secours; l'heure presse; elle amène
La mort. Veux-tu partir? réponds-moi, batelier.

RUODI.

Moi, pas.

TELL.

Au nom de Dieu je vais donc l'essayer
Avec mon peu de force. A l'instant ta nacelle!
Sans retard!

KUONI.

Brave Tell!

WERNI.

Cette action est celle
D'un vrai chasseur!

BAUMGARTEN.

Ah! Tell, vous êtes mon sauveur,
Mon ange gardien!

TELL.

Au cruel gouverneur
Je puis vous arracher, malgré toute sa rage;

Un seul pouvoir commande aux fureurs de l'orage !
 Il vous vaut mieux pourtant tomber aux mains de Dieu

(se tournant vers Kuoni.)

Que dans celles de l'homme. Et maintenant, adieu ;
 Compatriote, allez et consolez ma femme
 S'il m'arrive un malheur, j'ai fait ce que mon âme
 Et mon cœur m'ordonnaient.

(Il saute dans le bateau avec Baumgarten.)

KUONI, au batelier.

Vous, maître, que voici,
 Ne pouvez-vous risquer ce qu'ose Tell ici ?

RUONI.

Parmi les plus hardis trouvez qui l'accompagne !
 Il n'a pas son pareil dans toute la montagne.

WERNI, qui est monté sur un rocher.

Il a quitté le bord. Ah ! le ciel soutiendra
 Tes efforts, bon pilote, et te dirigera...
 Voyez comme l'esquif sur la vague chancelle.

KUONI, près du rivage.

Les flots sont furieux ; ils couvrent la nacelle ;
 Je ne puis plus la voir ; attendez un moment...
 Je la vois reparaitre ! Il rame bravement
 A travers les écueils, les éclairs, le tonnerre...

SEPTI.

Voici les cavaliers ! Ils courent ventre à terre !

KUONI.

Dieu sait que ce sont eux ! Il était temps pour lui.

(Troupe de cavaliers de Landenberg.

PREMIER CAVALIER.

Livrez le meurtrier! vers vous il s'est enfui.

SECOND CAVALIER.

Vous le cachez en vain; il a pris cette route.

KUONI et RUODI.

Quel homme, dites-nous? vous vous trompez sans doute.

PREMIER CAVALIER, découvrant le bateau.

Ha! que vois-je là-bas?

WERNI, toujours sur le rocher.

C'est l'homme du canot

Que vous cherchez? Sus donc! un bon temps de galop!

Vous le rattraperez si vous y courez vite.

SECOND CAVALIER.

(montrant le pêcheur et le berger.)

Ah! malédiction! Ils ont aidé sa fuite!

Ils nous païront pour lui! Tombez sur leurs troupeaux!

Leur cabane! tuez! brûlez tout!

(Ils sortent rapidement)

SEPPI, se précipitant après eux.

Mes agneaux!

KUONI, de même.

Malheureux que je suis! mes troupeaux! ô ruine!

WERNI.

Les brigands! quelle rage!

RUODI, se tordant les bras.

O justice divine!

Qui pourra mettre un terme à leur noire fureur?

Infortuné pays! quand viendra ton sauveur?

(Il les suit.)

SCÈNE DEUXIÈME.

Schwitz. — Steinen. La maison de Stauffacher au bord de la grand'route et près d'un pont. Un tilleul est devant la maison.

WERNER STAUFFACHER ET PFEIFFER DE LUCERNE,
arrivent en s'entretenant.

PFEIFFER.

Oui, messire Stauffach, je vous le dis encore;
Gardez-vous de l'Autriche et d'un joug qu'on abhorre
Tant que vous le pourrez. Tenez-vous seulement
A l'empire et soyez unis résolument,
Comme toujours. Adieu ! que le ciel vous maintienne
L'antique liberté !

(Il lui serre affectueusement la main et veut s'éloigner.)

STAUFFACHER.

Mais attendez que vienne
Ma femme. Entrez chez nous ; car vous êtes ici
Mon hôte, et moi le vôtre à Lucerne.

PFEIFFER.

Merci.

Avant qu'il soit trop tard et que le jour finisse,
Je dois être à Gersau. Supportez l'avarice,
L'orgueil des gouverneurs, et, quoi que vous ayez

A souffrir de leur part, restez en paix. Croyez
 Qu'avec le temps tout peut se changer, et peut-être
 Plus vite qu'on ne croit; bientôt un nouveau maître
 Peut arriver au trône, amener d'heureux jours...
 A l'Autriche une fois, vous l'êtes pour toujours.

(Il part. Stauffacher, plongé dans de pénibles réflexions, s'assied sur un banc placé devant le tilleul. C'est ainsi que le trouve Gertrude, sa femme, qui se met à côté de lui et le considère quelques instants en silence.)

GERTRUDE.

Si pensif, mon ami ! d'où vient cette tristesse ?
 Je ne te connais plus ; le chagrin qui t'opresse
 Depuis longtemps déjà je l'observe et me tais.
 Ces rides, sur ton front je ne les vis jamais.
 Quel est ce noir souci qui pèse sur ton âme ?
 Vois, je suis ta compagne et ta fidèle femme,
 Je demande ma part de ta peine.

(Stauffacher lui tend la main et se tait)

Dis-moi

Ce qui peut affliger ton cœur souffrant ? Eh quoi !
 Le travail de tes mains est béni ; l'opulence
 Habite sous ton toit ; grâce à ta vigilance
 Une riche moisson, qu'appelaient tous tes vœux ,
 A rempli tes greniers, et tes troupeaux nombreux,
 Tes vigoureux chevaux, quittant le pâturage,
 Ont revu sans malheur l'étable du village.
 Voilà notre maison ; elle est neuve, et ferait
 L'orgueil d'un seigneur même. Et qui ne se plairait
 A son riant aspect ? et le chêne et le hêtre

Eu composent les murs ; et par mainte fenêtre
Un jour pur s'y répand. D'écussons bigarrés
Les forts chevrons du toit sont partout décorés,
Et chaque voyageur, s'arrêtant au passage,
Y lit avec respect les sentences du sage.

STAUFFACHER.

L'édifice est debout ; il est beau ; c'est le fruit
D'un pénible travail. Hélas ! il est construit
Sur un gouffre entr'ouvert !

GERTRUDE.

Quels discours ! quel air sombre !

Parle.

STAUFFACHER.

Ces jours derniers, j'étais assis à l'ombre
De ce tilleul, ainsi que maintenant, et là,
Tout joyeux, je songeais à mon bonheur. Voilà
Le gouverneur Gessler, à cheval, et sa garde,
Venant de son château de Küssnacht. Il regarde,
Il s'arrête étonné devant cette maison.
Cependant je me lève, et, comme de raison,
Avec empressement et respect je m'avance ;
Car il est juge ici, revêtu de puissance
Par l'Empereur. « A qui cette maison, ce bien ? »
Dit-il pour me sonder, car il le savait bien.
A l'instant, ayant pu bientôt me reconnaître :
« La maison appartient à l'Empereur mon maître,
« A vous aussi, seigneur, lui dis-je, et c'est mon fief. »
Alors il répondit : « Je suis ici le chef

« Au nom du souverain dont j'occupe la place ,
 « Et je ne souffre point cette arrogante audace
 « Du paysan qui veut, de son seul mouvement,
 « Se bâtir des maisons, vivre ainsi librement,
 « Comme s'il était maître en ce pays, lui-même ;
 « Je saurai vous guérir de cet orgueil extrême. »
 Cela dit, il partit d'un air terrible ; et moi
 Je restai, prévoyant, dans mon cœur plein d'effroi,
 Le sort que du cruel ces mots me font attendre !

GERTRUDE.

Mon maître et cher époux, qu'il te plaise d'entendre
 L'avis sincère et franc de ta femme. Je suis
 Fille du noble Iberg ; avec orgueil je puis
 Raconter ses vertus, sa longue expérience.
 Mes jeunes sœurs et moi, dans un profond silence,
 Nous filions notre laine aux longues nuits d'hiver,
 Alors que chez mon père on voyait arriver
 Les principaux du peuple. Ils lisaient les franchises,
 Les anciens parchemins des Empereurs. Surprises
 De leurs sages discours, nous entendions parfois
 Discuter du pays le bien-être et les droits ;
 Et là, maint jugement, maint avis salutaire,
 Fruit d'un sens droit et pur, d'une sagesse austère,
 S'imprima dans le fond de mon cœur. A présent,
 Ecoute mon avis ; car ce chagrin pesant,
 Ami, je le connais dès longtemps sans rien dire.
 Le gouverneur te hait, il brûle de te nuire ;
 Il sait que tes efforts ont pu seuls détourner,

Sauver Schwitz de ce joug qu'on voudrait lui donner,
Et qu'on suit tes conseils, qu'on veut rester fidèle
Au Saint-Empire seul, en prenant pour modèle
Nos aïeux vénérés qui de tout temps l'ont fait.
N'en est-il pas ainsi, Werner? est-ce le fait?
Ai-je menti?

STAUFFACHER.

Non, non; de Gessler c'est la haine.
Il est vrai, tu l'as dit.

GERTRUDE.

Oui, sa fierté hautaine
T'envie le bonheur dont tu sais t'entourer,
Toi libre sous le ciel, et qui peux demeurer
A la face de tous sur ton propre héritage,
Tandis qu'il n'en a point, tandis que son partage,
A lui, c'est de servir. De l'Empereur tu tiens
Cette maison en fief, et ces champs sont les tiens;
Et tu peux hardiment les montrer, comme un prince,
Comme un baron d'Empire avoue sa province;
Car, dans la chrétienté, tu ne crains et ne vois
Que le maître absolu des sujets et des rois.
Ce Gessler, fils cadet de sa maison, possède
Pour tout bien son manteau de chevalier; il cède
A l'envie, au venin qui lui ronge le cœur;
Son œil, avec courroux, de tout homme d'honneur
Voit le bien-être. Au mal l'âme toujours ouverte,
Crois-moi, depuis longtemps il a juré ta perte.
Il n'a pu jusqu'ici te nuire; cependant,

Attendras-tu ses coups? Werner, l'homme prudent
Prend l'avance!

STAUFFACHER.

Que faire en ce danger?

GERTRUDE.

Ecoute.

Je dirai ma pensée, et je la dirai toute.
Tu sais combien à Schwitz chacun ressent d'horreur
Pour l'infâme avarice et la sombre fureur
Du monstre! Doutes-tu qu'avec même justice
L'habitant d'Unterwald et d'Uri ne gémissent.
Las de ce joug d'airain, de tant d'oppressions?
Car, rival de Gessler en noires actions,
Comme lui Landenberg sévit sur l'autre rive.
Vers nos bords maintenant aucun esquif n'arrive
Sans apporter le bruit de nouveaux attentats.
Ainsi donc, il faudrait que, dans les trois États,
Quelques-uns d'entre ceux qu'un pur motif rassemble
Dans un conseil secret arrêtassent ensemble
Le moyen de sauver ce pays; et je crois
Que Dieu protégerait leurs efforts et leurs droits.
Jamais il ne laissa le juste dans la peine;
Du faible devant Lui la plainte n'est point vaine!
Dans Uri n'as-tu pas des hôtes, des amis?
Ne peux-tu leur ouvrir ton cœur et tes avis?

STAUFFACHER.

Ah! parmi nos voisins j'en sais plus d'un, je pense,
Sur qui je puis compter, et dont la confiance

M'est acquise. Hommes droits, estimés, courageux,

(Il se lève.)

Et d'un grand poids aussi. Quels pensers orageux
Dans ce paisible sein, femme, ta voix éveille!
Pourquoi porter le jour dans un cœur qui sommeille?
Ce que dans le secret, moi, je n'osais penser,
Ta langue hardiment vient de le prononcer!
As-tu bien médité ce conseil? Les alarmes,
Le tumulte des camps et le fracas des armes,
Veux-tu les voir troubler la paix de nos vallons?
Qui, nous, faibles pasteurs, sans secours, nous allons
Présenter le combat au souverain du monde;
Tandis qu'un seul prétexte où leur haine se fonde
Suffit pour violer tous nos droits envahis,
Lancer de toutes parts sur ce pauvre pays
De farouches soldats la horde formidable,
Exercer du vainqueur le pouvoir redoutable,
Et, comme si c'était châtement mérité,
A jamais abolir titres et liberté!

GERTRUDE.

Vous avez un cœur d'homme, et vous savez l'usage
De la hache et de l'arc. Le ciel aide au courage!

STAUFFACHER.

O femme! quel fléau plus fécond en malheurs?
La guerre! elle extermine et troupeaux et pasteurs.

GERTRUDE.

Ce qu'ordonne le ciel, souffrons-le sans murmure :
L'injustice est un crime; opprobre à qui l'endure!

STAUFFACHER.

Cette maison, qui fait ta joie et ton orgueil,
La guerre y portera l'incendie et le deuil!

GERTRUDE.

A ces biens passagers loin d'asservir mon âme,
Moi-même de ce bras j'y lancerais la flamme!

STAUFFACHER.

Tu crois à la pitié; la guerre la défend,
Et même en son berceau n'épargne pas l'enfant!

GERTRUDE.

L'innocent trouve au ciel sa ressource dernière;
Vois devant toi, Werner, et non pas en arrière!

STAUFFACHER.

Nous pouvons succomber les armes à la main;
Mais vous, quel sort affreux un vainqueur inhumain...

GERTRUDE.

Au plus faible toujours, quand l'espoir l'abandonne,
Il reste un dernier choix, et la vertu l'ordonne.
Un élan de ce pont m'affranchit!

STAUFFACHER, se précipitant dans ses bras.

Sur son sein

Celui qui presse un cœur où naquit tel dessein
Saura de ses foyers embrasser la défense.
De quel roi craindrait-il la force et la puissance?
Pour Uri dans l'instant je pars; j'y trouverai
Messire Walther Fürst, mon hôte, et j'y verrai
Le seigneur d'Attinghaus. Quoique de haute race,
Il sait aimer le peuple et plaindre sa disgrâce;

Il honore nos droits et nos antiques mœurs.
Leurs avis sont les miens, mes sentiments les leurs.
Avec ces deux amis, pour la cause commune
Je vais tenir conseil, et de notre infortune
Chercher avec courage un terme prompt et sûr.
A tous les nobles cœurs tout esclavage est dur !
Et maintenant, adieu ! je pars. Avec sagesse
Gouverne la maison dont tu restes maîtresse ;
Au pauvre pèlerin visitant les saints lieux
Sois de tout bon secours ; donne au moine pieux
Qui va quêter au loin l'argent du monastère,
Soulage avec respect sa marche solitaire ;
Que toujours ma maison ouverte au voyageur
Présente à l'indigence un abri protecteur.

(Au moment où ils s'avancent vers le fond de la scène , Tell et Baumgarten paraissent par un des côtés.)

TELL, à Baumgarten.

Mon secours maintenant vous devient inutile ;
Ce toit hospitalier vous assure un asile ;
Père des malheureux, Stauffach habite ici.
Mais, tenez, c'est lui-même ; approchons, le voici.

(Ils vont à Stauffacher et la scène change.)

SCÈNE TROISIÈME.

Uri. — Place publique d'Altorf. Sur une hauteur, dans le fond, on voit une forteresse en état de bâtisse. L'ouvrage doit être assez avancé pour que l'ensemble de l'édifice se dessine déjà. La façade postérieure est achevée; on travaille à celle qui se trouve du côté du spectateur. Les échafaudages sont encore debout; les ouvriers y montent et en descendent. Au sommet du toit on aperçoit le couvreur. Tout est en mouvement sur la scène.

L'INTENDANT DE CORVÉE, MAITRE STEINMETZ, OUVRIERS ET MANŒUVRES.

L'INTENDANT, un bâton en main, et pressant les ouvriers.

Ferme à l'œuvre! marchons sans tarder. Qu'on apporte
Les pierres, le mortier et la chaux. Il importe
Que l'ouvrage ait grandi quand Monseigneur viendra.

(à deux manœuvres.)

Cela s'appelle-t-il charger? On me prendra
Le double dans l'instant, sinon!... Cela se traîne
Comme des limaçons. Tous ces coquins ont haine
Du travail.

PREMIER OUVRIER.

C'est bien dur qu'on nous force à bâtir
Notre propre cachot, quand nous devons pâtir
Les tout premiers peut-être!

L'INTENDANT.

Eh ! je crois qu'on murmure ?

Peuple de raisonneurs qui, tant que le jour dure,
Reste à croiser les bras au soleil, ne fait rien,
N'est bon qu'à paresser sur la montagne, ou bien
A traire les bestiaux !

UN VIEILLARD, s'arrêtant épuisé de fatigue.

Je ne puis!...

L'INTENDANT, le secouant avec rudesse.

Tu travailles

Ainsi ? Tôt ! vieux bonhomme.

PREMIER OUVRIER.

Êtes-vous sans entrailles ?

Le faible vieillard peut à peine se traîner.

Un travail de corvée !

OUVRIERS.

Ah ! c'est à révolter !

L'INTENDANT.

Moi, je fais mon emploi ; du sien que l'on se mêle !

(Pause.)

SECOND OUVRIER.

Intendant, de quel nom faudra-t-il qu'on appelle

Ce fort que l'on bâtit ?

L'INTENDANT.

Ce fort se nommera

Joug d'Uri ; car, voyez, ce joug vous domptera !

OUVRIERS.

Joug d'Uri, dites-vous ?

L'INTENDANT.

Y trouve-t-on à rire ?

(Il s'éloigne.)

SECOND OUVRIER.

Cette mesure-là !

PREMIER OUVRIER.

Voudrait-il bien nous dire,
 A nous autres, combien il faudrait ramasser
 De pareils nids à taupe avant d'en entasser
 Un monceau, seulement tel que la plus petite
 Des montagnes d'Uri ?

MAITRE STEINMETZ.

Forteresse maudite !
 Au plus profond du lac je jette le marteau
 Qui l'a bâtie !

(Tell et Stauffacher arrivent.)

STAUFFACHER.

O ciel ! quel attentat nouveau !
 O malheureux pays ! tyrannie odieuse !
 Nous faut-il vivre encor !

TELL.

La place est dangereuse ;
 Eloignons-nous.

STAUFFACHER.

Uri, que font en ce moment
 Ta liberté, tes droits ?

MAITRE STEINMETZ.

Messire, oh ! seulement

Si vous aviez pu voir les caves souterraines!...
 Ah! croyez qu'ils n'auront plus besoin de leurs chaines,
 Les bourreaux... Pour celui qui les habitera,
 Certes, soir ni matin le coq ne chantera!

STAUFFACHER.

O ciel!

MAITRE STEINMETZ.

Les voyez-vous ces murs, ces larges pierres,
 Tourelles, arcs-boutants, créneaux et meurtrières,
 Tout est fort et solide, et sûr. En vérité,
 Ces tours seront debout jusqu'à l'éternité!

TELL.

Ce que des mains ont fait, des mains peuvent l'abattre!

(montrant les montagnes.)

Le ciel nous a donné d'autres forts.

PREMIER OUVRIER.

J'entends battre

Le tambour, écoutons!

MAITRE STEINMETZ.

Un chapeau! qu'est cela?

Que veut la mascarade? Approchons, les voilà.

(On entend le tambour. Des gens arrivent portant un chapeau au bout
 d'une pique; un crieur suit; des femmes et des enfants se pressent tu-
 multueusement autour du cortège.)

LE CRIEUR.

Au nom de l'Empereur, écoutez!

OUVRIERS.

Chut! silence!

LE CRIEUR.

Vous voyez le chapeau que soutient cette lance ;
 Vous tous, hommes d'Uri, je le mets au milieu
 De la place d'Altorf et dans le plus haut lieu ;
 Car c'est du gouverneur la volonté suprême,
 Qu'on rende à ce chapeau les honneurs qu'à lui-même
 Un chacun ici doit. Or, tous le salûront
 En ployant les genoux et découvrant leur front :
 Ceci témoignera de votre obéissance.
 Si quelque audacieux méprise l'ordonnance,
 Il appartient au roi, corps et biens. J'ai tout dit.

(Éclats de rite parmi le peuple. Le tambour bat et le cortège s'éloigne.)

PREMIER OUVRIER.

Que veut le gouverneur, et quel nouvel édit
 A-t-il imaginé ? Vit-on pareille chose !
 Honorer un chapeau !

MAITRE STEINMETZ.

Quoi ! se peut-il qu'il ose
 Se jouer à tel point de gens d'honneur ! Qui, nous,
 Devant un vil chapeau tomber à deux genoux !

PREMIER OUVRIER.

De l'Empire, du moins, si c'était la couronne,
 C'est le chapeau d'Autriche. A la salle où l'on donne
 Les fiels, et sur le dais, on le voit suspendu.

MAITRE STEINMETZ.

(aux ouvriers.)

C'est le chapeau d'Autriche ! avez-vous entendu ?

PREMIER OUVRIER.

Oui, je l'ai vu, vous dis-je, il couronne le siège.

MAITRE STEINMETZ.

Attention, vous tous! Ce chapeau, c'est un piège
Pour nous livrer au roi; qu'en pensez-vous, amis?

OUVRIERS.

C'est se déshonorer que se montrer soumis!

MAITRE STEINMETZ.

Allons prendre conseil des autres.

*(Ils s'éloignent. Stauffacher et Tell, qui se sont tenus à l'écart jusque-là,
s'avancent au moment où les ouvriers remontent la scène.)*

TELL.

A cette heure

Vous savez tout; adieu.

STAUFFACHER.

Vous partez!

TELL.

Ma demeure

Exige l'œil du maître. Adieu.

STAUFFACHER.

J'ai grand besoin

De vous parler; mon cœur est si rempli...

TELL.

Le soin

De ma maison m'appelle, et des paroles vaines
N'allégent point un cœur oppressé.

STAUFFACHER.

Dans nos peines,
Les paroles, ami, conduiraient à des faits.

TELL.

Patience et courage!

STAUFFACHER.

Eh ! qui pourrait jamais
D'excès tels que ceux-là voir l'audace endurée ?

TELL.

Le règne de la force est de courte durée.
Quand le vent du Midi s'élève sur les eaux,
On éteint tous les feux ; en hâte les bateaux
Cherchent un abri sûr. Lors, sans marquer de trace,
Le redoutable esprit effleure la surface
Et des lacs et des champs. Ainsi, dans son réduit
Que chacun se retire en silence et sans bruit ;
A qui cherche la paix volontiers on la laisse.

STAUFFACHER.

Eh quoi ! Tell, votre avis...

TELL.

C'est au pied qui le presse
Que le serpent s'attache ; et quand ils nous verront
Paisibles et soumis, bientôt ils cesseront
D'eux-mêmes.

STAUFFACHER.

Et pourtant, unis avec courage,
Vous pourrions beaucoup.

TELL.

Aux dangers du naufrage
On échappe mieux seul.

STAUFFACHER.

Avec cette froideur
Vous quittez notre cause!

TELL.

En sa seule vigueur
Il faut chercher secours.

STAUFFACHER.

Les faibles qu'on méprise
Sont forts s'ils sont unis.

TELL.

L'homme fort, dans la crise,
N'est puissant qu'isolé.

STAUFFACHER.

Ces discours me font voir
Que le pays vous perd, si, dans son désespoir...

TELL., lui tendant la main.

Celui qui va chercher un agneau dans l'abîme,
De trahir ses amis commettrait-il le crime ?
Cette main est fidèle. Au conseil, toutefois,
Et quoi que vous fassiez, n'attendez pas ma voix ;
A consulter longtemps je me fais violence ;
Je ne suis point celui qui s'arrête et balance
Et choisit. Pour agir s'il faut tenter un pas,

Appelez Tell alors, et ne l'épargnez pas !

(Ils se quittent et sortent de différents côtés. — Alarme subite autour des échafaudages.)

MAITRE STEINMETZ, arrivant précipitamment.

Que veut dire ce bruit ? cet homme qu'on entoure ?

PREMIER OUVRIER, accourant.

Le couvreur est tombé du toit !

BERTHA DE BRUNEK, se précipitant sur la scène avec sa suite.

Ah ! que l'on coure !

**A l'instant. Sauvez-le s'il se peut !... Ah ! voici
De l'or... oui... sauvez-le !**

(Elle arrache les bijoux de sa parure et les jette parmi la foule.)

MAITRE STEINMETZ, avec l'accent du désespoir.

**Pensez-vous donc ici
Racheter de votre or l'angoisse de notre âme ?
Le mari qui se voit arracher à sa femme,
Le père à ses enfants, c'est votre ouvrage ; et puis
Vous croyez payer tout avec de l'or ! Depuis
Que ces monts vous ont vus, un tyran détestable
Se rit de nos douleurs. Le désespoir accable
Ce malheureux pays où nous vivions contents !
La misère et l'horreur vous suivent !**

BERTHA, à l'intendant qui revient.

Est-il temps ?

Parlez, vit-il encore ?

(L'intendant fait un signe négatif.)

O présage funeste!

Château maudit du ciel et que mon cœur déteste!

Le sang qui t'a bâti dans tes murs gémit,

Et sur tes habitants un jour retombera!

SCÈNE QUATRIÈME.

Uri. — Demeure de Walther Fürst. Walther Fürst et Melchthal entrent en même temps de côtés opposés.

MELCHTHAL.

Messire Walther Fürst...

FURST.

On pourrait nous entendre !...

Demeurez ; mille espions sont prêts à nous surprendre.
Nous sommes entourés.

MELCHTHAL.

Ne m'apprendrez-vous rien

D'Unterwald, de mon père ? à peine je soutien
Cet emprisonnement ; l'oisiveté m'accable !
Quel crime ai-je commis ? suis-je donc si coupable,
Pour devoir me cacher ainsi qu'un malfaiteur ?
Du gouverneur Landberg l'insolent serviteur
Allait m'ôter mes bœufs, ma plus robuste paire,
A mes yeux même, et moi, sur ce serf téméraire,
J'ai levé mon bâton, et lui rompant un doigt...

FURST.

Ah ! vous fûtes trop vif ! Comme chacun le doit,
Pourquoi ne pas vous rendre à cet ordre suprême

De votre magistrat? Du gouverneur lui-même
 C'était le messager; vous deviez encourir
 Un châtiment; jeune homme, il fallait le souffrir,
 Et, quelque dur qu'il fût, s'y soumettre en silence.

MELCHTHAL.

Eh quoi! de tels discours supporter l'insolence?
 « Le paysan, dit-il, s'il veut manger du pain,
 « Peut s'atteler au soc et traîner de sa main! »
 Ah! le cœur me saignait de douleur à la vue
 Du larron détélant mes bœufs de la charrue.
 Ils présentaient leur front, mugissaient sourdement,
 Comme s'ils avaient eu d'eux-mêmes sentiment
 De l'injustice. Alors, de mon courroux peu maître,
 J'ai frappé l'envoyé. L'action peut-elle être
 Un crime, un attentat?

FURST, à part.

Hélas! nous commandons
 A peine à notre cœur, et nous le demandons
 De l'ardente jeunesse!...

MELCHTHAL.

Ah! tout ce qui m'afflige,
 C'est mon père. Des soins que sa vieillesse exige
 Il est privé sans doute, et son fils est absent..
 Le gouverneur le hait; de son bras, de son sang
 Il protégea toujours nos droits avec courage;
 C'est pourquoi, sans pitié, sans respect pour son âge,
 Ils le tourmenteront. Et qui le défendra?

Ah! qu'il arrive ici de moi ce qu'on voudra,
Je pars !

FURST.

Modérez-vous; votre vie est la sienne.
Attendez que du moins quelque avis sûr nous vienne,
Rentrez; on heurte là... Peut-être un messenger
Du gouverneur... Ces lieux ne sont pas sans danger;
Le bras de Landeberg dans Uri peut vous nuire,
Car toujours les tyrans s'entr'aident.

MELCHTHAL.

C'est nous dire

D'en faire autant.

FURST.

Allez; je vous avertirai
Quand tout sera tranquille, et vous rappellerai
Dès que nous serons seuls.

(Melchthal rentre.)

L'infortuné! je n'ose
De mes pressentiments lui découvrir la cause.
Qui frappe?... à chaque fois que cette porte bruit,
Je crains quelque malheur. La trahison nous suit
Pas à pas; le soupçon dans chaque coin épie
Jusqu'aux moindres discours... Affreuse tyrannie!
Les hardis messagers d'un injuste courroux
Pénètrent jusqu'au sein des maisons... les verroux,
Les serrures bientôt nous devront leur office...

(Il va ouvrir la porte et recule étonné en apercevant Werner Stauffacher.)

Que vois-je? de mes sens n'est-ce point artifice?

Qui, vous, Werner Stauffach, ici! sur mon honneur!
Un digne hôte, et bien cher; jamais homme meilleur
N'a franchi cette porte, honoré mon domaine.
Soyez le bienvenu; quel motif vous amène?
Que cherchez-vous?

STAUFFACHER, lui serrant la main.

La Suisse au temps de nos aïeux.

FURST.

Ah! je la vois en vous. Mon cœur est si joyeux;
Votre aspect le réchauffe. Asseyez-vous, messire.
Tout va-t-il au logis ainsi que le désire
Ma sincère amitié? De tout cœur je prends part
A ce qui vous concerne. Au moment du départ
Comment laissâtes-vous votre agréable hôtesse,
Digne fille d'Iberg, dont la haute sagesse
Se perpétue en elle. Ici, tout pèlerin
Qui, des climats du Nord et des pays du Rhin,
Vient traverser nos monts pour gagner l'Italie,
Loue votre maison de l'étranger bénie.
Mais, dites, de Flüel arrivez-vous tout droit?
N'avez-vous arrêté vos pas en nul endroit?
Avez-vous vu peut-être...

STAUFFACHER, s'asseyant.

Un étonnant ouvrage

Qu'on achève à l'instant, et ce nouvel outrage
A porté dans mon cœur le chagrin et le deuil.

FURST.

Ami, vous avez là tous nos maux d'un coup d'œil.

STAUFFACHER.

Ah ! de mémoire d'homme, en Uri telle chose
Ne s'est vue, et jamais demeure ne fut close,
Si ce n'est le tombeau.

FURST.

De notre liberté

C'est le tombeau ; ce nom n'est que trop mérité.

STAUFFACHER.

Messire Walther Fürst, ce qui vers vous m'amène
N'est point léger motif, curiosité vaine ;
Un souci bien cruel m'opresse ; en mes foyers
J'ai laissé les tourments, j'ai laissé les dangers ;
Je les retrouve ici. Quelle est l'âme assez basse
Pour souffrir les douleurs que l'esclavage entasse
Sur nos têtes ? Quel terme à tant de maux affreux ?
Le Suisse, de tout temps, par ses vertus heureux,
Fut libre sous le ciel. Depuis qu'en ces campagnes
Nos pères sont venus, que le pâtre aux montagnes
Suit nos troupeaux errants, jamais pareils forfaits
N'ont souillé ce pays.

FURST.

Il est vrai ; non, jamais

On n'en a vu d'exemple, et le mal est extrême.
Notre noble seigneur d'Attinghaus, qui lui-même
A vu les anciens temps, pense qu'on ne peut plus
Endurer cet état. .. Hélas ! vœux superflus !...

STAUFFACHER.

Chaque jour Unterwald voit aussi nouveaux crimes,

Et le sang a coulé sous le bras des victimes.
 Du château de Rossberg l'insolent gouverneur,
 Wolfenschiess ce transfuge, en lâche suborneur,
 Plein d'un honteux transport, il convoitait la femme
 De Baumgarten d'Alzell, et bientôt de l'infâme
 La force allait servir le dessein criminel...
 Le mari l'a tué d'un coup de hache...

FURST.

O ciel,

Ce sont les saints arrêts de ta juste colère!
 Baumgarten, dites-vous? un brave homme; j'espère
 Qu'il se trouve en lieu sûr?

STAUFFACHER.

Votre gendre a sauvé
 Lui seul ce malheureux; son courage éprouvé
 Les a tous deux conduits sur les flots. A cette heure,
 Je tiens le fugitif caché dans ma demeure.
 Hélas! ce n'est pas tout; car cet homme m'a fait
 Un récit plus affreux encore. Le forfait
 Qui vient d'être commis à Sarnen, je m'assure,
 Dans tout cœur vertueux portera la blessure.

FURST, attentif.

Ah! parlez; qu'est-ce donc?

STAUFFACHER.

A Melchthal, à l'endroit
 Où l'on tourne vers Kerns, demeure un homme droit;
 On l'appelle Henri de la Halden; l'on prise
 Sa voix dans l'assemblée, et plus d'une entreprise...

FURST.

(à part.)

Qui ne le connaît pas? Poursuivez. Je frémis!

STAUFFACHER.

Le gouverneur Landberg voulait punir son fils
D'un faible manquement, d'une faute légère.
Il lui fait enlever la plus robuste paire
De ses bœufs; celui-ci, par son courroux conduit,
Frappe de son bâton le valet et s'enfuit.

FURST, avec la plus grande inquiétude.

Le père, dites-moi?... vous parliez de cet homme?...

STAUFFACHER.

Landberg le fait venir devant lui, puis le somme
De lui livrer son fils à l'instant, sans retard.
Il le presse et menace; et comme le vieillard
Jure avec vérité qu'il n'a point de nouvelle
Du fugitif, le monstre, en sa fureur, appelle
Les valets de torture...

FURST, s'élançant vers lui et voulant l'entraîner d'un autre côté.

Ah! silence; plus rien!...

STAUFFACHER, élevant la voix et comme emporté par l'indignation.

« Ton fils a pu s'enfuir, dit-il, mais je te tien! »

Il le fait renverser, et bientôt, pour supplice,
Leur main... l'acier cruel... dans les yeux...

FURST.

O justice!

MELCHTHAL, se précipitant sur la scène.

Dans les yeux, dites-vous!

STAUFFACHER, étonné, à Fürst.

Quel est cet homme-ci ?

MELCHTHAL, lui saisissant le bras avec une vivacité convulsive.

Dans les yeux ? répondez !

STAUFFACHER, à Fürst.

Il écoutait ici ;

Quel est-il ?

FURST, faisant un signe à Stauffacher.

Malheureux !

STAUFFACHER.

Dieu ! c'est le fils !

MELCHTHAL.

O rage !

Et je suis loin de toi ! Dans ses deux yeux ?

FURST.

Courage !

Supportez ce malheur...

MELCHTHAL.

Pour moi ! pour mon forfait !

Aveugle donc ? vraiment aveugle et... tout-à-fait ?

STAUFFACHER.

Je vous l'ai dit ; son œil est mort sous sa paupière,

Et du soleil jamais ne verra la lumière.

FURST, à Stauffacher.

Epargnez sa douleur.

MELCHTHAL.

Jamais ! jamais ! eh quoi !

Privé de la lumière à jamais, et pour moi!

(Il se couvre les yeux de ses mains et se tait quelques instants; puis, se tournant alternativement vers ses deux amis, il dit, d'une voix douce et entrecoupée de sanglots :)

O noble et doux présent, bienfait de la nature,
 Précieuse clarté!... L'heureuse créature
 Ne vit que par toi seule, et vers l'astre du jour
 La plante de nos champs se tourne avec amour.
 Tout te cherche et t'admire et te bénit au monde;
 Et lui triste, isolé, dans une nuit profonde,
 Dans l'éternelle nuit!... seul avec ses douleurs!...
 La verdure des prés, le doux éclat des fleurs
 Ne le charmeront plus. Le matin, quand l'aurore
 Se lève sur nos monts que sa rougeur colore,
 Il ne pourra plus voir. Ce n'est rien que mourir;
 Mais vivre aveugle! Ah! c'est exister pour souffrir;
 C'est un malheur! Pourquoi tous deux avec tristesse
 Me regarder ainsi? moi, j'ai force, jeunesse;
 Ils sont entiers, mes yeux; leur globe est pur et clair;
 Puis-je les lui donner? Oh! non; pas un éclair,
 Le plus léger rayon, la plus faible étincelle
 De ces mers de clarté qui touchent ma prunelle!...

STAUFFACHER.

Pourquoi faut-il accroître encor votre tourment,
 Au lieu de l'adoucir? Hélas! dans ce moment,
 Le vieillard n'a plus rien; leur fureur inhumaine
 L'a privé de tout. Nu, sans asile en sa peine,
 Le seul bien qui lui reste est le faible bâton
 Qui le guide tremblant de maison en maison.

MELCHTHAL.

Eh quoi ! rien qu'un bâton au vieillard sans chaumière !
Les cruels l'ont privé même de la lumière ,
Ce bien commun de tous , et du plus pauvre aussi !
Et l'on me parlerait de me cacher ici ,
De rester plus longtemps ! Ah ! misérable lâche
D'avoir songé d'abord à mon salut ! Je cache
Ma tête trop coupable , et ma vile terreur
Laisse la tienne en proie à toute leur fureur .
Loin de moi désormais , méprisable prudence !
Mon unique désir , oh ! c'est meurtre , vengeance
Je veux partir , je vais à ce tigre altéré
Redemander les yeux du vieillard ; je saurai
L'arracher s'il le faut à sa garde . Ah ! la vie
Ne m'est plus rien , je veux assouvir mon envie ,
Et , baigné dans le sang de l'infâme assassin ,
Apaiser la douleur qui dévore mon sein !

(Il veut partir .)

FURST.

Demeurez ; contre lui que peut votre courage ?
Il brave les efforts d'une impuissante rage ;
Caché dans ses remparts , où ses gardes placés...

MELCHTHAL.

Parvint-il à s'enfuir dans les antres glacés
Du Schreckhorn , régions des brillantes étoiles ;
Dût-il monter encore au sein des sombres voiles
Où la Jungfrau s'élève en déroband son front ,
Je m'y ferais chemin . Mes cris rassembleront

Vingt amis résolus comme moi; citadelles,
 Satellites, remparts, et créneaux et tourelles,
 Nous saurons tout abattre. Et si nul ne me suit,
 Si dans vos faibles cœurs tout courage est détruit,
 Tremblants pour vos foyers, vos troupeaux, si vous êtes
 Sous le joug des tyrans prêts à courber vos têtes,
 D'autres bras moins craintifs, partageant mes dangers,
 Me prêteront leur aide, et parmi les bergers,
 Sous la voûte du ciel, sur le bord des abîmes,
 J'irai chercher des cœurs que révoltent les crimes!

STAUFFACHER, à Furst.

La mesure est comblée; attendrons-nous les maux
 A leur dernier degré?

MELCHTHAL.

Quels attentats nouveaux,
 Et quels forfaits encor nous faut-il donc attendre,
 Quand l'orbite de l'œil ne sait plus le défendre?
 Sommes-nous désarmés? Pourquoi nous apprend-on
 A tendre l'arbalète, à lancer le bâton,
 A brandir d'un bras fort la lourde hache d'armes?
 Ah! tout être opprimé trouve au sein des alarmes
 Un moyen de défense, et son dernier effort
 Tourne vers qui l'attaque un instrument de mort.
 Le noble cerf, pressé par la meute implacable,
 Menace l'ennemi de son bois redoutable;
 Le chamois, dans l'abîme entraîne le chasseur;
 Et le bœuf de charrue, emblème de douceur,
 Qui, paisible et soumis, de sa tête nerveuse

Courbe humblement au joug la vigueur généreuse ,
S'élançe provoqué, ne connaît plus de frein ,
Enflammé de courroux penche son front d'airain ,
Aiguise avec fureur ses cornes recourbées ,
Atteint son adversaire et le lance aux nuées !

FURST.

Ah ! si les trois cantons pensaient comme nous trois ,
Tous nos bras réunis pourraient sauver nos droits .

STAUFFACHER.

Qu'Unterwald nous soutienne et qu'Uri nous appelle ,
A ses vieux alliés Schwitz restera fidèle .

MELCHTHAL.

Je puis dans l'Unterwald rassembler à l'instant
Nombre de vrais amis. D'un cœur ferme et constant
Leur troupe, volontiers, risquera sang et vie ,
Si de fidèles bras elle se voit suivie.
O vénérables chefs de ce pays ! je suis
Devant vous, seulement un jeune homme, et ne puis
Qu'imposer à ma voix un modeste silence ;
Ah ! je suis jeune encore et sans expérience ,
Mais ce n'est point mon âge et sa fougueuse ardeur
Qui dicte mes discours ; c'est l'amère douleur ,
Oui, c'est le désespoir de cette âme navrée ,
Qu'aux plus cuisants regrets un barbare a livrée.
Les rochers de nos monts auraient pitié de moi !
Vous-mêmes êtes chefs d'une famille ; eh quoi !
Ne désirez-vous pas un fils dont la tendresse
Sache aussi vous défendre au temps de la vieillesse ,

Garde vos cheveux blancs , et par ses soins pieux
Sauve à vos derniers jours... la lumière des cieux ?
Si l'infortune encor ne vous est point connue,
Si l'heure des tourments n'est point encor venue
Sous vos paisibles toits ; si votre œil peut s'ouvrir
A la pure clarté qui le vient éblouir ,
Votre âme à nos malheurs sera-t-elle étrangère ?
Ah ! redoutez pour vous tel excès de misère !
Le glaive des tyrans sur vous est suspendu ;
Contre un joug détesté vous avez défendu
Ce pays ; de mon père , hélas ! ce fut le crime ;
Il ne leur suffit pas d'une seule victime !

STAUFFACHER , à Furst.

Décidez ; je suis prêt à suivre.

FURST.

Consultons

Les seigneurs d'Attinghaus , de Sillinen ; leurs noms
Nous feront des amis , je l'espère.

MELCHTHAL.

Et quels autres

Seraient plus vénérés , plus chéris que les vôtres ?
Le peuple les connaît , et dans tout le pays
D'amour et de respect ces deux noms sont suivis ;
Car , d'antiques vertus recueillant l'héritage ,
Vous sùtes enrichir ce glorieux partage.
Et qu'avons-nous besoin des nobles ? Achéons
Cette œuvre de nos mains , tant que nous le pouvons.

Ah ! seuls dans le pays , nous saurions , je pense ,
Sans appuis étrangers pourvoir à sa défense.

STAUFFACHER.

Les nobles plus que nous sont exempts de tels maux ;
La tempête qui gronde et qui règne aux hameaux
De leurs manoirs encor n'a point franchi l'entrée ;
Leur aide toutefois peut nous être assurée ,
Les armes à la main dès qu'ils nous verront tous.

FURST.

S'il était un arbitre entre l'Autriche et nous ,
Nos voix imploreraient les lois et la justice ;
Mais celui qui nous livre au plus cruel supplice
Est notre premier juge et notre souverain :
Dieu nous sauvera donc par notre seule main.

(à Stauffacher.)

Vous sonderez dans Schwitz l'opinion secrète ;
Je me charge d'Uri ; mais un seul point m'arrête ;
Qui donc enverrons-nous dans l'Unterwalden ?

MELCHTHAL , rapidement.

Moi ;

Quel plus grand intérêt...

FURST.

Je m'y refuse , et doi
Répondre ici de vous , car vous êtes mon hôte.

MELCHTHAL.

Laissez-moi le bonheur de réparer ma faute :
Je connais les détours et les chemins cachés ;

Et de nombreux amis, de ma peine touchés,
Sauront bien me défendre et m'offrir un refuge.

STAUFFACHER.

(à Melchthal.)

(à Fürst.)

Le ciel vous aidera. Laissez-le; nul transfuge
N'habite chez ce peuple, et tout l'or des tyrans
D'un seul traître jamais n'en put souiller les rangs.
Baumgart sera pour nous; dans l'Unterwald son zèle
Servira notre cause, et d'un peuple fidèle
Nous gagnera l'appui.

MELCHTHAL.

Comment nous concerter
Tous ensemble en lieu sûr, et comment éviter
Les regards soupçonneux prêts à nous reconnaître?

STAUFFACHER.

Il faut nous réunir à Brunn, à Trieb peut-être,
Où les bateaux marchands...

FÜRST.

Je dirai mon avis;

Il faut plus de mystère. Ecoutez : vis-à-vis
Le Mytenstein, non loin de la rive fleurie,
Se trouve au sein des bois une étroite prairie,
Le Rütli, c'est son nom chez le peuple berger,

(à Melchthal.)

(à Stauffacher.)

Sépare nos Etats. Dans un esquif léger
Du rivage de Schwitz le trajet est facile.
Par des sentiers déserts, et dans la nuit tranquille,
Que chacun de nous trois y conduise en secret

Dix amis éprouvés; qu'un commun intérêt
Nous unisse de cœur. Et là, sous le ciel même,
Nous soumettrons nos droits au seul juge suprême.

STAUFFACHER.

Qu'ainsi soit. Maintenant, vous me donnez ici

(à Melchthal.)

Votre loyale main; vous, la vôtre; et voici :
De même que nous trois, détestant tout parjure,
Nous unissons nos mains, nos cœurs, avec droiture,
De même nous serons, d'une âme et d'un accord,
Trois peuples alliés, à la vie, à la mort !

FURTZ et MELCHTHAL.

A la vie, à la mort !

(Ils restent pendant quelques instants les mains jointes et en silence.)

MELCHTHAL.

Hélas! toi, mon vieux père,
Tu ne le verras pas ce jour libre et prospère !
Mais, sur nos monts glacés quand les feux brilleront,
Quand les forts des tyrans sous nos bras crouleront,
Au sein de la cabane où la douleur t'opresse,
Le Suisse heureux et fier redira son ivresse,
Et ton fils, ton vengeur, près de toi reconduit,
En brillante clarté viendra changer ta nuit !

(Ils se séparent.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Uri. — Manoir d'Attinghausen. Salle gothique, ornée d'écussons et d'armures.
Werner d'Attinghausen, vieillard de quatre-vingt-cinq ans, d'une stature noble et élevée, appuyé sur un bâton à corne de chamois, et vêtu d'une robe garnie de fourrure. Autour de lui Kuoni et six autres valets portant des râtaux et des faux. Ulric de Rudenz entre en costume de chevalier.

RUDENZ.

Mon oncle, me voici.

ATTINGHAUSEN.

Selon l'antique usage,
Permetts qu'avec mes gens moi-même je partage
La coupe du matin.

(Il vide un gobelet qui circule ensuite à la ronde.)

Dans les champs, dans les bois,
On me voyait aussi les conduire autrefois...
C'était encor le temps où leur troupe zélée
Portait mon étendard au sein de la mêlée.
Mais, si le beau soleil ne vient pas me ravir,
Sur la montagne, hélas! je ne puis plus gravir
Pour chercher ses rayons. Faire ici l'économe

Est tout ce qui me reste; ombre bien plutôt qu'homme,
 Simulacre inutile et d'un vain titre orné,
 Dans un espace étroit chaque jour plus borné,
 Ainsi d'un faible pas lentement je m'avance
 Vers le dernier asile, où m'attend le silence!

KUONI, à Rudenz. en lui présentant le gobelet.

Jeune seigneur, à vous.

(Rudenz hésite.)

D'une coupe et d'un cœur!

ATTINGHAUSEN.

C'est bien, enfants; ce soir, au retour du labour,
 Nous parlerons des maux que le pays endure.
 Et maintenant allez.

(Les valets sortent; lorsqu'ils sont partis, Attinghausen se tourne vers Rudenz.)

Couvert de ton armure!

A partir pour Altorf je te vois t'apprêter.

RUDENZ.

Oui, mon oncle; en ce lieu je ne puis m'arrêter.

ATTINGHAUSEN, s'asseyant.

As-tu si grande hâte? Au printemps de ton âge,
 Trop avare des jours que l'hiver seul ménage,
 Faut-il les épargner à ton vicil oncle aussi?

RUDENZ.

Je vous suis inutile. Et que ferais-je ici?

Etranger sous ce toit, à quoi sert ma présence?

ATTINGHAUSEN, après l'avoir considéré quelques instants.

Etranger! Tu n'as dit que trop vrai! ton absence

Me prouve à chaque instant qu'en ces lieux étranger,
Pour le pays natal ton cœur a pu changer.
Je ne te connais plus; les plumes et la soie,
Et la pourpre au manteau, font ton orgueil, ta joie;
Tu méprises le pâtre, et, sur ton jeune front,
Son salut fait monter la rougeur de l'affront !

RUDENZ.

A ses vertus je dois et l'estime et l'éloge;
Je sais lui refuser le faux droit qu'il s'arroge.

ATTINGHAUSEN.

Le pays tout entier, sous le courroux du roi,
Gémit et se tourmente, et plein d'un juste effroi,
Souffre la violence et combat la misère.
Fruit de l'oppression, une douleur amère
Remplit le cœur navré de tout homme d'honneur :
Où règnent les tyrans il n'est point de bonheur !
Toi seul, que n'émeut point la commune tristesse,
Insultes chaque jour aux tiens dans la détresse ;
Chaque jour, aux côtés d'un cruel ennemi,
On te voit ne songer qu'à la joie, et parmi
Tous ces vils courtisans, tourbe lâche, insolente,
Flatter la main de fer et la verge sanglante !

RUDENZ.

Le pays est souffrant, par la peine habité...
Dans cet abîme affreux qui l'a précipité !
Lorsqu'il n'en coûterait qu'un mot simple et facile
Pour finir sa misère... Un esprit plus docile

D'un généreux monarque eût gagné la faveur.
 Opprobre, opprobre à ceux qui prolongent l'erreur
 De ce peuple abusé sur son bien véritable !
 A ceux dont l'intérêt et honteux et coupable
 Empêche ces cantons de jurer à leur tour
 Le serment qu'ont prêté les pays d'alentour !
 Il leur plait fort, sans doute, et leur joie est très grand
 De siéger sur les bancs des seigneurs. On demande
 Pour maître l'empereur, car c'est n'en point avoir.

ATTINGHAUSEN.

Que me faut-il entendre ? et de toi !

RUDENZ.

Mon devoir,
 Puisque vous m'y forcez, c'est la pleine franchise.
 Quel rôle est donc le vôtre, il faut que je le dise,
 Mon oncle; avez-vous point de plus noble intérêt
 Que d'être landamman ou seigneur banneret ?
 De gouverner ici de pair avec le pâtre
 Qui de vous tient son pain, sa place au coin de l'âtre ?
 Eh quoi ! suivre le char d'un roi victorieux,
 N'est-ce pas faire un choix plus haut, plus glorieux ?
 Et fait-il mieux celui qui sans fierté s'égalé
 A ses propres valets ?

ATTINGHAUSEN.

Séduction fatale !

RUDENZ.

Je ne le cache point ; mon cœur a trop longtemps
 Souffert de l'étranger les dédains insultants.

Tandis que de Habsbourg la brillante bannière
Rassemble autour de moi la jeunesse guerrière ,
A de vulgaires soins chaque jour arrêté,
Je ne supporte plus l'indigne oisiveté
Où se consume en vain le printemps de ma vie.
Un monde plein de gloire, objet de mon envie,
S'agite et resplendit au-delà de nos monts.
La gloire habite-t-elle en ces obscurs vallons?
Que fait mon bouclier que la rouille dévore?
Le généreux clairon, la trompette sonore,
Et l'appel du héraut aux belliqueux tournois
Jamais n'ont réveillé les échos de ces bois.
Je n'entends rien ici que le bruit monotone
Du grelot des troupeaux , ou du pâtre qui sonne.

ATTINGHAUSEN.

Aveugle ! un vain éclat sait éblouir tes yeux ;
Rougis des simples mœurs de tes sages aïeux ,
Renie ton pays ! Avec larmes amères
Tu le désireras, ce vieux seuil de tes pères ;
Un jour ce même chant, de toi si méprisé,
Fera saigner ton cœur par les regrets brisé,
Alors que, loin des monts de ta belle patrie,
Il viendra retentir dans ton âme flétrie...
Des lieux où l'on naquit l'ascendant est vainqueur,
Et toujours la patrie habite au fond du cœur !
Ce monde faux et vain que ton ardeur respire,
Il n'est pas fait pour toi. De l'orgueilleux empire
La cour hautaine et fière où tu vas t'engager

Te verra malheureux , à toi-même étranger ;
 La vertu qu'elle exige à ton âme ingénue
 Au sein de nos vallons fut toujours inconnue.
 Va , vends cette âme libre ! abandonne tes droits !
 Va , deviens un vassal , humble esclave des rois ;
 Tandis que , souverain de ton noble héritage ,
 Ici tu peux régner sans honte et sans partage !...
 Ohi ! reste , mon cher fils ; reste parmi les tiens.
 C'est nous seuls qui t'aimons , c'est à nous que tu tiens ;
 Fuis Altorf. Ta patrie est de maux entourée ;
 Ne l'abandonne pas , car sa cause est sacrée.
 Hélas ! de ma maison je survis le dernier...
 Ce glaive que j'aimais , ce noble bouclier,
 Sur qui , près de mourir , mon triste regard tombe,
 Ils m'accompagneront dans la nuit de la tombe !...
 Me faudra-t-il penser , au terme de mes ans ,
 Qu'accusant la lenteur de mes derniers instants ,
 Aussitôt que le jour aura fui ma paupière ,
 Tu voleras aux pieds de cette cour altière ,
 Mendier tous ces biens , tous ces droits méconnus ,
 Que , libre sous le ciel , de Dieu seul je reçus ?...

RUDENZ.

C'est en vain que du roi nous bravons la puissance ;
 L'univers tout entier lui doit obéissance.
 Irons-nous seuls ici , follement obstinés ,
 Et comme en un filet partout environnés ,
 De ses vastes Etats interrompre la chaîne ?...
 Tribunaux et marchés et chemins , son domaine

Embrasse tout, et même aux sommets du Gotthardt,
Le cheval du marchand doit tribut. Tôt ou tard
Il faudra se soumettre. Et sera-ce l'empire
Qui nous protégera, quand lui-même n'aspire
Qu'à repousser les coups d'un sceptre ambitieux,
Colosse ravisseur, géant prodigieux?...
Si le ciel n'est pour nous, quel fondement frivole
Que le pouvoir des rois! et que vaut la parole
Des empereurs qu'on voit pour un besoin d'argent
Ou d'hommes, sans pudeur, sans scrupule, engageant,
Aliénant les cités qu'un choix libre a placées
Sous les ailes de l'aigle, et qu'elle a délaissées!...
Ce sceptre impérial, que tout bras peut tenir,
Errant de souche en souche, a-t-il le souvenir
Des services passés? Mon oncle, c'est prudence,
Et bienfait des plus vrais, et sage prévoyance,
En ces jours dangereux, en ce choc incertain,
Qu'implorer la faveur d'un noble souverain;
C'est mériter l'appui d'un trône héréditaire,
Semer pour l'avenir...

ATTINGHAUSEN.

O conseil salutaire!

Penses-tu donc mieux voir que n'ont vu tes aïeux,
Qui, pour la liberté, ce joyau précieux,
En héros ont agi, donné tout, biens et vie?...
Va, descends notre lac; vois Lucerne asservie,
Vois le joug de l'Autriche accabler ce pays.
Ils viendront nous compter nos troupeaux, nos brebis,

Partager nos vallons , mesurer nos montagnes ,
 Rançonner à leur gré villages et campagnes ,
 Dénombrer les épis qui couvrent nos guérets ,
 Et bannir le chasseur de nos libres forêts ;
 Ils viendront imposer et nos ponts et nos villes ,
 Vouer notre indigence à leurs intrigues viles ,
 Et du sang de nos fils acheter leurs Etats!...
 Non , non ! si notre sang doit couler aux combats ,
 Que ce soit pour nous seuls , pour briser l'esclavage ;
 A qui sert les tyrans il en faut davantage !

RUDENZ.

Eh ! que ferions-nous seuls ? sans moyens , sans secours ,
 D'un torrent furieux , nous , arrêter le cours !
 Un peuple de bergers!...

ATTINGHAUSEN.

Apprends à le connaître ,
 Ce peuple de bergers où le ciel te fit naître ,
 Jeune homme ; je l'ai vu défier le trépas ;
 Moi-même au champ d'honneur j'ai dirigé ses pas .
 Qu'ils viennent les tyrans ! qu'ils apportent des chaînes
 A ces pâtres obscurs que leurs âmes hautaines
 Penseraient asservir , et tu verras alors
 Sous ces rustiques bras avorter leurs efforts !
 O mon fils ! mon cher fils ! souviens-toi de tes pères ;
 Songe à ces droits sacrés , à ces libertés chères
 Qu'ils ont su t'acquérir . Ah ! pour de vains honneurs ,
 Pour le fragile éclat d'inutiles grandeurs ,
 Garde-toi d'échanger le noble privilège

D'être nommé le chef qui soutient, qui protège
 Un peuple que l'amour soumet seul à tes lois,
 Libre, brave, fidèle à défendre tes droits
 Jusqu'au dernier soupir. Que ce soit ta noblesse,
 Que ce soit ton orgueil, ta plus douce richesse !
 Mon fils, serre à jamais, oh ! serre avec amour
 Ces liens du pays où tu reçus le jour.
 Ta force est en ces lieux ; va, crois-en ton vieux père ;
 Tu serais seul, mon fils, sur la terre étrangère...
 Trop fragile roseau par l'orage battu,
 Et qui bientôt brisé... Demeure ! oh ! le veux-tu ?
 Tu nous as délaissés ; donne-moi cette joie.
 Reste avec nous un jour ; des méchants fuis la voie,
 Altorf... tu n'y vas pas ? Pour ton père oublié,
 Pour les tiens, un seul jour !...

RUDENZ.

Il faut ; je suis lié.

ATTINGHAUSEN, laissant retomber la main de Rudenz qu'il avait saisie.

Oui, lié, malheureux ! mais serment ni promesse
 Ne te lie. Crois-tu me cacher ta faiblesse ?
 C'est l'amour qui t'attire et commande à tes vœux !

(Rudenz se détourne.)

C'est l'amour, je le sais... Cache-toi si tu veux.
 C'est Bertha de Brunek, c'est la riche héritière,
 Qui règne sur tes sens et sur ton âme entière ;
 C'est elle que tu sers en servant l'empereur,
 En trahissant les tiens. Va, sors de ton erreur ;

Un piège adroit la montre à ton âme enchaînée,
Mais à des nœuds moins purs la sienne est destinée !

RUDENZ.

J'en ai trop entendu. Dieu vous garde !

(Il sort.)

ATTINGHAUSEN.

Insensé !

Demeure , écoute encore. A ta perte lancé
Sais-tu bien... Il me fuit ! hélas ! plus d'espérance.
Je ne puis l'arrêter, le sauver... ô souffrance !...

(Après une pause.)

C'est ainsi qu'ébloui par l'appât séducteur
Wolfenschiess est tombé, l'infâme déserteur !
Ainsi d'autres suivront. La magie étrangère
Entraine la jeunesse et bouillante et légère.
De leurs aïeux nos fils se sont-ils souvenus ?
Non ; la liberté fuit ; d'autres temps sont venus.
O jour trop malheureux ! ô perfide influence !
Qui de nos vieilles mœurs vint souiller l'innocence !
Que fais-je encore ici , débris d'un âge mort ?...
Ceux dont je partageai les combats et le sort
M'attendent au cercueil où j'aurais dû les suivre ,
Avec d'indignes fils heureux de ne plus vivre !

SCÈNE DEUXIÈME.

Frontière d'Uri et d'Unterwalden.—Une prairie entourée de bois et de rochers escarpés. Sur les rochers sont des sentiers avec des barrières, et dans quelques endroits des échelles d'où l'on voit ensuite descendre une partie des conjurés. Dans le fond le lac, au-dessus duquel se montre, au commencement de la scène, un arc-en-ciel de lune. La perspective est fermée par de hautes montagnes, derrière lesquelles s'élèvent des glaciers. Il fait entièrement nuit. Les glaciers et le lac reluisent seuls au clair de lune.

MELCHTHAL, BAUMGARTEN, WINKELRIED,
MEIER DE SARNEN, BURKHARD AM BUHEL,
ARNOLD DE SÉWA, NICOLAS DE FLUE, ET
QUATRE AUTRES PATRIOTES.

(Tous sont armés.)

MELCHTHAL, encore derrière la scène.

Le chemin s'ouvre ici; suivez tous, car je crois
Reconnaître ce roc que surmonte une croix.
Nous sommes arrivés; c'est le Rütli.

(Ils entrent avec des flambeaux.)

WINKELRIED.

Silence!...

SÉWA.

Tout est vide.

MEIER.

Personne encore ne s'avance;
Unterwald est ici le premier.

MELCHTHAL.

Maintenant
Quelle heure de la nuit peut-il être?

BAUMGARTEN.

A l'instant
On vient de crier deux; c'était la sentinelle
De Selisberg.

(On entend sonner dans le lointain.)

MEIER.

Chut donc!

AM BUHEL.

On sonne à la chapelle,
Dans la forêt. C'est pour matines, et le bruit
Nous arrive de Schwitz.

DE FLUE.

L'air est pur et la nuit
Tranquille; c'est pourquoi le son vient.

MELCHTHAL.

Qu'on ramasse
A la hâte, ici près, quelque bois; qu'on en fasse
Un feu clair, pour guider nos compagnons.

(Deux hommes sortent.)

SÉWA.

Voilà
Le ciel le plus serein; et le lac s'étend là
Comme un miroir!

AM BUHEL.

Ils ont un trajet sans obstacle.

WINKELRIED, montrant le lac.

Ah ! regardez là-bas ! Voyez-vous ? Quel spectacle !

MEIER.

Qu'est-ce donc ? Oui vraiment ; c'est un bel arc-en-ciel,
Au milieu de la nuit ; quel aspect solennel !

MELCHTHAL.

Des rayons de la lune il tire sa lumière.

DE FLUE.

Phénomène étonnant ! signe extraordinaire !
Plus d'un homme jamais ne l'a vu de nos jours.

SÉWA.

Il est double, voyez ; en plus pâles contours
Un autre tout auprès se dessine et l'imité.
Ah ! je vois un esquif ! Il rame, et passe vite
Au-dessous.

MELCHTHAL.

C'est Stauffach ; le brave homme longtemps
Ne se fait pas attendre ; avançons.*(Il s'avance vers le bord avec Baumgarten.)*

MEIER.

Les plus lents

Sont les hommes d'Uri.

AM BUHEL.

C'est que, par la montagne,
Ils vont faire un détour. Le soupçon accompagne

Leurs pas : il faut veiller pour n'être pas trahis.

(Pendant ce temps les deux conjurés ont allumé un feu au milieu de la scène.)

MELCHTHAL, au bord.

Qui va là? répondez!

STAUFFACHER, d'en bas.

Partisans du pays!

(Tous vont au fond du théâtre, à la rencontre des arrivants. On voit sortir du bateau Stauffacher, Itef Reding, Hans auf der Mauer, Ioërg im Hofe, Conrad Hunn, Ulric Schmidt, Iost de Weiler, et trois autres hommes pareillement armés.)

TOUS.

Soyez les bienvenus!

(Tandis que les autres conjurés s'arrêtent dans le fond et se saluent, Melchthal s'avance avec Stauffacher vers le bord de la scène.)

MELCHTHAL.

Oh! je l'ai vu, messire,

Celui qui ne peut plus me voir. Avec délire
Sur ses yeux j'ai posé mes frémissantes mains,
Et dans la triste nuit de ses regards éteints
A longs traits j'ai puisé l'ardeur de la vengeance!

STAUFFACHER.

Ne parlez point ainsi. Que nul de nous ne pense
A venger le passé; songeons à l'avenir
Qui nous menace tous, et qu'il faut prévenir.
Maintenant, dites-moi ce qu'a pu votre zèle
Pour l'intérêt commun. Parlez; quelle nouvelle
D'Unterwald? quel esprit se montre dans ces lieux,
Et des traîtres comment avez-vous fui les yeux?

MEICHTHAL.

Par d'effrayants chemins, aux gorges des Surènes,
Vastes déserts glacés, silencieuses plaines
Où l'on n'entend jamais que les rauques vautours,
J'atteignis avec peine, après de longs détours,
Les lieux où les bergers, sur ces Alpes sauvages,
D'Engelberg et d'Uri mènent aux pâturages,
Au bruit de cris joyeux, leurs troupeaux rassemblés.
Sur la neige étendant mes membres accablés,
Pour apaiser ma soif je cherchais la crevasse
Où l'eau vient écumer et filtre sous la glace.
Toujours seul, sans secours, souvent il me fallait
Me trouver un asile en quelque ancien chalet,
Le voyageur et l'hôte à la fois, à toute heure.
Puis, dans ma course enfin je trouvais la demeure
De bergers rapprochant leurs travaux et leurs feux.
Dans ces vallons lointains, le bruit du crime affreux
Venait de retentir. Là, sous l'humble chaumière,
Un vertueux respect accueillit ma misère,
Et je trouvai, partout où vint heurter ma main,
Des cœurs droits révoltés contre un joug inhumain.
Car, ainsi qu'en leurs monts on voit mêmes herbages
Et croître et se nourrir aux mêmes pâturages,
Ainsi qu'à flots égaux la source y fuit toujours,
Que la nue et les vents suivent un même cours,
Ainsi les vieilles mœurs et les vertus des pères
D'âge en âge à leurs fils se transmettent entières,
Et ce peuple, jaloux de ses antiques droits,

Déteste les tyrans et sait braver leurs lois.
 De leurs robustes mains ils pressèrent la mienne ;
 De leurs glaives rouillés, de mainte armure ancienne
 Dépouillèrent leurs murs, et dans leurs yeux hardis
 Je vis briller l'éclair, alors que je leur dis
 Ces noms chers et sacrés qu'en nos monts tous révèrent,
 Stauffacher, Walther Fürst. D'une voix ils jurèrent
 De suivre vos avis, d'accompagner vos pas,
 Dût votre ordre soudain les conduire au trépas !
 C'est ainsi qu'implorant l'hospitalité sainte,
 Je marchai de cabane en cabane et sans crainte.
 De retour au vallon paternel, en ces lieux
 Où de ma parenté sont les foyers nombreux,
 Alors qu'il me fallut retrouver mon vieux père,
 Aveugle, presque nu, sur la paille étrangère,
 Et vivant des bienfaits de cœurs compatissants...

STAUFFACHER.

Ciel !

MELCHTHAL.

Je ne pleurai point. En sanglots impuissants
 Loin d'exhaler le feu d'une rage insensée,
 Je sus le renfermer en mon âme oppressée...
 Un trésor précieux ! et je ne songeai plus
 Qu'aux actions, laissant les regrets superflus.
 Je gravis de ces monts les détours et les cimes ;
 A travers les torrents, à travers les abîmes,
 Point de lieux si cachés, de vallons si secrets,
 Où mon œil ne perçât ; et même jusqu'auprès

Des glaciers menaçants, régions solitaires,
Je découvris encor de nombreuses chaumières.
Partout où mon ardeur guida mes pas errants,
Je retrouvai la haine et l'horreur des tyrans ;
Car jusqu'à ces confins de vie et de nature,
Où le sol engourdi repousse la culture,
L'avarice étrangère exerce ses fureurs.
Je parlai ; mes discours émurent tous les cœurs ;
Et tout ce peuple enfin, que votre voix réclame,
A nos desseins secrets s'unit de bouche et d'âme.

STAUFFACHER.

En peu de temps, ami, vos courageux efforts
Ont su gagner beaucoup.

MELCHTHAL

J'ai fait plus. Les deux forts
De Sarnen, de Rossberg, sont l'objet de nos craintes ;
L'ennemi s'y renferme, et, bravant nos atteintes,
Du sein de ces rochers opprime le pays.
De mes yeux je voulais tout voir, et je partis ;
J'arrivai dans Sarnen ; je vis la forteresse.

STAUFFACHER.

Eh quoi ! vous avez pu... trop grande hardiesse !
Dans son antre chercher le tigre furieux?...

MELCHTHAL.

L'habit de pèlerin me cachait à ses yeux.
Je vis le gouverneur au milieu de l'orgie ;
Mon cœur de se dompter sut trouver l'énergie.

Oui, je vis Landenberg, le tyran... à deux pas...
 Mon père! je le vis, et ne l'égorgeai pas!

STAUFFACHER.

La fortune a voulu seconder votre audace.

(Les autres conjurés ont quitté le fond de la scène et se sont approchés de Stauffacher et de Melchthal.)

Et maintenant, parlez; apprenez-moi, de grâce,
 Sans plus tarder, les noms des fidèles amis,
 Des hommes dévoués dont vos pas sont suivis.
 Faites-les-moi connaître, afin que d'alliance
 Et nos mains et nos cœurs se donnent assurance.

MEIER.

Eh! qui des trois cantons ne vous connaît ici,
 Messire? Moi, je suis Meier de Sarn; voici
 Struth de Winkelried; c'est un parent qui me touche
 De près, car c'est le fils de ma sœur.

STAUFFACHER.

Votre bouche

Prononce ici des noms bien connus; car, dit-on,
 Ce fut un Winkelried qui tua le dragon
 Au marais de Weiler, et, victime lui-même,
 Perdit aussi la vie en ce péril extrême.

WINKELRIED.

Sire Werner, c'était mon ancêtre.

MELCHTHAL, montrant deux conjurés.

Voilà

Des hommes d'Unterwald, et tous deux servent là
 Au couvent d'Engelberg. Votre cœur, je le pense,

Ne méprisera point leur rang et leur naissance ;
Quoique sans héritage et moins libre que nous ,
Ils aiment le pays et sont loués de tous.

STAUFFACHER, aux deux conjurés.

Donnez-moi votre main. Qu'il prise son partage
Celui qui, sur la terre, est libre de servage ;
L'honneur et la vertu ne suivent point les rangs.

CONRAD HUNN.

C'est messire Reding, l'ancien des Landammans.

MEIER.

Oh ! je le connais bien ; car nous plaidons ensemble
Pour un droit d'héritage. Ici tout nous rassemble ;
Séparés d'intérêts, messire, en ce moment
Nous sommes d'un accord.

(Il lui secoue la main.)

STAUFFACHER.

C'est parler bravement.

WINKELRIED.

Écoutez ! les voici ; j'entends la cornemuse ;
D'Uri c'est le signal.

(A droite et à gauche on voit des hommes armés descendre des rochers
avec des flambeaux.)

AUF DER MAUER.

Est-ce erreur qui m'abuse ?

Voyez-vous pas venir le pieux serviteur,
Le saint homme de Dieu, le révérend pasteur ?
Il ne redoute point la nuit et la fatigue ;
Le bon berger toujours de sa vie est prodigue.

BAUMGARTEN.

Le brave sacristain accompagne ses pas;
 Messire Walther Fürst ; mais je n'aperçois pas
 Guillaume Tell ; lui seul manque-t-il donc au nombre ?

(Walther Fürst, Roesselmann le prêtre, Petermann le sacristain, Kuoni le berger, Werni le chasseur, Ruodi le pêcheur, et cinq autres hommes. Tous ensemble, au nombre de trente-trois, s'avancent et se placent autour du feu.)

WALTHER FÜRST.

C'est ainsi qu'en silence et nous glissant dans l'ombre,
 Comme des meurtriers, de lâches criminels,
 Il faut nous réunir sur les monts paternels !
 C'est ainsi qu'en la nuit, dont les crépes funèbres
 Ne prêtent qu'aux forfaits leurs voiles de ténèbres,
 Il faut défendre ici contre un joug détesté
 Les droits qui, du jour même, offrent la pureté !

MELCHTHAL.

La ligue que la nuit dans le silence enfante,
 Sous le brillant soleil marchera triomphante !

ROESSELMANN.

Frères ! confédérés ! écoutez tous l'avis
 Que Dieu me met au cœur. Nous sommes réunis
 En diète, et pouvons représenter ensemble
 Les peuples dont ici l'intérêt nous rassemble.
 Formons-nous en conseil d'après l'usage ancien,
 Comme en des temps plus sûrs nous le faisons. Je tien
 Le péril qui menace excuse suffisante
 De l'illégalité que ce conseil présente.

**Le Dieu juste est partout où sont les justes droits ;
De son ciel qui nous couvre il entendra nos voix.**

STAUFFACHER.

**Qu'ainsi soit. Nous suivrons la coutume ordinaire ;
Que dans la sombre nuit notre droit nous éclaire.**

MELCHTHAL.

**Le nombre est incomplet ; mais du peuple voici
Parmi nous le cœur même, et les chefs sont ici.**

CONRAD HUNN.

**Nos chartes près de nous ne se sont point trouvées,
Mais au fond de nos cœurs nous les portons gravées.**

ROESSELMANN.

**Que le cercle à l'instant se forme. On plantera
Les glaives de la loi.**

AUF DER MAUER.

**Le landamman prendra
Sa place ; auprès de lui les assistants du siège.**

LE SACRISTAIN.

**Trois peuples sont présents. Auquel le privilège
De présider ici le conseil ?**

MEIER.

A ce choix

**Schwitz, Uri pourront seuls faire valoir leurs droits ;
Unterwald de plein gré se retire à l'avance.**

MELCHTHAL.

C'est nous qui de vos bras implorons l'assistance.

STAUFFACHER.

Qu'Uri prenne le glaive en ses vaillantes mains ;
Son drapeau nous guidait aux marches des Romains.

WALTHER FURST.

Que l'honneur de ce glaive à Schwitz seul appartienne ;
Nous sommes tous enfants de cette souche ancienne.

ROESSELMANN.

Laissez-moi terminer ces généreux débats :
Que Schwitz règne au conseil, Uri dans les combats.

WALTHER FURST, tendant les glaives à Stauffacher.

Prenez.

STAUFFACHER.

Non, pas à moi ; l'honneur en est à l'âge.

IM HOFE.

Parmi nous tous Ulric a des ans l'avantage.

AUF DER MAUER.

C'est un homme d'honneur, mais non pas notre égal ;
Et le juge dans Schwitz ne peut être un vassal.

STAUFFACHER.

N'avons-nous pas celui que notre loi désigne,
L'ancien des landammans ? Où trouver un plus digne ?

WALTHER FURST.

Qu'il soit l'anman ici notre chef souverain.
Confédérés, aux voix ! qu'on élève la main.

(Tous lèvent la main droite.)

REDING, s'avançant au milieu du cercle.

Je ne puis point jurer sur les chartes sacrées ;

**Mais je prends à témoin les voutes éthérées
Que jamais cette main ne trahira les lois !**

(On dresse les deux glaives devant lui, et le cercle se forme à l'entour.
Schwiz occupe le milieu, Uri la droite et Unterwalden la gauche. Reding se tient appuyé sur son glaive de bataille.)

**Quel est donc le motif qui conduit à la fois
Les trois tribus ici, sur la rive sauvage,
A l'heure des esprits ? Quel sera l'avantage,
Le but des nouveaux nœuds formés en ce moment ?**

STAUFFACHER, s'avancant dans le cercle.

**Ce n'est point un nouveau lien, mais seulement
Une alliance antique et du temps de nos pères
Qu'il faut renouveler. Car, vous le savez, frères ;
Séparés par le lac, séparés par les monts,
Et par leurs propres lois gouvernant nos cantons,
Même origine ici, même sang nous allie,
Et nous sortîmes tous de la même patrie.**

WINKELRIED.

**Il en est donc ainsi que dans les vieux refrains
On l'entend ? Il est vrai que de pays lointains
Nos pères sont venus. Oh ! que chacun apprenne
Ceci de votre bouche, afin que sur l'ancienne
Notre nouvelle ligue ait droit de s'appuyer.**

STAUFFACHER.

**Voici ce que, le soir, au bord du clair foyer,
Le vieux pâtre souvent raconte en nos montagnes.
Vers les climats du nord, bien loin de ces campagnes,
Habitait un grand peuple, et qui vint à souffrir**

D'une disette horrible. Il fallut recourir
Aux moyens violents en ce besoin extrême ;
Le conseil décida qu'au sort un dixième
Des nombreux citoyens pour toujours quitterait
La terre maternelle, et l'abandonnerait.
Ainsi fut fait. Bientôt, le désespoir dans l'âme,
Sortirent du pays homme, vieillard et femme ;
Peuple entier, vers le sud se frayant des chemins
Par le glaive, à travers le pays des Germains,
Jusqu'aux vieilles forêts de ces hautes contrées.
Leur pied ne s'arrêta qu'au sein de ces vallées
Où, sur des prés fleuris, en gracieux contours,
Les flots de la Muotta s'épanchent de nos jours.
Il n'était trace d'homme en ce lieu solitaire.
Sur la rive déserte une seule chaumière ;
Un pêcheur y prêtait sa barque au voyageur.
Mais les vagues du lac montaient avec fureur ;
On ne pouvait passer. Alors ils regardèrent
Le pays d'alentour, et bientôt remarquèrent
Les nombreuses forêts qui peuplent ces coteaux ;
Puis découvrant encor de clairs et frais ruisseaux,
Ils crurent se trouver dans leur douce patrie,
Et choisirent ces lieux pour y finir leur vie.
De l'ancien bourg de Schwitz s'élevèrent les toits.
Longtemps il leur fallut arracher dans les bois
Les ronces et les troncs, les racines puissantes ;
Et comme le terrain aux familles croissantes
Ne pouvait plus suffire, il leur fallut passer

A la montagne noire, et même s'avancer
Jusqu'au Weissland, pays où d'éternelles glaces
Au sein de leurs remparts enferment d'autres races,
Au langage étranger, aux différentes mœurs.
Vers la forêt de Kern, leurs pénibles sueurs
Firent naître le bourg de Stanz, et puis ensuite
Altorf, dans la vallée où la Reuss prend sa fuite.
Mais de leur souche ils ont gardé le souvenir ;
Parmi les étrangers que le temps fit venir
Au sein de ces cantons, Schwitz toujours sait paraître,
Et le cœur et le sang doivent se reconnaître.

(Il tend la main à droite et à gauche.)

AUF DER MAUER.

Nous sommes même sang et même cœur ici !

TOUS, se donnant la main.

Nous sommes un seul peuple, et nous voulons aussi
Agir tous d'un accord !

STAUFFACHER.

Le glaive et la conquête
Des peuples nos voisins ont su courber la tête
Sous un joug étranger ; et même en ce pays
Se trouvent maints vassaux à des maîtres soumis,
Et dont les descendants héritent le servage.
Mais des Helvétiens, race sans alliage,
La liberté toujours habita parmi nous ;
Aucun maître ne vit se ployer nos genoux ;
Libres, des Empereurs nous choisimes l'égide.

ROESSELMANN.

Nous choisismes l'Empire et pour juge et pour guide,
De plein gré, librement ; nous pouvons attester
La lettre où Frédéric l'a voulu constater.

STAUFFACHER.

Le plus libre de tous a des maîtres lui-même ;
Toujours il faut un chef, un arbitre suprême
Qui décide, au besoin, des titres et des droits.
C'est pourquoi nos aïeux, du terrain qu'autrefois
Leur main sut arracher à ce désert sauvage,
Ont fait à l'Empereur un pur et libre hommage ;
A celui qui se dit le maître souverain
Du pays d'Italie et du peuple german.
Comme libres sujets, marchant sous sa bannière,
Ils offrirent leurs bras pour le servir en guerre ;
Pour l'homme libre il n'est qu'un seul devoir, celui
De protéger l'État qui lui rend son appui.

MEICHTHAL.

Qui fait plus est vassal !

STAUFFACHER.

Ainsi donc, ils suivirent
Le ban de l'Empereur ; vaillamment combattirent
Pour ses droits, et bientôt, de leurs fidèles mains,
Ils lui mirent au front le bandeau des Romains.
Au sein de leurs foyers ils gouvernaient eux-mêmes,
D'après leurs propres lois ; et les seuls cas extrêmes
Étaient cités devant l'Empereur, qui jugeait
Par un comte à son choix. Celui-ci ne siégeait

Même pas au pays ; mais pour fait d'homicide
On l'appelait ; alors, d'après le droit lucide
Et simple, il prononçait l'arrêt du malfaiteur,
Sous la voûte du ciel, sans crainte et sans faveur.
D'esclavage qui donc découvre ici la trace ?
Si quelqu'un de vous peut le prouver, qu'il le fasse !

IM HOFÉ.

Ce que vous avez dit, messire, est avéré ;
Car aucun joug ne fut parmi nous toléré.

STAUFFACHER.

Nous sûmes refuser aussi l'obéissance
A l'Empereur lui-même, alors que sa puissance
Favorisait le prêtre au mépris de nos droits.
Les moines du couvent d'Einsiedeln, une fois,
Voulant nous dépouiller de certain pâturage
Dont nos pères toujours eurent le libre usage,
Leur abbé produisit alors un titre ancien,
Par lequel « le désert sans maîtres était sien ; »
Notre présence ici dans l'acte étant omise.
C'est faux droit, dîmes-nous ; cette lettre est surprise ;
Car aucun Empereur ne saurait disposer
De nos biens : si l'Empire ose nous refuser
L'appui qu'il nous promet, si le sceptre abandonne
Les légitimes droits que l'équité nous donne,
Nous pourrons nous suffire et renoncer à lui !
C'est ainsi qu'ont parlé nos aïeux. Aujourd'hui
D'un joug déshonorant subirons-nous l'offense,
Et, ce qu'un Empereur n'osait en sa puissance,

D'un esclave des rois le faudra-t-il souffrir ?
 Nous nous sommes créé ce sol qui vint s'offrir
 Au travail de nos mains. Ces antiques repaires
 Qu'offraient jadis les bois aux monstres sanguinaires,
 Ont fait place à nos champs, nos vergers, nos maisons ;
 Nous avons étouffé la race des dragons
 Qui levaient aux marais leurs têtes venimeuses ;
 Nous avons déchiré les brumes ténébreuses
 Qui de leurs noirs replis entouraient ce désert ;
 Creusant le roc épais, sur l'abîme entr'ouvert ,
 Au voyageur nos bras ont su faire un passage,
 Et, par possession dont mille ans sont le gage,
 Ce sol nous appartient ! D'un valet étranger
 Recevrons-nous les fers qu'il voudrait nous forger ?
 Eh quoi ! dans nos foyers souffrir l'ignominie !
 N'est-il point de secours contre la tyrannie ?

(Grand mouvement parmi les conjurés.)

Non, non ; il est un terme à l'inique pouvoir.
 Lorsque d'un juste appui l'opprimé perd l'espoir,
 Quand il va succomber sous le faix qu'il déteste,
 Il lève son regard vers la voûte céleste ;
 Le cœur plein de courage, il y puise ses droits
 Qui, dès l'éternité, par d'immuables lois,
 Sont fixés dans le ciel ainsi que la lumière :
 La nature est rendue à sa face première,
 Où l'homme est vis-à-vis de l'homme, corps à corps ;
 Puis, s'il voit l'équité repousser ses efforts,
 Pour dernier protecteur il lui reste le glaive !...

Nous pouvons nous soustraire au bras qui nous enlève
 Le premier de nos biens. Citoyens! alliés!
 Défendons nos enfants, nos femmes, nos foyers!

TOUS, frappant sur leurs glaives.

Défendons nos foyers, notre sang, l'innocence!

ROESSELMANN, s'avançant dans le cercle.

Avant que de tirer le glaive, avec prudence
 Réfléchissez encor; car avec l'Empereur
 Vous pouvez terminer en paix. A la faveur
 D'un seul mot, vous verrez un terme à tant de peines,
 Et ces mêmes tyrans qui vous chargent de chaînes,
 Vous flatteront alors. Acceptez aujourd'hui
 Le parti qui souvent vous fut offert, celui
 Qui, séparant enfin ces cantons de l'Empire,
 Les unit aux États d'Autriche.

AUF DER MAUER.

Qu'ose dire

Le prêtre? nous soumettre à l'Autriche! On pourrait...

AM BUHEL.

Qu'on ne l'écoute pas!

WINKELRIED.

Ce conseil nous viendrait
 D'un ennemi, d'un traître aux droits de la patrie!

REDING.

Confédérés, à l'ordre!

SÉWA.

Après telle infamie
 Reconnaître l'Autriche!

DE FLUE.

A la force accorder
Ce que de gré jamais on ne voulut céder !

MEIER.

C'est s'avouer esclave et mériter de l'être !

AUF DER MAUER.

Qu'il perde tous ses droits et qu'il soit nommé traître,
Celui qui, parmi nous, voudrait soumission
Au sceptre de l'Autriche ! Amman, ma motion
Est que des lois qu'ici nous portons, la première
Soit celle-là d'abord.

MEICHTHAL.

A la couronne altière
Quiconque parlera de se rendre, en tout lieu
Sera privé d'honneurs et de droits ; à son feu
Que nul de nous jamais ne lui donne une place !

TOUS, élevant la main.

C'est notre volonté ! qu'à l'instant la loi passe !

REDING, après une pause.

Ainsi soit !

ROESSELMANN.

Maintenant, vous êtes libres tous,
Libres par cette loi. L'Autriche en son courroux
Ne nous ravira point, par force et violences,
Les droits que n'ont jamais obtenu ses instances.

IOST DE WEILER.

Suivons.

REDING.

**Confédérés, les moyens de douceur
Sont-ils épuisés tous? Peut-être l'Empereur
Ignore-t-il nos maux? De tels excès lui-même
N'aura point donné l'ordre. En ce malheur extrême,
Pour défendre nos droits, par un dernier effort,
Exposons devant lui nos plaintes, notre sort,
Avant d'armer nos bras. Car c'est terrible chose
Que violence, et même en la plus juste cause;
Dieu n'aide qu'à celui qui ne peut plus s'aider!**

STAUFFACHER, à Conrad Hunn.

Parlez; c'est maintenant à vous d'en décider.

CONRAD HUNN.

**Amis, je me trouvais au siège de l'Empire,
A Rheinfeld, envoyé que l'on venait d'élire
Des hautains gouverneurs pour accuser les lois,
Et pour renouveler la charte de nos droits;
Au trône parvenus, toujours l'ont fait les Princes.
Je vis les députés de nombreuses provinces,
Des cités de Souabe, et puis des bords du Rhin;
Et, leurs titres reçus du nouveau souverain,
Chacun dans son pays retournait avec joie.
Moi, votre messenger, le seul, on me renvoie
Aux conseillers. Bientôt, sans réponse, à leur tour
Ils me laissent, disant que « l'Empereur, ce jour,
« N'a pas le temps; enfin, qu'il penserait, sans doutes,
« A nous une autre fois. » Et comme sous les voûtes**

De ce manoir royal j'errais, la peine au cœur,
 J'aperçois, se tenant à l'écart, monseigneur
 Le duc Jean de Souabe; il répandait des larmes;
 Près de lui se trouvaient, partageant ses alarmes,
 Les deux seigneurs de Wart, de Tägerfeld. Ceux-ci
 M'appellent; je m'approche. « Aidez-vous seuls ici,
 « Me disent-ils; du Roi n'attendez pas justice;
 « Ne dépouille-t-il pas, par un lâche artifice,
 « Ce jeune prince, fils de son frère? Il retient
 « L'héritage sacré qui de droit lui revient.
 « Le duc voulait jouir de la dot maternelle;
 « Son âge autorisant à lever la tutelle,
 « Il serait temps, dit-il, qu'il gouvernât enfin
 « Domaines et vassaux. L'Empereur, de sa main,
 « Lui pose une guirlande au front, à cet outrage
 « Ajoutant que c'est là l'ornement du jeune âge! »

AUF DER MAUER.

Vous l'avez entendu! D'un monarque en courroux
 N'espérez point justice, et vous seuls aidez-vous!

REDING.

Il n'est plus d'autre voie ici pour nous défendre;
 Avisons maintenant aux moyens qu'il faut prendre.

WALTHER FURST, s'avancant.

Nous voulons secouer un servage odieux;
 Et tous les anciens droits qu'ont acquis nos aïeux,
 Nous les conserverons, car c'est notre héritage.
 Point de vœux insensés pour un autre partage!

Rendons à l'Empereur ce qu'il a droit d'avoir;
Qui de nous sert un maître, acquitte son devoir.

MEIER

De l'Autriche je tiens un fief.

WALTHER FURST.

A l'ordinaire

Vous porterez toujours la charge nécessaire
Envers l'Autriche.

IOST DE WEILER.

Moi, je paie à messeigneurs

De Rappersweil.

WALTHER FURST.

C'est bien ; vous rendrez tous honneurs
A vos maîtres ; payez et taille et redevance.

ROESSELMANN.

Par mon serment lié, je dois obéissance
A mes supérieurs de Zurich.

WALTHER FURST.

Au couvent

Rendez les saints devoirs qu'exige le serment.

STAUFFACHER.

Mon fiefest de l'Empire.

WALTHER FURST.

Il faut qu'avec justice
La charge de chacun s'observe et s'accomplisse ;
Amis, rien au-delà ! car nous voulons chasser
Les cruels gouverneurs, leurs varlets ; renverser

Leurs remparts, leurs châteaux, et, s'il est une voie,
 Sans répandre le sang... Que l'Empereur le voie;
 Le seul excès des maux que nous avons soufferts
 A détruit le respect en découvrant nos fers.
 En nous voyant garder la mesure ordinaire,
 Plus prudent il vaincra sa bouillante colère;
 Car d'inspirer la crainte il est toujours certain,
 Le peuple qui s'arrête avec le glaive en main.

REDING.

Mais comment réussir ? Notre ennemi possède
 Des armes ; il est fort ; n'espérons pas qu'il cède
 Sans résister longtemps.

STAUFFACHER.

Amis, il le fera
 Quand les armes en main lui-même il nous verra ;
 Avant qu'il ne soit prêt il nous faut le surprendre.

MEIER.

La chose est bientôt dite, ici ; mais l'entreprendre
 Offre plus d'un obstacle. Asile des tyrans,
 Deux forts dans le pays s'élèvent menaçants,
 Terribles, si le Roi pour le combat s'avance !
 Que Saruen, que Rossberg soient en notre puissance
 Avant que de lever un glaive aux trois cantons.

STAUFFACHER.

Tout sera découvert si nous nous arrêtons ;
 Le secret n'est point sûr, car trop l'ont pu connaître.

MEIER.

Au sein de nos cantons il n'existe aucun traître !

ROESSELMANN.

Le zèle, et le plus pur, ne peut-il pas trahir ?

WALTHER FURST.

Si l'on diffère encore, on les verra finir
Le fort d'Altorf, et là l'opresseur se retire.

MEIER.

Vous pensez à vous seuls

LE SACRISTAIN, à Meier.

De vous, il faut le dire,
C'est injustice aussi !

MEIER.

Nous injustes ! Comment !
Uri nous reprocher...

REDING.

De par votre serment,
Silence !

MEIER.

Ah ! si l'on voit ceux de Schwitz, sans mystère,
S'entendre avec Uri, nous devons bien nous taire.

REDING.

Devant tout le conseil, que vous troublez ici,
Me faut-il vous reprendre ? Eh ! n'est-ce pas aussi
Le commun intérêt dont le soin nous rassemble ?

WINKELRIED.

Nous pouvons différer encore, ce me semble,
Jusqu'au jour où revient la fête du Seigneur.
L'antique usage veut qu'alors, au gouverneur,

Les vassaux rassemblés devant la forteresse
 Apportent leurs présents. Bientôt, avec adresse,
 Et sans être suspects, dix d'entre nous pourront
 Pénétrer dans le fort, et tous apporteront
 Des fers pointus, qu'on peut adapter sur la place
 A chaque bâton; car aucun homme ne passe
 Avec des armes. Puis d'autres s'iront placer
 Au fond du bois prochain, tout prêts à s'élaner
 Dès que le son du cor, signal de l'entreprise,
 Viendra leur annoncer que la porte est surprise.
 Du fort nous nous verrons maîtres en peu de temps.

MELCHTHAL.

S'il faut escalader le Rossberg, j'y prétends.
 D'une fille, au château, j'ai gagné la tendresse,
 Et sans peine je puis engager ma maîtresse
 A me tendre une échelle au rendez-vous de nuit :
 D'en haut je tire à moi la troupe qui me suit.

REDING.

Est-ce la volonté de tous que l'on diffère ?

(La plupart lèvent la main.)

STAUFFACHER, comptant les voix.

Vingt voix pour cet avis; douze pour le contraire.

WALTHER FURST.

Alors qu'au jour marqué tous les forts tomberont,
 De hauteurs en hauteurs de grands feux donneront
 Le rapide signal à toutes nos vallées.
 Au sein des trois chefs-lieux nos forces rassemblées,

Suivront le ban de guerre ; et, dès que les tyrans
 Verront du peuple entier les formidables rangs,
 Ils se croiront heureux d'obtenir, dans leur fuite,
 De ceux qu'ils opprimaient sauvegarde et conduite.

STAUFFACHER.

De Gessler seul je crains les plus rudes combats ;
 Ses nombreux cavaliers suivent partout ses pas ;
 Sans répandre le sang pourra-t-on le réduire ?
 Chassé de ce pays, il peut encor nous nuire,
 Et l'épargner pour nous est même dangereux.

BAUMGARTEN.

La place des périls est celle que je veux ;
 Au courage de Tell je dois ici la vie,
 Je la voue avec joie au bien de la patrie ;
 Mon honneur est sauvé ; mon cœur est satisfait.

REDING.

Le temps porte conseil ; attendons-en l'effet.
 Sur un moment heureux plus d'un succès se fonde.
 Mais regardez ; tandis que dans la nuit profonde
 Nous consultons encor, de ses signaux dorés
 L'aurore couvre au loin les sommets éclairés.
 Venez ; séparons-nous, de peur qu'en cette enceinte
 Le jour ne nous surprenne.

WALTHER FURST.

Amis, soyez sans crainte ;
 La nuit quitte à pas lents le sein de nos vallons.

(Tous, obéissant à un mouvement involontaire, ont ôté leurs chapeaux et

considèrent, dans un recueillement silencieux, l'aurore qui éclaire le sommet des montagnes.)

ROESSELMANN.

De par cette clarté, dont les brillants rayons
 Nous saluent ici les premiers de la terre,
 Tandis que des cités la pesante atmosphère
 Sous nos pieds berce encor les peuples languissants,
 De ce nouveau lien formons les nœuds puissants!
 Quel que soit le péril que le sort nous prépare,
 Frères, peuples unis, que rien ne nous sépare!

(Tous répètent ces dernières paroles en élevant trois doigts.)

Nous serons peuple libre, ainsi que nos aïeux;
 Plutôt souffrir la mort qu'un servage odieux!

(Tous répètent.)

Au Seigneur tout-puissant nous aurons confiance,
 Et des hommes jamais ne craignons la puissance!

(Comme ci-dessus. — Les patriotes s'embrassent.)

STAUFFACHER.

Maintenant que chacun, en silence et sans bruit,
 Retourne vers les siens, tranquille en son réduit.
 Que le berger en paix à ses travaux s'applique,
 Et gagne des amis à la cause publique,
 Dans un profond secret; ce qu'il faudra souffrir
 Encore, souffrons-le. Frères, laissons grandir
 Le compte des tyrans, notre propre infortune.
 Un jour viendra payer et la dette commune
 Et celle de chacun. D'un trop juste courroux

**Sachez vaincre l'essor. Pour la cause de tous
Réservez la vengeance. Il commet un parjure
Celui qui, de son bras, veut punir son injure !**

(Tandis que tous se retirent dans le plus grand silence de trois côtés différents, l'orchestre fait entendre des accords majestueux. La scène reste vide quelques instants et offre le spectacle du lever du soleil sur les glaciers.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Uri.— Cour de la maison de Tell. Il est occupé d'un ouvrage à la hache; Hedwige fait un travail de ménage; Walther et Wilhelm jouent dans le fond avec une petite arbalète.)

WALTHER chante.

A travers la campagne,
A travers la montagne,
Voici le brave archer;
Il tient son arbalète;
Son pied que rien n'arrête
Foule plaine et rocher.

L'aigle est roi dans la nue;
Les déserts, l'étendue
Sont le bien du chasseur;
Le danger fait sa joie,
Partout il suit la proie
Qu'abat son trait vainqueur.

(Il accourt en sautant.)

Ma corde s'est rompue, il faut la rattacher.
Mon père, fais-le-moi.

TELL.

Non pas ; un bon archer
S'aide lui-même.

(Les enfants s'éloignent.)

HEDWIGE.

Eh quoi ! si jeunes leur permettre
Ces armes et ces jeux !

TELL.

Qui veut devenir maître,
S'exerce encore enfant.

HEDWIGE.

Plût au ciel que jamais
Ils ne pussent l'apprendre !

TELL.

Et pourquoi ces souhaits ?
Il faut apprendre tout. Au travers de la vie,
Celui qui veut marcher avec force, énergie,
Doit savoir, pour suffire au maintien de ses droits,
Attaquer et défendre.

HEDWIGE.

Hélas ! je le prévois,
Ils ne sauront point vivre en paix dans leur chaumière.

TELL.

Je ne le puis non plus ; tu le sais, bonne mère :
Non, la nature en moi n'a point fait un berger.
Sans repos sur nos monts suivre un chamois léger,

C'est mon bonheur, c'est là ma vraie jouissance;
C'est alors seulement que je sens l'existence,
Quand mon bras chaque jour se la doit conquérir.

HEDWIGE.

Hélas! de mes tourments tu perds le souvenir;
Je tremble, cependant, je gémis dans l'attente...
Maint récit des chasseurs me remplit d'épouvante;
Chaque fois que tu pars mon cœur frémit d'effroi :
A l'heure du retour seras-tu près de moi ?
Je te vois égaré sur les Alpes sauvages,
Au milieu des glaciers, au milieu des orages,
Sautant d'un roc à l'autre, affrontant mille morts ;
Le chamois se retourne, et ses derniers efforts
T'entraînent avec lui dans le profond abîme ;
L'avalanche en grondant quitte la haute cime,
Te recouvre à jamais de ses vastes débris ;
Et la neige trompeuse, où la nuit t'a surpris,
S'enfonce sous tes pieds, autour de toi retombe,
T'engloutit tout vivant dans l'horreur de la tombe !
Sous cent aspects divers, sans cesse, à chaque pas,
L'audacieux chasseur rencontre le trépas.
Un malheureux métier! Oui, tôt ou tard il mène,
De périls en périls, vers une mort certaine.

TELL.

Celui qui d'un œil sûr regarde autour de lui,
Qui met en Dieu sa force, en son bras son appui,
Sait braver le danger, quelque grand qu'il puisse être ;

Il ne redoute point les monts qui l'ont vu naître.

(Il a terminé son ouvrage et pose ses outils.)

La porte, maintenant, tient pour un siècle entier,
Et la hache au logis sauve du charpentier.

(Il prend son chapeau.)

HEDWIGE.

Où vas-tu, Tell?

TELL.

Au bourg d'Altorf, et chez ton père.

HEDWIGE.

Tu ne médites rien de... dangereux, j'espère?
Dis-le-moi franchement.

TELL.

Femme, quelles terreurs !

D'où te vient en l'esprit ?...

HEDWIGE.

Contre les gouverneurs

Il se trame un complot. Pendant la nuit obscure
On a tenu conseil au Rütli ; j'en suis sûre,
Tu fais cause avec eux.

TELL.

Je ne m'y trouvais pas ;

Mais, s'il faut au pays le secours de mon bras,
A son ordre, à sa voix, on me verra fidèle.

HEDWIGE.

Pour les plus grands périls ils réservent ton zèle ;
Les coups les plus hardis, ce sera ton devoir,
Comme toujours.

TELL.

L'emploi se mesure au pouvoir.

HEDWIGE.

N'as-tu pas, au milieu des flots et de l'orage,
Sauvé Baumgart aussi? Malgré tout ton courage,
Un miracle a pu seul vous protéger. Eh quoi!
Tu ne pensais donc pas à tes enfants, à moi?

TELL.

Ah! je pensais à vous en ce moment suprême,
C'est pourquoi je sauvais un père à ceux qu'il aime.

HEDWIGE.

Sur le lac furieux! trop hardi batelier,
Ah! c'est tenter le ciel et non pas s'y fier!

TELL.

A balancer longtemps sauve-t-on son semblable?

HEDWIGE.

Oui, tu fus toujours bon, à chacun secourable;
Et nul ne t'aiderait toi-même aux mauvais jours.

TELL.

Me préserve le ciel d'implorer du secours!

(Il prend son arbalète et des flèches.)

HEDWIGE.

A quoi bon ces apprêts? pourquoi ton arbalète?
Ah! laisse-la plutôt.

TELL.

Quoi! toujours inquiète?

(montrant son arme.)

Quand j'en suis séparé le bras me manque aussi.

(Les enfants s'approchent.)

WERTHER.

Mon père, où vas-tu donc ?

TELL.

Au bourg, tout près d'ici ;
Chez ton grand-père, enfant. Veux-tu venir ?

WERTHER.

Sans doute.

HEDWIGE.

Le gouverneur est là ; tiens-toi loin de sa route.

TELL.

Ce jour même il s'éloigne.

HEDWIGE.

Attends donc son départ.

Il t'en veut, tu le sais ; évite son regard.

TELL.

Quel que soit son courroux, il ne saurait m'atteindre ;
Je ne fais que le bien, et je n'ai rien à craindre.

HEDWIGE.

Ah ! ceux qui font le bien sont ceux qu'il hait le plus.

TELL.

C'est parce qu'il ne peut les abattre. Au surplus,
Il ne troublera pas mon repos, je l'espère.

HEDWIGE.

Ah ! vraiment ; le sais-tu ?

TELL.

Chassant à l'ordinaire,
 C'était ces jours derniers encor, je me trouvais
 Au sauvage vallon du Schæchen; je suivais
 Un sentier solitaire, escarpé, sans issue;
 Car, sur ma tête, à pic menaçait, suspendue,
 La masse des rochers, et, dans la profondeur,
 Le torrent mugissait au loin avec fureur.

(Les enfants se pressent à ses côtés et lèvent vers lui des regards pleins de curiosité.)

Voici le gouverneur qui tout à coup se montre;
 Lui, tout seul avec moi, venant à ma rencontre;
 Homme contre homme, et puis l'abtme près de nous.
 Lorsqu'il me reconnut, moi, que dans son courroux
 Il punit durement et pour cause légère;
 Quand il me vit tenir cette arme meurtrière,
 Il pâlit; ses genoux semblèrent fuir sous lui,
 Et le rocher voisin dut lui servir d'appui.
 Alors j'en eus pitié. D'un air humble et tranquille:
 C'est moi, Seigneur, lui dis-je. Interdit, immobile,
 Il ne put faire entendre un pauvre mot; sa main,
 Que je voyais trembler, m'indiqua le chemin;
 Je partis, et vers lui j'envoyai ses gens d'armes.

HEDWIGE.

Te pardonnera-t-il d'avoir vu ses alarmes?
 Redoute sa vengeance, il trembla devant toi.

TELL.

C'est pourquoi je l'évite; et pour lui, je le croi.

Il se gardera bien de me chercher.

HEDWIGE.

De grâce!

Reste encor loin d'Altorf; va plutôt à la chasse.

TELL.

Femme, pour quel motif?

HEDWIGE.

Je crains... Ah! reste ici.

TELL.

Sans raison peux-tu bien te tourmenter ainsi?

HEDWIGE.

Sans raison, il se peut... Oh! reste, Tell, demeure.

TELL.

J'ai promis.

HEDWIGE.

Le faut-il? Ah!... pars donc; mais, pour l'heure,
Laisse-moi cet enfant.

WALTHER.

Oh! non, maman; je veux

Aller avec mon père.

HEDWIGE.

Eh quoi! Wælty, tu peux
M'abandonner aussi?

WALTHER, la caressant.

Vois-tu, petite mère,
Je te rapporterai quelque chose. j'espère,
De chez le bon papa.

(Il part avec son père.)

WILHELM.

Je veux rester pour toi,

Maman.

HEDWIGE, l'embrassant.

Oui, cher enfant; toi seul... auprès de moi!

(Elle va à la porte de la cour et suit longtemps des yeux son mari et son
fil.)

SCÈNE DEUXIÈME.

Uri. — Site agreste et sauvage fermé par une forêt. Des torrents se précipitent en écumant du haut des rochers.

BERTHA, en habit de chasse, RUDENZ, peu après.

BERTHA.

Il me suit, je vais donc m'expliquer.

RUDENZ, entrant vivement.

Noble dame,
Je vous trouve enfin seule, et puis ouvrir mon âme;
Les abîmes, les bois nous entourent au loin,
Et dans ces lieux déserts je ne crains nul témoin.
Mon cœur enfin peut rompre un trop cruel silence.

BERTHA, regardant alentour.

Ah ! craignons que vers nous la chasse ne s'avance.

RUDENZ.

La chasse est loin d'ici. Maintenant ou jamais !
Je dois saisir l'instant que toujours je cherchais.
Il faut parler ; ma voix trop longtemps fut timide ;
Il faut que mon destin aujourd'hui se décide,
Dût-il même à jamais me séparer de vous !
Oh ! n'armez pas vos yeux d'un sévère courroux...

Qui suis-je pour former un vœu si téméraire ?
 Quels droits seraient les miens ! quels titres pour vous plaire ?
 Ce nom qui de la gloire est , hélas ! ignoré,
 D'aucun éclat encor ne se voit entouré !
 Obscur, il disparaît dans la foule empressée
 De ces fiers chevaliers dont l'unique pensée
 Est de fixer vos vœux. Bertha, je n'ai pour moi
 Qu'un cœur tendre et constant...

BERTHA, avec sévérité.

Parle-t-on de sa foi,
 Lorsqu'aux premiers devoirs on se montre infidèle ?

(Rudenz recule étonné.)

L'esclave de l'Autriche, à son pays rebelle,
 Qui des nœuds les plus chers méconnaît la douceur,
 Et pour trahir les siens se vend à l'oppresseur !

RUDENZ.

Le reproche a-t-il pu sortir de votre bouche?...
 Qui donc, si ce n'est vous, et m'attire et me touche
 Au sein de cette cour dont j'ai suivi les rangs ?

BERTHA.

Pensez-vous me trouver au milieu des tyrans ?
 Ah ! je la donnerais à l'oppresseur barbare,
 A Gessler, cette main de son honneur avare,
 Plutôt que de la tendre au fils dénaturé
 Du pays que son bras lui-même a torturé,
 Qui se fait l'instrument d'un despote exécration !

RUDENZ.



O ciel ! faut-il entendre un discours qui m'accable !

BERTHA.

Pour l'homme noble et brave est-il plus doux liens
 Que le nœud qui l'attache et le dévoue aux siens ?
 Quels devoirs plus sacrés que sauver l'innocence,
 D'un peuple qu'on opprime embrasser la défense ?
 Le sort de votre peuple... il fait saigner mon cœur !
 Ah ! je souffre avec lui , je sens tout son malheur.
 Comment ne pas l'aimer ? si doux et si paisible,
 Plein de force, et soumis à ce destin horrible !...
 Oui, chaque jour, mon cœur vers lui se sent porter,
 Et chaque jour m'apprend qu'il le faut respecter.
 Mais vous, chevalier, vous, que le droit de naissance,
 Le devoir, la nature, et des lois la puissance
 Lui donnaient pour soutien, pour constant protecteur ;
 Vous qui l'abandonnez, qui, lâche déserteur,
 Travaillez de vos mains à lui forger des chaînes,
 C'est vous qui m'affligez, vous qui causez mes peines.
 Ah ! mon cœur se contraint pour ne vous point haïr !

RUDENZ.

Mon peuple... Vous pensez que je l'ai pu trahir !
 Eh ! n'est-ce pas son bien , n'est-ce pas l'avantage
 Qu'offre un sceptre puissant , la paix...

BERTHA.

C'est l'esclavage !

Vos efforts vont bientôt bannir la liberté
 De ce dernier rempart qu'elle avait habité.
 Le peuple d'un sens droit sait toujours se conduire ;

Aucun éclat trompeur ne pourrait le séduire;
Mais vous, dans leurs filets de toutes parts surpris...

RUDENZ.

Bertha! vous me voyez avec haine et mépris!

BERTHA.

Pour ma paix, mon repos... je le devrais peut-être...
Mais le voir avili, trop digne, hélas! de l'être,
Celui qu'on aimerait...

RUDENZ.

Cruelle! me flatter

Du suprême bonheur, et m'en précipiter!

BERTHA, avec vivacité.

Non, votre cœur n'a point abjuré sa noblesse;
Ce généreux essor qu'arrête la faiblesse,
Il sommeille en votre âme, et je l'éveillerai.
Oui, c'est avec regret que ce cœur égaré
Résiste aux sentiments qu'il prit avec la vie;
A la vertu sa force est encore asservie,
Malgré lui, de l'honneur il chérit les accents.

RUDENZ.

A mon cœur vous fier! O Bertha, je le sens,
Il sera noble et fort; votre amour m'en assure.

BERTHA.

Soyez tel que vous fit une sage nature;
Remplissez les devoirs que sa main vous traça;
Défendez le pays que ce bras délaissa;
Combattez pour vos droits, pour la cause sacrée!

RUDENZ.

Ah ! comment obtenir cette main adorée
En me montrant rebelle aux lois de l'Empereur ?
Hélas ! de vos parents l'inflexible rigueur
Au gré de son orgueil dispose de vos chaînes.

BERTHA.

Au sein de ces cantons se trouvent mes domaines ;
La Suisse libre un jour me rend ma liberté.

RUDENZ.

Bertha ! qu'ai-je entendu ! quel rayon de clarté !

BERTHA.

Ne fondez nul espoir sur une cour perfide.
Mon héritage seul tente leur cœur avide ;
A leurs vastes Etats on veut le réunir ;
Et cette ambition, cette soif d'envahir,
Engloutissant vos droits comme un profond abîme ,
Menace aussi les miens. Oui, je suis la victime
Que l'on réserve, hélas ! à des nœuds détestés.
Dans ces lieux par la fraude et l'intrigue habités,
D'un lâche favori honteuse récompense...
Ah ! l'amour, l'amour seul peut prendre ma défense !

RUDENZ.

Qui, vous, dans mon pays vivre et m'appartenir !...
Le terme de mes vœux, Bertha, dans l'avenir,
Ah ! c'était votre cœur, cette unique victoire ;
Seule je vous cherchais aux sentiers de la gloire,
Et mon ambition n'était que mon amour.
Habitez avec moi ce tranquille séjour,

Renoncez à l'éclat, aux honneurs de la terre,
De mes plus chers désirs j'atteins le but prospère.
De ce monde inquiet que le flot impuissant
Au pied de nos rochers se brise en mugissant ;
Nul désir ne viendra troubler ce cœur paisible.
Au milieu de ces monts, rempart inaccessible,
En cet heureux abri cachés à tous les yeux,
Loin d'un monde trompeur cherchons la paix des cieux !

BERTHA.

Tel, mon âme toujours d'un doux songe occupée,
Osait te pressentir : ma foi n'est point trompée.

RUDENZ.

Loin de moi, vaine erreur dont l'éclat m'a séduit !
C'est ici que l'amour au bonheur me conduit.
Pays témoin des jeux de ma paisible enfance,
Où d'innocents plaisirs la douce souvenance
M'entoure à chaque pas ; où les bois, les ruisseaux
Pour moi sont pleins de vie et de charmes nouveaux ;
Pays où j'obtiendrai cette main tant chérie,
Je t'aimai constamment, ô ma belle patrie !
Au bonheur de ton fils, ah ! tu manquais toujours.

BERTHA.

Et dans quels autres lieux trouver de plus beaux jours ?
Oui, l'innocence habite en ce séjour tranquille ;
Ici l'antique foi trouve encore un asile ;
L'imposture et le mal en sont toujours bannis.
Loin des regards jaloux, jusqu'au trépas unis.

Nos heures couleront douces et fortunées.
 Ici je te verrai, fier de tes destinées,
 Au sein d'un peuple libre et d'un peuple d'égaux,
 Plus grand qu'un souverain qu'entourent ses vassaux,
 Mériter par toi seul un libre et pur hommage.

RUDENZ.

Ici je te verrai, de la vertu l'image,
 Gage assuré des biens que ton amour accroit,
 Faire naître le ciel sous mon modeste toit.
 Et, comme le printemps vient orner la prairie,
 Par ta douce présence embellissant ma vie,
 Répandre autour de toi la joie et le bonheur.

BERTHA.

Vois, ami, quelle était mon amère douleur,
 Quand tu pouvais, hélas ! dans ton erreur extrême,
 Détruire de ta main cet avenir lui-même !
 Malheureuse ! quel sort, quel affreux désespoir,
 S'il m'eût fallu le suivre en son triste manoir,
 L'orgueilleux chevalier, le despote barbare !
 Ici plus de château, de mur qui me sépare
 De ce peuple innocent que je puis rendre heureux.

RUDENZ.

Ab ! pour moi quel salut ? comment rompre les nœuds
 Dont j'ai pu m'enlacer moi-même en ma folie ?

BERTHA.

Romps-les avec courage, avec mâle énergie ;
 Protège ton pays quoi qu'il arrive encor,

Car c'est là ton devoir...

(Bruit de cors dans le lointain.)

J'entends le son du cor;

Il faut nous séparer; ils viennent, le temps presse.

Combats pour ta patrie et sauve ta maîtresse!

Il est un ennemi dont chacun craint les coups;

La même liberté nous affranchira tous!

(Ils sortent par différents côtés.)

SCÈNE TROISIÈME.

Acte I. — Prairie à la porte d'Altorf. Sur le devant de la scène sont des arbres, et dans le fond on voit le chapeau au bout d'une perche. La perspective est fermée par le Bannberg, au-dessus duquel s'élèvent des glaciers.

FRIESSHARDT ET LEUTHOLD,
en sentinelle.

FRIESSHARDT.

Voilà bien tout un jour que j'attends et regarde ;
Personne ; c'est en vain que nous faisons la garde ;
Du chapeau, jusqu'ici, nul ne s'est approché
Pour montrer son respect. C'était comme un marché
Autrefois. On dirait que la route est coupée,
Depuis qu'on a là-haut suspendu la poupée.

LEUTHOLD.

Quelque pauvre goujat tirant, pour tout honneur,
Un bonnet déchiré qu'il ôte à contre-cœur.
Quant aux gens comme il faut, chacun d'entre eux préfère
Longer le bourg, passer à l'autre bout, et faire
Plutôt un long détour, que de courber le dos
Devant nous.

FRIESSHARDT.

Je savais qu'à l'heure du repos,
Il leur faut, vers midi, traverser cette place,

Au retour du conseil. Pendant que chacun passe.
 Je m'imaginai, moi, de bonnes prises là ;
 Car aucun ne songeait à saluer. Voilà
 Qu'arrive tout à coup le Rœsselmann, le prêtre,
 Qui revenait d'auprès d'un malade peut-être ;
 Avec le sacrement il s'arrêta soudain
 Tout devant nous, et puis, voilà le sacristain
 Sonnant de sa clochette : autour du saint emblème
 Tous tombent à genoux, et je m'y mets moi-même ;
 C'était bien un salut, mais pas pour le chapeau.

LEUTHOLD.

Écoute, compagnon, nous sommes au poteau,
 Ce me semble, devant ce bonnet. C'est injure ;
 Un courageux soldat qui, tant que le jour dure,
 Doit garder un bâton qu'un souffle va briser !
 Tout brave homme avec droit peut bien nous mépriser.
 Devant un chapeau creux faire la révérence !
 Ah ! ah ! c'est un peu fort ! singulière ordonnance !

FRIESSHARDT.

Pourquoi pas un chapeau ? dis-le-moi, toi qui peux
 Te courber maintes fois devant un cerveau creux.

(Hildegarde, Mechthild et Elisabeth s'avancent avec des enfants et se placent autour de la perche.)

LEUTHOLD.

Oh ! toi, je te connais ; un coquin serviable,
 Toujours prêt, au besoin, à faire un misérable.
 Devant ce vieux chiffon passe qui veut là-bas ;
 Pour moi je ferme l'œil et n'y regarde pas.

MECHTHILD.

(aux enfants.)

Voilà le gouverneur qui pend là-haut. Vous, drôles,
 Passez avec respect et courbez les épaules.

ELISABETH.

Plût au ciel qu'il partît, nous laissant son chapeau ;
 Tout n'en irait que mieux pour le pays !

FRIESSHARDT, *les faisant reculer.*

Tout beau !

Maudite engeance ; allons, qu'on me vide l'espace !
 Qui vous demande, vous ? Envoyez sur la place
 Vos maris ; nous verrons si le désir les poind
 De braver le mandat.

*(Les femmes s'éloignent. Tell paraît, son arbalète sur l'épaule et tenant son
 fils par la main. Ils passent devant le chapeau et se dirigent vers l'a-
 vant-scène sans rien remarquer.)*

WALTHER, *montrant le Bannberg.*

Mon père, n'est-ce point

Un mensonge ; on prétend que tous les arbres saignent
 Sur ce mont, quand parfois les haches les atteignent ?

TELL..

Qui dit cela, garçon ?

WALTHER.

C'est le maître berger ;

Il dit qu'ils ont un charme ; et les endommager
 Est un crime qui fait croître hors de la fosse
 La main qui l'a commis.

TELL.

La chose n'est pas fausse ;
Les arbres ont un charme ; oui, le pâtre a raison.
Vois-tu, là-bas , se perdre au bord de l'horizon
Ces grands pics menaçants, ces hautes cornes blanches ?

WALTHER.

Les glaciers d'où l'on voit glisser les avalanches,
Et qu'on entend tonner dans la nuit quand tout dort ?

TELL.

Sans doute ; et dès longtemps, sous leur pesant effort,
Altorf serait détruit, sans l'épaisse barrière
De l'antique forêt qui le défend.

WALTHER, après avoir réfléchi.

Mon père,
Trouve-t-on des pays sans montagnes, dis-moi ?

TELL.

Quand on descend bien loin de ces monts devant toi,
Toujours plus bas, suivant les torrents des montagnes,
On trouve un grand pays et de vastes campagnes
Où jamais on n'entend l'eau des forêts gronder.
Au sein d'un lit profond qu'il ne peut déborder,
Le fleuve y porte au loin son flot doux et tranquille ;
L'horizon est sans fin ; dans la plaine fertile,
De beaux épis dorés on voit les champs couverts,
Et c'est un vrai jardin, sans rochers ni déserts.

WALTHER.

Mon père, pourquoi donc ne pas vite descendre

Dans ce pays si beau, tandis qu'il nous faut prendre
Tant de peine, de soins, chaque jour?

TELL.

Vois, mon fils,

Il est fertile et beau, ce séduisant pays;
Il est doux, bienfaisant ainsi que le ciel même;
Mais le bonheur n'est pas pour celui qui le sème,
Car un autre en jouit.

WALTHER.

Ne demeurent-ils pas
Tous libres comme toi sur leur terrain?

TELL.

Là-bas

Le terrain appartient au Roi seul, à leur maître;
Puis, à l'évêque aussi.

WALTHER.

Mais ils s'en vont peut-être
Chasser dans les forêts?

TELL.

Le gibier est au Roi.

WALTHER.

Mais ils peuvent pêcher dans le fleuve, je croi?

TELL.

Et le fleuve, et la mer, et le sel qu'elle enferme,
Tout appartient au Roi; son pouvoir est sans terme.

WALTHER.

Et qui donc est celui que tous ils craignent tant?

TELL.

Celui qui les protège et les nourrit.

WALTHER.

Pourtant,
Ne peuvent-ils s'unir pour défendre leur vie?

TELL.

De son meilleur voisin, là, chacun se défie.

WALTHER.

Ah ! dans ce grand pays je me sens à l'étroit ;
J'aime mieux l'avalanche et notre pauvre endroit !

TELL.

Sans doute, mon enfant ; mieux vaut le voisinage
Des neiges, des glaciers, des torrents, de l'orage,
Que celui des pervers.

(Ils se disposent à passer.)

WALTHER.

Mon père, qu'est cela ?
Ce chapeau, vois.

TELL.

Qu'importe ; avançons.

(Au moment où il veut s'en aller, Friesshardt s'avance en lui présentant sa pique.)

FRIESSHARDT.

Halte-là !
Au nom de l'Empereur !

TELL, saisissant la pique.

Que veux-tu ? violence !
M'arrêter !

FRIESSHARDT.

**Vous avez méprisé l'ordonnance ;
Suivez-nous !**

LEUTHOLD.

Il fallait saluer ; c'est raison.

TELL, d'un ton grave.

Ah ! fais-moi place, ami.

FRIESSHARDT.

Suis-moi ! marche ! en prison !

WALTHER.

En prison ! quoi ! mon père !

(Il court au fond de la scène et crie.)

A l'aide, amis ! Qu'on vienne !

Accourez, braves gens ; au secours ! on l'emmène !

(Rossemann et le sacristain arrivent avec trois autres hommes.)

LE SACRISTAIN.

Quel bruit là !

ROSSELMANN.

Qu'est-ce donc ? d'où vient cette clameur ?

(à Friesshardt.)

Pourquoi mets-tu la main sur lui ?

FRIESSHARDT.

De l'Empereur

Cet homme est l'ennemi ; c'est un rebelle, un traître !

TELL, le saisissant avec vivacité.

Un traître ! traître, moi !

ROESSELMAN .

Tu dois le reconnaître;
 Tu te trompes, c'est Tell; c'est un homme de bien
 Et d'honneur; un paisible et brave citoyen.

WALTHER, apercevant Fürst, court au-devant de lui.

Ah! grand-père, au secours!... mon père.... on l'emprisonne!

FRIESSHARDT.

Marchons! vite! suis-nous.

FURST, accourant.

C'est moi qui cautionne!

(à Tell.)

Au nom du ciel, mon fils, qu'est-il donc arrivé?

(Melchthal et Stauffacher arrivent.)

FRIESSHARDT.

Du puissant gouverneur ce rebelle a bravé
 Les ordres souverains; c'est pourquoi je l'accuse.

STAUFFACHER.

Tell aurait fait cela?

MELCHTHAL, à Friesshardt.

Tu mens, drôle!

LEUTHOLD.

Il refuse

De rendre ses respects au chapeau.

FURST.

Pour cela

Le punir de prison! J'en réponds, me voilà;
 Laisse-le libre, ami.

FRIESSHARDT.

Toi, réponds pour ta tête,
 Avant tout; moi je fais mon devoir, et l'arrête.

MELCHTHAL, aux assistants.

L'injustice est criante, et le fait est odieux!
 Le laisserons-nous donc emmener à nos yeux?

LE SACRISTAIN.

Nous sommes les plus forts. Amis! qu'on leur résiste!
 Ne souffrez point ceci; tout le bourg nous assiste.

FRIESSHARDT.

Qui s'oppose au mandat?

TROIS AUTRES HABITANTS, accourant.

Qu'est-ce donc? Nous voici;

Assommez ces coquins!

(Hildegarde, Mechthild et Élisabeth reviennent.)

TELL.

Je me suffis ici.

Braves amis, allez; pensez-vous qu'une lance
 M'effraie, si je veux user de violence?

MELCHTHAL, à Friesshardt.

Viens donc nous l'enlever; approche!

FURST et STAUFFACHER.

Vous tous, qu'on reste en paix!

FRIESSHARDT, criant.

Trouble! sédition!

(On entend des cors de chasse.)

FEMMES.

Voici le gouverneur!

FRIESSHARDT, élevant la voix.

Au meurtre ! au réfractaire !

STAUFFACHER.

Crie à t'égosiller, drôle !

RÖESSELMANN *et* MELCHTHAL.

Veux-tu te taire ?

FRIESSHARDT, encore plus haut.

Au secours ! au secours ! et main forte à la loi !

FURST.

**Voici le gouverneur ! C'en est fait, je le voi ;
Qu'allons-nous devenir ?**

(Gessler, à cheval, le faucon sur le poing, Rodolphe de Harras, Bertha et Rudenz. Une nombreuse suite de valets armés qui forment un cercle de piques tout autour de la scène.)

RODOLPHE DE HARRAS.

Place au gouverneur ! place !

Que chacun se retire à l'instant !

GESSLER.

Qu'on les chasse !

**Pourquoi le peuple est-il rassemblé ? Qui criait
Au secours, tout à l'heure, à l'aide ? qui l'a fait ?**

(Silence général) (à Friesshardt.)

**Ah ! je veux le savoir à l'instant même. Avance ;
Quel es-tu ? Pourquoi donc faisais-tu violence
A cet homme ? Réponds.**

(Il donne son faucon à un valet.)

FRIESSHARDT.

Je suis, noble seigneur,

Ton fidèle varlet, ton humble serviteur :

Auprès de ce chapeau j'étais en sentinelle,
 Tout à l'heure ; j'ai pris sur le fait ce rebelle ;
 Et comme il refusait le salut demandé,
 J'ai voulu le saisir, car tu l'as commandé ;
 Le peuple est accouru pour m'arracher ma prise.

GESSLER, après une pause.

Tell, c'est donc à ce point que ton orgueil méprise
 Ton Empereur et moi, qui le remplace ici ?
 Tu refuses l'hommage au chapeau que voici,
 Quand il doit témoigner de ton obéissance...
 Tu viens de me trahir le mal que ton cœur pense !

TELL.

Pardonnez-moi, seigneur ; c'est inattention
 De ma part, et non point mépris, rébellion ;
 Jamais Tell pour prudent ne se fit reconnaître ;
 Je demande ma grâce, et je promets de n'être
 En ce délit jamais repris à l'avenir.

GESSLER, après un silence.

Tu passes pour un maître à l'arbalète, au tir ;
 On dit qu'à tout archer tu te crois sûr de faire
 Un défi ?

WALTHER.

Monseigneur, il est vrai ; car mon père
 Peut abattre, sur l'arbre, une pomme à cent pas.

GESSLER.

Est-ce là ton fils, Tell ?

TELL.

Oui, seigneur.

GESSLER.

N'as-tu pas

Plusieurs enfants ?

TELL.

Deux fils, seigneur.

GESSLER.

Et ton cœur aime

Lequel des deux surtout ?

TELL.

Mon amour est le même,
Seigneur, et dans mon cœur ils sont égaux tous deux.

GESSLER.

Eh bien ! puisqu'à cent pas, sur un arbre, tu peux
Frapper d'un coup certain la pomme suspendue,
Il faut prouver ici ton adresse connue.
Prends ton arme ; aussi bien sous ta main je la voi ;
Ton fils est là présent ; archer, prépare-toi,
Dans l'instant, à tirer la pomme sur sa tête ;
Mais je t'en avertis, maître de l'arbalète,
Vise bien pour toucher au but du premier trait,
Car ton adresse seule à la mort te soustrait !

(Tous les assistants expriment leur terreur par leurs gestes.)

TELL.

Seigneur, quel crime affreux m'ordonnez-vous ? Moi-même
Sur sa tête... je dois... ô ciel ! l'enfant que j'aime !
Seigneur, il ne se peut ! votre cœur irrité
Ne pense point cela ; que le Dieu de bonté

Vous en préserve ! Oh ! non, vous ne pouvez d'un père
Exiger cette horreur, de sang-froid, je l'espère.

GESSLER.

Tu tireras la pomme, ici même, à mes yeux,
Et sur sa tête; ainsi je l'ordonne et le veux.

TELL.

Qui, moi ! je lancerais cette flèche rapide,
Je viserais ce front chéri... moi, parricide !
Mon propre enfant !... plutôt mourir !

GESSLER.

Tu tireras

(montrant l'enfant.)

La pomme, ou bien, sur l'heure, avec lui tu mourras !

TELL.

Eh quoi ! de mon cher fils le meurtrier ! Oh ! grâce !
Vous n'avez point d'enfants, seigneur ; ce qui se passe
Dans un cœur paternel, vous l'ignorez encor !

GESSLER.

Ha ! Tell, te voilà donc donnant un libre essor
A ta prudence ! On dit que, rêveur solitaire,
Tu dédaignas toujours le chemin ordinaire ;
Le merveilleux te platt, c'est pourquoi j'ai trouvé
Quelque trait bien hardi pour ton cœur éprouvé.
Un autre hésiterait, je crois ; mais ton courage
Saura fermer les yeux et mettre à bout l'ouvrage.

BERTHA.

Ah ! cessez de railler ces pauvres gens, seigneur :

Vous les voyez pâlir et trembler de frayeur ;
 Votre bouche à des jeux si peu les habitue...

GESSLER.

Qui vous dit que je raille ?

(saisissant une branche d'arbre qui s'étend au-dessus de lui.)

Or ça, qu'on s'évertue !

Voici la pomme. Place alentour et là-bas !
 Qu'il prenne son terrain, c'est l'usage. A cent pas
 Il se vantait d'atteindre ; eh bien ! moi je lui donne
 Quatre-vingts pas, ni plus ni moins ; la chance est bonne !
 Tire, archer ; garde-toi de manquer devant nous !

RODOLPHE DE HARRAS.

Ciel ! ce n'est point un jeu. Tombe, enfant, à genoux
 Devant le gouverneur, et demande la vie.

FURST, à part à Melchthal qui maîtrise à peine son impatience.

Contenez-vous ! restez en paix, je vous supplie !

BERTHA, à Gessler.

C'en est assez, seigneur ; il serait trop cruel
 De se jouer ainsi d'un désespoir mortel,
 De prolonger la crainte et l'angoisse d'un père.
 Quand ce pauvre homme aurait, par sa faute légère,
 Mérité le trépas, certe, il vient de souffrir
 Dix morts en un instant, et sans pouvoir mourir !
 Seigneur, renvoyez-le dans son humble demeure ;
 Cette leçon suffit ; jusqu'à sa dernière heure
 Il se rappellera les terreurs d'aujourd'hui,
 Et ses derniers neveux frémiront après lui !

GESSLER.

(à Tell.)

A l'œuvre ! ouvrez la place ! Hésites-tu ? ta vie
Est en danger ; je puis, au gré de mon envie,
Te tuer, et tu vois que, d'un arrêt humain,
Ma faveur met ton sort en ton habile main.
Il ne peut de rigueur accuser la sentence ,
Celui qui tient sa vie en sa propre puissance !
Tu vantes ton coup d'œil. Eh bien ! archer, voici
Le cas de me prouver quel est ton art ici.
Le but en vaut la peine et le prix en est digne.
Percer le noir au but est d'une adresse insigne ;
Un autre archer le peut. Mais le maître pour moi ,
C'est quiconque est certain de son art et de soi ,
Quiconque a le bras sûr alors que le cœur tremble.
A l'œuvre ! sans tarder !

FURST, se jetant à genoux devant Gessler.

Monseigneur, tous ensemble
Nous connaissons les droits que vous avez sur nous.
Ah ! moitié de mes biens , seigneur ; prenez-les tous
S'il le faut ; seulement, grâce au malheureux père !

WALTHER.

Ne t'agenouille pas, ne fais point de prière
Devant cet homme faux. Qu'on me dise où je dois
Me placer. Je n'ai point de crainte ; mainte fois
Mon père dans son vol atteint l'oiseau rapide :
Il ne manquera point, quand la flèche qu'il guide
Pourrait frapper son fils !

STAUFFACHER.

Ce langage innocent
Ne vous touche-t-il pas, seigneur, pour cet enfant ?

ROESSELMANN.

Pensez qu'il est au ciel un tribunal suprême
Où vous devrez un jour comparaitre vous-même !

GESLER, montrant l'enfant,

Qu'on le prenne et l'attache à ce tilleul là-bas !

WALTHER.

M'attacher ! Et pourquoi ? Non, non ; je ne veux pas !
Comme un agneau je veux rester calme et tranquille,
Sans même respirer. Je veux être immobile.
Si l'on m'attache ici, moi, je résisterai,
Et contre mes liens je me révolterai ;
Je ne veux pas !

RODOLPHE DE HARRAS.

Permetts que du moins on te ceigne
Les yeux de ce bandeau.

WALTHER.

Pensez-vous que je craigne
La flèche de la main de mon père ? Pourquoi
Me bander les yeux ? Non ; j'attendrai sans effroi,
Sans même sourciller, vraiment. Allons, mon père,
Montre quel est ton art ! Le méchant, il espère
Nous perdre. Tu sauras déjouer son espoir.
Tire, et frappe le but !

(Il se place sous le tilleul, on lui met la pomme sur la tête.)

MELCHTHAL, aux habitants.

Quoi! nous faudra-t-il voir
L'attentat s'accomplir devant nous tous? Vengeance!
Pourquoi donc avons-nous juré?

STAUFFACHER.

Plus d'espérance!
Nous sommes désarmés et tout effort serait
Inutile. Alentour, voyez cette forêt
De piques et de dards!

MELCHTHAL.

O prudence coupable!
Que n'avons-nous agi dans l'instant favorable!
Que le ciel le pardonne aux auteurs du retard!

GESSLER, à Tell.

A l'œuvre! Porte-t-on l'arbalète au hasard?
Le péril accompagne une arme meurtrière,
Et la flèche souvent peut frapper en arrière!
Paysan orgueilleux, d'un droit hautain charmé.
Celui seul qui commande a le droit d'être armé;
C'est offenser les lois du maître qui m'envoie.
Porter la flèche et l'arc, ce vous est une joie;
Soit, je veux pour ma part, fournir but à vos traits!

TELL, tendant son arbalète, et y plaçant la flèche.

Faites place!

STAUFFACHER.

Quoi! Tell! vous voudriez... Jamais!
Je vois trembler vos mains, votre marche chancelle.

TELL, laissant retomber l'arbalète.

Tout se trouble à mes yeux !

FEMMES.

O justice éternelle !

TELL, au gouverneur.

Épargnez-moi le coup ! Je ne puis... cet effort...

(Il découvre sa poitrine.)

Voici mon cœur !... Pitié ! Qu'on me donne la mort !

GESSLER.

Je ne veux que le coup. Que m'importe ta vie !

Tu peux tout au besoin, Tell ; ta main aguerrie

Sait tenir l'aviron ainsi que l'arc. Tu cours

Affronter la tempête et prêter ton secours.

Aide-toi, maintenant, sauveur que rien n'arrête !

Vois, tu peux tout sauver d'un seul trait d'arbalète !

(Tell paraît livré au plus terrible combat ; ses mains s'agitent convulsivement, et ses yeux égarés se portent tantôt sur le gouverneur, tantôt vers le ciel. Tout à coup il saisit son carquois, prend une seconde flèche et la place à sa ceinture. Gessler observe tous ses mouvements.)

WALTHER, sous le tilleul.

Père ! je ne crains rien ; tire !

TELL.

Il faut !

(Il recueille ses forces et vise.)

RUDENZ, qui, durant toute cette scène, s'est fait violence pour contenir son indignation, s'avance devant Gessler.

Gouverneur,

Vous n'irez pas plus loin ! Non, non, de par l'honneur,

Vous ne le ferez pas ! L'épreuve est accomplie ;

Votre but est trouvé, l'intention remplie ;
Trop de rigueur peut nuire au plus sage dessein ,
Et l'arc tendu trop fort se brise dans la main !

GESSLER.

Vous, gardez votre avis pour qui vous le demande.

RUDENZ.

Je veux , je puis parler ; mon devoir le commande :
Il est sacré pour moi l'honneur du souverain ,
Mais la haine est le prix qu'on doit au joug d'airain !
Non , du Roi ce n'est point la volonté , j'en jure ;
Tel excès de rigueur, condition si dure !
Par mon peuple ces maux ne sont point mérités ;
Vous n'en avez pas l'ordre !

GESSLER.

Ah ! vous vous révoltez !

RUDENZ.

Je me suis tu longtemps, même à l'aspect des crimes ,
Et j'ai fermé l'oreille aux cris de vos victimes.
Je n'ai point voulu voir, et dans mon sein brisé
J'ai comprimé l'essor d'un cœur trop abusé.
Me taire encor serait insigne perfidie
Envers mon Empereur comme envers ma patrie !

BERTHA , se jetant entre lui et le gouverneur.

O ciel ! vous irritez encor ce furieux !

RUDENZ.

J'abandonne mon peuple, et je romps tous les nœuds
Qui m'unissaient aux miens ; à vous seul je m'attache ;
Je crois me dévouer à la plus noble tâche

En soutenant ici les lois de l'Empereur.
 Le bandeau tombe enfin de mes yeux. Plein d'horreur,
 Je me vois sur le bord d'un effroyable abîme ;
 Vous seul avez séduit ce cœur pur de tout crime,
 Egaré ma raison. Oui, j'allais devenir
 Le bourreau de mon peuple, en voulant le servir!

GESSLER.

Téméraire ! oses-tu... ce langage à ton maître!

RUDENZ.

Vous, mon maître ! non, non ; l'Empereur seul peut l'être,
 Né libre comme vous, comme vous chevalier,
 Je marche votre égal et puis vous défier.
 Et si vous n'étiez pas ici dépositaire
 De l'honneur de ce nom que toujours je révère,
 Quand même on l'avilit, ici, dans cet instant,
 A la face de tous, je jetterais mon gant ;
 Je saurais vous forcer à relever ce gage,
 A me rendre raison suivant l'antique usage.
 Appelez seulement vos cavaliers. Pour moi,

(montrant le peuple.)

Je ne suis pas sans arme ; et comme eux, si je voi
 Un seul de vos valets venir... j'ai mon épée ;
 Qu'on ose m'approcher ! je...

STAUFFACHER, criant.

La pomme est frappée !

(Tandis que tous se sont tournés du côté de Rudenz et de Gessler, et que
 Bertha s'est jetée entre eux deux, Tell a tiré la flèche.)

ROSELMANN.

L'enfant vit !

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Ah! la pomme est tombée!*(Fürtz chancelle, il est près de tomber; Bertha le soutient.)*

GESSLER, étonné.

Il a pu**Tirer? lui! L'insensé!**

BERTHA.

L'ai-je bien entendu?**Quoi! l'enfant vit encor?... Bonheur! moment prospère!***(à Fürst.)***Ah! reprenez vos sens, infortuné!***WALTHER accourt, en sautant et tenant la pomme.***Mon père!****Voici la pomme! Vois, ton enfant savait bien****Que tu ne lui ferais point de mal.***(Au cri de Stauffacher tous les assistants se sont retournés, et l'on voit Tell, le corps penché en avant, comme s'il eût voulu suivre la flèche. L'arbalète tombe de ses mains. Lorsqu'il voit l'enfant venir à lui, il court à sa rencontre les bras ouverts; il le prend, le serre contre sa poitrine et l'élève vers le ciel avec une ferveur passionnée. Dans cette attitude il tombe sans force sur la terre; tous l'entourent avec attendrissement.)**BERTHA, les mains levées vers le ciel.***O soutien****Du faible! Dieu tout bon, quelle reconnaissance!***FURST, à Tell et à Walther.***Mes enfants! mes enfants!**

STAUFFACHER.

Louons la Providence!

LEUTHOLD.

C'était un coup !... longtemps on le racontera.

RODOLPHE DE HARRAS.

Oui, tant que le glacier vers le ciel montera,
Chacun nommera Tell.

(Il tend la pomme à Gessler.)

GESSLER.

Il faut le reconnaître ;
Par le milieu percée !... Ah ! c'est un coup de maître !

ROESSELMANN.

Oui, le coup était bon ; mais malheur au cruel
Dont le cœur endurci force à tenter le ciel !

STAUFFACHER.

Tell, reprenez vos sens, relevez-vous ; courage !
Ce coup déterminé de vos fers vous dégage.
Rentrez libre chez vous.

ROESSELMANN.

Venez, et dans l'instant,
A l'amour d'une mère allons rendre l'enfant.

(Ils veulent l'emmener.)

GESSLER.

Tell, écoute.

TELL, revenant sur ses pas.

Seigneur, me voilà.

GESSLER.

Je m'assure
T'avoir vu mettre un trait encore à ta ceinture.

Oui, tout à l'heure, Tell, je l'ai bien vu. Dis-moi,
Pour quel motif cacher un second trait sur toi ?

TELL, embarrassé.

De tout archer, seigneur, c'est le commun usage.

GESSLER.

Non, non, Tell; ne crois pas payer de ce langage ;
C'était, je le soupçonne, autre cause vraiment.
Dis-moi la vérité, sans feinte, hardiment ;
D'ailleurs, quoi qu'il en soit, je t'assure la vie.
Pourquoi le second trait ? contente mon envie.

TELL.

Eh bien ! puisque ma vie est sauve, monseigneur,
Voici la vérité, vous lirez dans mon cœur.

(Il tire la flèche de sa ceinture, et lançant au gouverneur un regard terrible, il dit :)

Cette seconde flèche, elle était destinée
A vous, si la première, en ma main forcenée,
Eût percé mon enfant ; et celle que voici,

(étendant la main vers Gessler.)

Croyez-moi, n'aurait pas manqué le but... ici !

GESSLER.

Bien, Tell ; je suis content. Et puisque ma clémence
Veut l'accorder la vie, et que pour assurance
J'ai donné ma parole, il me la faut tenir.
Mais tu m'as découvert ta haine. A l'avenir
Je te ferai garder en un lieu solitaire
Et sûr, où ni soleil ni lune ne l'éclaire,

D'où ta flèche jamais n'arrive jusqu'à moi.
Varlets, qu'on le saisisse et qu'on l'enchaîne.

STAUFFACHER.

Eh quoi !

Seigneur, pouvez-vous bien, quand ici tout l'atteste,
Traiter ainsi cet homme en qui se manifeste
La main même de Dieu ?

GESSLER.

Qu'on l'entraîne ! on verra
Si la seconde fois le ciel le sauvera.
Qu'on l'emmène à ma barque, et je m'y rends sur l'heure.
Au château de Küssnacht, sa nouvelle demeure,
Moi-même j'aurai soin de le conduire.

ROSSELMANN.

Non,

Vous ne le pouvez pas, seigneur, et même au nom
De l'Empereur ; car c'est violer nos franchises.

GESSLER.

Où sont-elles ? Quoi donc, vous les a-t-il remises ?
Vous les confirme-t-il ? Jamais il ne l'a fait.
De sa haute faveur ce gracieux effet
Doit être acquis d'abord par votre obéissance.
Rebelles à ses lois, vous bravez sa puissance,
Nourrissez la révolte, esprits séditieux !
Mais je vous connais tous ; vous êtes sous mes yeux
A découvert. Celui que je livre au supplice,
Je le prends au milieu d'une foule complice.

Qui m'entend, s'il est sage, obéit et se tait.

(Il s'éloigne. Bertha, Rudenz, de Harvas et les varlets le suivent ; Fries-
hardt et Leuthold restent en arrière.)

FURST, avec la plus vive douleur.

Plus d'espoir!... Malheureux que je suis!... C'en est fait!
A tous les miens il a juré haine et misère!

STAUFFACHER, à Tell.

Infortuné! pourquoi rallumer sa colère?

TELL.

Qu'il se vaille celui qui sentit ma douleur!

STAUFFACHER.

Tout est fini! pour nous il n'est plus que malheur.
Avec vous cet arrêt nous lie et nous enchaîne.

HABITANTS, entourant Tell.

Ah! plus d'espoir sans vous!... jamais!

LEUTHOLD, s'approchant.

C'est avec peine,

Brave Tell. Il me faut obéir malgré moi;
C'est l'ordre.

TELL, aux assistants.

Adieu!

WALTHER, s'attachant à lui en pleurant.

Mon père! ô mon père!

TELL, levant les bras vers le ciel.

Pour toi,

Il n'est plus qu'un seul père; élève à lui ton âme.

STAUFFACHER.

Tell, ne dirai-je rien de vous à votre femme?

TELL, prenant son fils et le pressant avec ardeur contre sa poitrine,
**L'enfant est sauf! Le Dieu qui l'a pu conserver
Me prêtera son aide et viendra me sauver.**

(Il s'arrache avec vivacité de leurs bras et suit les hommes d'armes.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Uri. — Rivage à l'est du Lac des Quatre-Cantons. Des rochers à pic et taillés bizarrement ferment la perspective à l'ouest. Le lac est agité; on entend le mugissement des vagues. Tonnerre et éclairs.)

KUNTZ DE GERSAU, UN PÊCHEUR,
UN GARÇON, son aide.

KUNTZ.

Je l'ai vu de mes yeux, et vous pouvez m'en croire;
De tout je vous ai fait une fidèle histoire.

LE PÊCHEUR.

Tell conduit à Küssnacht! prisonnier! oh! quel sort!
Le meilleur d'entre nous et le bras le plus fort,
S'il faut combattre un jour pour ce pays qu'il aime,
Et pour la liberté!

KUNTZ.

Le gouverneur lui-même
Monte avec lui le lac et ne le quitte point.
Moi partant de Flüel, ils étaient sur le point
De s'embarquer aussi. Peut-être la tempête,

Qui m'a fait aborder à la hâte et s'apprête
 A fondre sur les eaux, aura-t-elle à demain
 Renvoyé leur départ.

LE PÊCHEUR.

Tell aux fers! en la main
 Du cruel gouverneur! Croyez qu'en sa colère
 Il saura l'enterrer en un lieu que n'éclaire
 Aucun rayon du jour; car, pour lui, nul endroit
 Assez bas et profond!... Il redoute avec droit
 Le courroux d'un cœur libre où saigne la blessure.

KUNTZ.

Notre noble seigneur d'Attinghaus, on l'assure,
 Notre ancien landamman, est tout près d'expirer.

LE PÊCHEUR.

Ah! le dernier soutien se brise! Qu'espérer
 Plus longtemps? Il était le seul dont le courage
 Sût élever encor sa voix pour nous.

KUNTZ.

L'orage
 Augmente, adieu; je vais me trouver, si je puis,
 Quelque asile au village; à partir aujourd'hui
 Il ne faut plus songer.

(Il s'éloigne.)

LE PÊCHEUR.

O ciel! à l'agonie
 Notre bon vieux seigneur! Tell aux fers!... Tyrannie,
 Montre-toi, maintenant, lève ton front d'airain;
 Bannis toute pudeur, car il n'est plus de frein.

Elle se tait la bouche à parler la première,
L'œil qui voyait, hélas! est privé de lumière;
Le bras qui put sauver est chargé de liens!

LE GARÇON.

La grêle tombe; entrons dans la chaumière. Viens,
Père; on ne peut tenir en plein air.

LE PÊCHEUR.

Faites rage,
Noirs tourbillons, éclairs; déchire-toi, nuage;
Tombez, torrents du ciel, submergez ce pays;
Éléments furieux, que tout vous soit soumis!
Soyez maîtres, régnez, détruisez dans leur germe
Les générations que l'avenir renferme!
Venez, monstres cruels, sortez de vos déserts;
Ils sont à vous ces monts de nos troupeaux couverts!
Ici, sans liberté, qui donc voudrait la vie?

LE GARÇON.

Entends rugir l'abîme et le vent en furie!
Non, ce gouffre jamais ne fut tant déchiré.

LE PÊCHEUR.

Ah! de son propre enfant viser le front sacré!
Quelle bouche jamais put l'exiger d'un père?...
Et la sainte nature, en sa juste colère,
Dans le ciel révolté ne pourrait s'émouvoir?
Ah! pourquoi m'étonner! dussé-je même voir
Ces rochers dans le lac courber leurs flancs arides,
Et ces sauvages pics, et ces glaciers rapides,
Immobiles géants qu'a vus le premier jour,

Abandonner la nue et se fondre à leur tour ;
 Dussent les monts s'abattre et recouvrir les plaines ;
 Dût un nouveau déluge, en terminant nos peines,
 Engloutir sous ses flots les traces des vivants !

(On entend sonner.)

LE GARÇON.

Père ! écoute ! Là-bas... la cloche ! je l'entends.
 Ah ! c'est pour un esquif en danger ; on appelle
 A la prière !

(Il monte sur les rochers.)

LE PÊCHEUR.

O ciel ! malheur à la nacelle
 Que balance le flot sur ce berceau de mort !
 Pilote et gouvernail, que pourrait votre effort ?
 Tout cède à la tempête ; et l'aquilon et l'onde
 Ballottent le nocher sur l'abîme qui gronde.
 Où qu'il porte sa vue, et de loin et de près,
 Plus de fidèles bras à s'avancer tout prêts.
 Les rochers seulement, les rochers immobiles,
 Élèvent devant lui leurs sommets inutiles,
 Et son œil n'aperçoit que l'écueil de leurs flancs !

LE GARÇON, montrant la gauche.

Un bateau, père ! Il vient de Flüel.

LE PÊCHEUR.

Pauvres gens !
 Ah ! que le ciel les prenne en pitié ! Si l'orage
 Se renferme une fois en ce gouffre, avec rage
 Il s'émeut et s'agite, ainsi qu'en sa prison

A ses barreaux de fer vient heurter le lion,
 Qui, rugissant en vain, se cherche quelque issue :
 La masse des rochers alentour suspendue
 Resserre le passage en ses remparts étroits.

(Il monte près de son aide.)

LE GARÇON.

L'esquif du gouverneur Gessler ! oui, je le vois ;
 Je connais le toit rouge et le drapeau.

LE PÊCHEUR.

Lui-même !

Le gouverneur... là-bas... ô justice suprême !
 Pour Küssnacht il voulait s'embarquer aujourd'hui.
 Le voilà sur les flots. Son crime est avec lui !
 Le bras du ciel vengeur a bientôt su l'atteindre ;
 Il connaît maintenant le maître qu'il faut craindre.
 Pense-t-il qu'à sa voix ces vagues crouleront ?
 Que devant son chapeau ces rocs se courberont ?
 Enfant, ne prie point ! du juge en sa colère
 Ne saisis point le bras !

LE GARÇON.

Je n'ai pas de prière
 Pour le gouverneur ; non, je veux prier ici
 Pour Tell, qui sur l'esquif maintenant vogue aussi.

LE PÊCHEUR.

Trop aveugle élément ! ton courroux redoutable
 Atteindra-t-il le juste en frappant le coupable ?

LE GARÇON.

Vois, vois ; avec bonheur ils avaient dépassé

Le Buggisgrat ; voici , l'orage a repoussé
Vers le grand Axenberg leur esquif. Impossible
De les voir maintenant.

LE PÊCHEUR.

C'est là qu'est le terrible
Hakmesser ; maint canot périt en cet endroit ;
S'ils ne gouvernent pas prudemment et tout droit ,
Pour peu que le bateau vers le rescif s'approche ,
Le flot va l'écraser en tombant de la roche.
Ils ont un bon pilote à bord. S'il est quelqu'un
Qui les sauve , c'est Tell ; hormis lui seul , aucun !
Mais , hélas ! par des fers cette main est meurtrie !

(Guillaume Tell , tenant son arbalète , arrive à pas précipités , regarde avec égarement autour de lui et montre la plus vive agitation. Quand il est parvenu au milieu de la scène , il tombe à genoux , saisit la terre de ses mains et les élève ensuite vers le ciel.)

LE GARÇON , l'apercevant.

Vois , père , un homme accourt ; il s'agenouille , il prie.

LE PÊCHEUR.

Il embrasse le sol de ses mains et paraît
Hors de lui.

LE GARÇON , s'avançant.

Qu'ai-je vu ! mon père ! ce serait...
Viens , regarde !

LE PÊCHEUR , s'avançant aussi.

O grand Dieu ! n'est-ce point un prestige ?
Vous , Tell , ici ! Comment ? ah ! parlez. Quel prodige !

LE GARÇON.

A l'instant, sur l'esquif que l'on a vu là-bas,
N'étiez-vous pas lié ?

LE PÊCHEUR.

Quoi, ne voulait-on pas
Vous conduire au château de Küssnacht ? Quel obstacle
A donc pu l'empêcher ?

TELL, se relevant.

Je suis libre !

LE PÊCHEUR *et* LE GARÇON.

O miracle !

Libre !

LE GARÇON.

Et d'où venez-vous ?

TELL.

Je sors de ce bateau.

LE PÊCHEUR.

Eh quoi !

LE GARÇON, en même temps.

Le gouverneur, où donc est-il ?

TELL.

Sur l'eau.

Son esquif vogue encor.

LE PÊCHEUR.

O ciel, est-il possible ?

Mais vous, Tell, vous, sauvé de l'orage terrible !

Vous, libre de ces fers que vos mains ont portés !

TELL.

La Providence ainsi l'a permis ! Écoutez.

LE PÊCHEUR *et* LE GARÇON.

Oh ! parlez à l'instant !

TELL.

Connaissez-vous les scènes

D'Altorf ?

LE PÊCHEUR.

Oui, je sais tout.

TELL.

Vous savez que de chaînes

Le gouverneur me fit charger, et qu'il voulait
Me conduire à son fort de Küssnacht ?

LE PÊCHEUR.

Il allait

S'embarquer avec vous à Flüel. Sa vengeance
Le guidait. Mais, parlez ; par quelle délivrance...

TELL.

J'étais dans le bateau, sans défense, enchaîné,
Et comme un malheureux à la mort entraîné,
N'espérant plus revoir du soleil la lumière,
Ma femme, mes enfants, ma paisible chaumière ;
D'un œil morne et hagard je contemplais les flots.

LE PÊCHEUR.

O pauvre infortuné !

TELL.

Nous voguions sur les eaux,

Le gouverneur, Harras l'écuyer, et la troupe
De leurs varlets. Mon arc était là, vers la poupe,
Auprès du gouvernail, et mon carquois aussi.
Arrivés au détour de l'Axenberg, voici

Que le ciel nous envoie un effroyable orage ;
Des gorges du Gotthardt il vient fondre avec rage
Droit sur nous, et le cœur faillit en ce moment
Aux rameurs. Tous pensaient être noyés, vraiment.
Au gouverneur, alors, j'entends un homme d'armes
Dire ces mots : « Seigneur, vous voyez nos alarmes,
« Votre danger, le nôtre, et que nous sommes tous
« Aux portes de la mort. Ayez pitié de nous !
« Dans leur effroi, nos gens ne savent qu'entreprendre ;
« A conduire un bateau nul ne paraît s'entendre.
« Maintenant, voici Tell, homme fort, qui connaît
« Le lac et l'aviron. Si donc on lui donnait
« La barque à diriger, peut-être son adresse
« Et sa vigueur pourraient nous sortir de détresse ! »
Lors Gessler me dit : « Tell, si tu crois nous sauver
« En ce péril, ici je te fais enlever
« Tes chaînes. — Monseigneur, répondis-je, oui, j'espère,
« Avec l'aide de Dieu, le pouvoir, et vais faire
« Tous mes efforts. » Il parle ; on m'ôte mes liens.
Je me lève aussitôt ; je m'avance et je tiens
Le gouvernail, guidant en toute conscience.
Et cependant, mon œil, avec impatience,
Guettait de temps en temps l'endroit où je voyais
Mon arbalète ; et puis, sur le bord j'épiais
Quelque lieu qui permit de sauter de la barque.
Je cherche. Tout à coup près de moi je remarque
Un rocher dont la cime est plate, et qui ressort
Dans le lac.

LE PÊCHEUR.

Oh! je sais; ce rocher est au bord,
 Au pied même du grand Axenberg, mais qu'on tente
 D'y sauter d'un esquif, impossible! la pente
 Est si raide!

TELL.

Aux varlets je crie en ce moment
 De redoubler d'ardeur, de ramer prudemment,
 Afin de nous trouver vis-à-vis cette place;
 Le plus grand péril, dis-je, est vaincu si l'on passe
 Cet endroit-ci. Bientôt nous arrivons; alors,
 Implorant la faveur du ciel, tous mes efforts
 Appuient à ce mur la poupe qui balance;
 Puis, saisissant mon arme, aussitôt je m'élançe
 Au sommet du rocher, d'un saut prodigieux;
 Et d'un pied fort, au sein du gouffre furieux
 Je repousse l'esquif où règne l'épouvante.
 Que le ciel à son gré le guide! à la tourmente,
 Comme aux fers d'un tyran, j'échappe, et me voici!

LE PÊCHEUR.

O Tell! Tell! le Seigneur pour vous a fait ici
 Un miracle évident! Ah! j'ai peine à comprendre
 Ce récit merveilleux! Mais, parlez; où vous rendre
 Maintenant? où donc fuir? quel sera votre sort
 Si dans les flots Gessler ne trouve pas la mort?

TELL.

Pendant que j'étais là, dans les fers, son otage,

Il a dit qu'il voulait aborder au rivage
De Brunnen, et par Schwitz me rendre en mon cachot.

LE PÊCHEUR.

Il ira donc par terre?

TELL, rêveur.

Il le pense.

LE PÊCHEUR.

Au plus tôt

Dérobez-vous à lui, car la faveur céleste
Une seconde fois de cette main funeste
Ne vous sauverait pas.

TELL.

Quelle route conduit

Le plus vite à Küssnacht, par Arth?

LE PÊCHEUR.

La route suit

Par Stein; mais mon garçon peut vous montrer, je pense.
Par Lowerz, un chemin plus sûr.

TELL, lui donnant la main.

Dieu récompense

Votre bienfait! adieu.

(Il fait quelques pas et revient.)

Dites, n'étiez-vous pas

Au Rütli? votre nom, je crois...

LE PÊCHEUR.

J'étais là-bas,

Et le serment aussi fut juré par ma bouche.

TELL.

Courez donc à Bürglen, si mon malheur vous touche ;
Ma femme est dans l'angoisse. Allez ; annoncez-lui
Que la grâce du ciel m'a prêté son appui,
Que je suis sauvé.

LE PÊCHEUR.

Mais encor, quelle nouvelle
Donner de votre asile ?

TELL.

Il se trouve près d'elle
Walther Fürst mon beau-père, et d'autres conjurés.
Allez, et que par vous ils soient tous assurés
Que Tell est libre enfin et de son bras le maître ;
Qu'ils aient tout bon espoir. Ils entendront peut-être
Parler encor de moi, bientôt.

LE PÊCHEUR.

Dans ce moment
Quel est votre projet, Tell ? parlez franchement.

TELL.

Une fois achevé, chacun pourra l'apprendre.

(Il part.)

LE PÊCHEUR.

(au garçon.)

(seul.)

Montre-lui le sentier. Que Dieu puisse l'entendre !
Il saura réussir, quel que soit son dessein.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE DEUXIÈME.

Uri. — Manoir d'Attinghausen. Werner d'Attinghausen à ses derniers moments ;
il est dans un grand fauteuil. Fürst, Stauffacher, Melchthal et Baumgarten
sont occupés autour de lui. Walther Tell est à genoux devant le mourant.

FURST.

Ah ! c'en est fait ! la mort glace déjà son sein !

STAUFFACHER.

Non, non ; il n'est pas là comme un mort dans sa couche.
Voyez, la plume encor s'agite sur sa bouche ;
Il sommeille paisible, et son front est riant.

(Baumgarten va à la porte et parle à quelqu'un.)

FURST, à Baumgarten.

Qui donc ?

BAUMGARTEN, revenant.

C'est votre fille ; elle veut voir l'enfant ;
Elle veut vous parler.

(Walther Tell se lève.)

FURST.

Dans ma douleur extrême
Que puis-je ici pour elle ? Hélas ! je suis moi-même
Au désespoir ! Les maux m'accablent, malheureux !

HEDWIGE, entrant de force.

Mon enfant ! mon enfant ! Ah ! laissez-moi ! je veux
Le voir !

STAUFFACHER.

Contenez-vous ; que le silence honore
L'asile d'un mourant.

HEDWIGE se précipite sur l'enfant.

Mon fils ! tu vis encore !

WALTHER, se suspendant à son cou.

Pauvre mère !

HEDWIGE.

(Elle l'examine avec angoisse.)

Est-il vrai ? dis, sans blessure ? Eh quoi !
Est-il donc bien possible ? Il a visé sur toi ?
Son propre enfant ! la mort ! et sa main la prépare !
Il l'a pu ! N'a-t-il donc point d'âme, le barbare ?

FURST.

L'angoisse dans le cœur, ce déchirant effort
Pouvait seul le sauver, l'arracher à la mort !

HEDWIGE.

Ah ! s'il avait le cœur, les entrailles d'un père,
Il eût péri cent fois plutôt que de le faire !

STAUFFACHER.

Reconnaissez ici la céleste faveur,
Celui qui conduit tout ! Louez le Dieu sauveur !

HEDWIGE.

Et comment oublier qu'un crime aurait pu suivre ?
Bonté du ciel ! non, non ; dussé-je encore vivre

Quatre-vingts ans, toujours j'aurais là, sous les yeux,
Et le père, et l'enfant, et le trait odieux
Qui toujours, toujours vole, et dans mon cœur s'enfonce!

MELCHTHAL.

Femme, si vous saviez quand votre voix prononce
Son arrêt, à quel point par un monstre excité...

HEDWIGE.

Hommes durs! quand un mot vient blesser leur fierté,
Ils n'écoutent plus rien; jouant, en leur colère,
La tête de l'enfant et le cœur de la mère!

BAUMGARTEN.

Quand vient peser sur lui du sort la lourde main,
Vous l'accablez encor d'un reproche inhumain!
Pour ses maux votre cœur n'a-t-il donc point d'alarmes?

HEDWIGE se tourne vers lui et le mesure du regard.

Pour le sort d'un ami, toi, n'as-tu que des larmes?
Où donc étiez-vous tous tandis qu'on l'enchaînait?
Que faisaient-ils vos bras alors qu'on l'entraînait?
Paisibles spectateurs, vous laissâtes le crime
S'accomplir sans obstacle, et l'on prit la victime
Du milieu de vos rangs! Et lui, fit-il cela
Jamais pour l'un de vous? Quoi, se tenait-il là,
Déplorant ton malheur, alors que dans leur rage
Les cruels cavaliers te suivaient; quand l'orage
Et le lac devant toi confondaient leurs fureurs?
Il ne vint point t'offrir, lui, d'inutiles pleurs;
Il sauta dans l'esquif, et sa généreuse âme

Oubliant tout pour toi, chaumière, enfants et femme,
Te sauva des méchants à ta perte animés !

FURST.

Qu'auraient osé pour lui quelques bras désarmés ?

HEDWIGE, se jetant sur son sein.

O toi, tu l'as aussi perdu, mon pauvre père !
Le pays tout entier partage sa misère ;
Il manque à tous ! Hélas ! nous lui manquons aussi !
A son cœur affligé que Dieu fasse merci !
D'aucun ami la voix douce et consolatrice
Ne vient de sa prison alléger le supplice.
Là, triste, sans secours, consumé par le mal,
L'humide obscurité de ce cachot fatal
En des tourments cruels terminera sa vie ;
Ainsi qu'à l'air des monts une rose fleurie
Languit et se dessèche aux férides marais.
Son existence à lui, c'est l'ombre des forêts,
Le parfum de la brise et du ciel la lumière.
Captif !... La liberté c'est là son âme entière !
Puisera-t-il la vie au souffle des tombeaux !

STAUFFACHER.

Calmez-vous. Nous saurons mettre un terme à ses maux,
Et nos bras réunis iront briser ses chaînes.

HEDWIGE.

Sans lui que pouvez-vous ? O promesses trop vaines !
Lui libre, il nous restait l'espoir consolateur,
Et l'innocence en lui trouvait un protecteur !
Appui de l'opprimé, vengeur de l'injustice,

**Lui seul vous sauvait tous! Pour finir son supplice ,
Tous vos bras réunis vaincront-ils le péril?**

(Attinghausen se réveille.)

DAUMGARTEN.

Il se lève! Écoutons; silence!

ATTINGHAUSEN, se soulevant.

Où donc est-il?

STAUFFACHER.

Qui, seigneur?

ATTINGHAUSEN.

Il me manque; hélas! il me délaisse

A mes derniers instants!

STAUFFACHER.

Son neveu... qu'on s'empresse

D'envoyer...

FURST.

On l'a fait. Seigneur, consolez-vous;

Il a trouvé son cœur, et ce cœur est à nous.

ATTINGHAUSEN.

Aurait-il élevé sa voix pour la patrie?

STAUFFACHER.

Il a parlé pour nous avec noble énergie.

ATTINGHAUSEN.

Pourquoi n'accourt-il pas recevoir de ma main

Ma bénédiction? Je sens venir ma fin

A grands pas.

STAUFFACHER.

Non, seigneur; fortifiez votre âme;

Un court sommeil a dû vous remettre, et la flamme
Brille encor dans votre œil.

ATTINGHAUSEN.

La vie est la douleur !
Ainsi que l'espérance elle a quitté mon cœur.

(Il aperçoit l'enfant.)

Cet enfant, quel est-il ?

FURST.

Ma fille en est la mère ;
Bénissez-le, seigneur, car il n'a plus de père.

(Hedwige et l'enfant s'agenouillent devant le mourant.)

ATTINGHAUSEN.

Et je vous laisse tous sans père, sans appuis,
Tous !... mes derniers regards, malheureux que je suis !
De mon pays ont vu la chute et l'esclavage !
Fallait-il parvenir aux limites de l'âge
Pour mourir en perdant jusqu'au dernier espoir !

STAUFFACHER, à Fürst.

En ce sombre chagrin pourrions-nous le voir
Quitter la vie ? Eh quoi ! de cette dernière heure
N'éclaircirons-nous pas la nuit ? Faut-il qu'il meure

(à Attinghausen.)

Sans espoir ? Ranimez vos esprits affaiblés,
Noble seigneur ; nos droits ne sont point délaissés ;
Il nous reste un salut en ces périls extrêmes.

ATTINGHAUSEN.

Qui donc pourrait ici vous délivrer ?

FURST.

Nous-mêmes !

Ecoutez. Les cantons se sont unis entre eux
Pour bannir à jamais les tyrans odieux.
Des trois États voisins la ligue est établie ;
Un serment solennel la consacre et nous lie :
Avant que cette année ait achevé son cours,
Nos bras à la patrie auront porté secours.
Un sol pur d'esclavage aura votre poussière.

ATTINGHAUSEN.

Une ligue ! oh ! parlez ! parlez !

MELCHTHAL.

La Suisse entière

Se lèvera bientôt à la fois. Tout est prêt ;
Les nombreux conjurés ont gardé le secret.
Sous les pas des tyrans sont creusés les abîmes ;
Les jours de leur pouvoir comptés par les victimes,
Et leur trace bientôt ne se trouvera plus.

ATTINGHAUSEN.

Mais les forts du pays ?

MELCHTHAL.

Ils seront abattus

Ensemble, au même jour.

ATTINGHAUSEN.

Dites ; à l'alliance

Les nobles ont pris part ?

STAUFFACHER.

S'il faut leur assistance,
 Nous la demanderons ; mais jusqu'à ce moment,
 Le paysan lui seul a prêté le serment.

ATTINGHAUSEN se relève lentement, avec l'expression d'une grande surprise.

Quoi, seul ! le paysan aurait eu ce courage !
 Par ses propres moyens, sans aide ni partage,
 A-t-il fié cette œuvre à sa seule vigueur ?
 Il n'est donc plus besoin d'un faible protecteur ;
 Descendons sans regrets au tombeau de nos pères ;
 L'avenir à nos fils offre des jours prospères ;
 Ces droits sacrés et purs que je voulais sauver,
 Désormais d'autres bras sauront les conserver !

(Il pose sa main sur la tête de l'enfant qui est à genoux devant lui.)

De ce front où, guidant la flèche paternelle,
 La pomme fut placée, une aurore nouvelle
 Naîtra pour vous ! Mon âge à jamais va mourir ;
 Sur ses débris je vois la liberté fleurir !

STAUFFACHER, à Fürst.

Regardez, quel éclat dans son œil vient reluire !
 Ce n'est point la nature au moment qu'elle expire ;
 De l'immortalité ce sont les feux nouveaux !

ATTINGHAUSEN.

Le chevalier descend des antiques châteaux ;
 Il voue à nos cités son serment et sa vie ;
 Ainsi l'ont fait déjà l'Uechtland, la Thurgovie.
 La noble Berne élève un puissant étendart ;

Des vieilles libertés Fribourg est le rempart ;
 La bouillante Zürich, par son zèle animée,
 De ses braves tribus vient grossir votre armée ;
 Et vos rocs éternels ont vu tomber les rois !

(Il prononce ce qui suit d'un ton prophétique; ses paroles prennent le caractère de l'inspiration.)

Lés princes, les seigneurs, les vassaux, je les vois
 Couverts de leurs harnais ; ils s'avancent terribles,
 Pour soumettre à leur joug quelques bergers paisibles.
 On combat à la vie, à la mort, et nos monts
 De lauriers immortels ont couronné leurs fronts !
 Dans la forêt des dards, victime glorieuse,
 Le citoyen s'élançe, et sa main généreuse
 Sur un sein désarmé les brise avec effort.
 Le sang des oppresseurs bientôt venge sa mort ;
 La liberté triomphe et lève sa bannière!...

(saisissant la main de Stauffacher et celle de Fürst.)

Ainsi donc, union ! ferme, éternelle, entière !
 Peuples libres ! vivez en frères, en égaux !

(sa voix s'affaiblit.)

Au sommet... des rochers... élevez des signaux...
 Il faut... que... tous vos bras... puissent... combattre ensemble...
 Soyez unis... unis...

(Il retombe sur ses coussins. Ses mains tiennent encore celles des deux amis qui le considèrent quelques instants en silence, et qui s'éloignent ensuite, livrés à leur douleur. Pendant ce temps les valets sont entrés sans bruit ; ils s'approchent, les uns donnant des marques d'un chagrin violent, les autres s'abandonnant à une douleur muette ; quelques-uns s'agenouillent près du mort et pleurent sur ses mains. Durant cette scène silencieuse, on entend les tintements de la cloche du château.)

RUDENZ, se précipitant sur la scène.

Vit-il encor?... Je tremble!

Oh! répondez; peut-il entendre encor ma voix?

FURST étend la main vers le corps d'Attinghausen, en détournant les yeux.

De notre suzerain vous seul avez les droits;

Ce manoir a perdu son ancien nom.

RUDENZ.

Qu'entends-je!

(Il regarde le corps et reste immobile de douleur.)

Et ce coupable cœur que le repentir change,

Implorant ton pardon... quelques instants de plus...

Hélas! il est trop tard! ô regrets superflus!

Et moi, j'ai méprisé cette voix si fidèle!

Il respirait encor, des vertus le modèle.

Maintenant il n'est plus! malheureux! c'en est fait!

Il me laisse en mourant le poids de mon forfait.

Oh! dites; contre moi son âme courroucée...

STAUFFACHER.

Avant que d'expirer il bénit la pensée

Qui dans Altorf naguère inspira vos discours.

RUDENZ, se jetant à genoux devant le mort.

Restes saints de celui que j'honorai toujours!

Ah! j'en fais le serment, en implorant ma grâce,

Sur cette froide main, cette main que j'embrasse,

Du perfide étranger j'ai rompu tous les nœuds

A jamais! Tout aux miens, oui je dois et je veux

Etre Suisse de nom, de cœur!

(Il se relève.)

Pleurez le père,
L'ami que nous perdons; mais que votre âme espère!
Son héritage seul ce ne m'est point assez;
Son esprit et son cœur, il me les a laissés,
Et je saurai vous rendre en ma verte jeunesse
L'appui que vous promet sa tremblante vieillesse!

(à Fürst.)

Mon père, écoutez-moi; je vous demande ici
Votre main. Vous, Stauffach, la vôtre; et vous aussi,
Melchthal; n'hésitez pas! Eh quoi! votre œil m'évite!
Recevez mon serment!

FÜRST, à Melchthal,

Son repentir mérite
Que l'on se fie à lui. Donnez-lui votre main.

MELCHTHAL.

Ah! pour le paysan vous n'eûtes que dédain!
Dites; de vous ici qu'attendrons-nous encore?

RUDENZ.

Oubliez les erreurs que mon âme déplore.

STAUFFACHER, à Melchthal.

Les derniers mots du père, à son lit de douleur,
Furent: Soyez unis!

MELCHTHAL, à Rudenz.

Voici ma main, seigneur,
Et la main de celui qui paysan se nomme,
C'est aussi, croyez-moi, la parole d'un homme!
Que sont le chevalier et le seigneur sans nous?
Notre état ici-bas les a devancés tous!

RUDENZ.

Mon bras veut le défendre et mon cœur le révère !

MELCHTHAL.

Noble seigneur, le bras qui se soumet la terre,
Et qui la fertilise au prix de sa sueur,
Peut aussi protéger le sein du laboureur !

RUDENZ.

Vous, protégez le mien, je défendrai le vôtre ;
Ainsi nos droits unis s'affermiront l'un l'autre ;
Mais pourquoi ces discours, tandis que le danger
Menace le pays ? Alors que l'étranger
D'un joug avilissant accable la patrie !
Ah ! de ces lieux d'abord chassons la tyrannie ;
Puis, au sein de la paix cimentons ce lien !

(après une pause.)

Vous vous taisez ! Eh quoi ! vous ne me dites rien !
Ne mérité-je point encor la confiance ?
Ainsi, dans le secret qui couvre l'alliance
Il me faut pénétrer malgré vous. Au Rütli,
Vous tous avez tenu conseil, et recueilli
Les voix et le serment des tribus conjurées.
Je sais à quels projets elles sont consacrées ;
Et, complice ignoré, moi, comme un gage saint,
J'ai gardé ce mystère enfermé dans mon sein !
De mon pays jamais je ne fus l'adversaire ;
Jamais à vos serments je n'eusse été contraire ;
Vous n'eûtes qu'un seul tort, et ce fut d'hésiter.

L'heure presse et menace; il fallait se hâter;
De ce retard fatal Tell déjà fut victime!

STAUFFACHER.

Nous jurâmes d'attendre à la Noël.

RUDENZ.

Sans crime,
Moi, que n'engage encor nul serment, pour vous tous
Je vais agir.

MELCHTHAL.

Eh quoi! vous voudriez pour nous...

RUDENZ.

Pères de ce pays, parmi vous je me range;
Mon devoir, maintenant, me dit : Protége et venge!

FURST.

Ah! vos premiers devoirs, seigneur, les plus sacrés,
Sont de mettre au tombeau ces restes vénérés.

RUDENZ.

Amis, que sous nos bras l'oppression succombe,

(montrant Altinghausen.)

Et du laurier vainqueur nous couvrirons sa tombe!
Contre un cruel tyran, et vos droits et les miens
Sont ceux que je défends, sont ceux que je soutiens.
Apprenez la douleur qui déchire mon âme.
Enlevée en secret et par un ordre infâme,
Ma Bertha...

STAUFFACHER.

Se peut-il? un rapt! il s'est permis
Contre une fille libre et noble...

RUDENZ.

O mes amis !

Moi qui vous promettais aide et secours, j'implore
 Le vôtre pour moi-même. Oui, celle que j'adore
 M'est enlevée, hélas ! par un crime odieux.
 Qui sait où le tyran la cache à tous les yeux ?
 De quels honteux excès les monstres sont capables
 Pour contraindre son cœur à des nœuds exécrables ?
 Ne m'abandonnez pas ! courons les arrêter !
 Amis, elle vous aime ; elle a su mériter
 Que tout bras s'arme ici pour elle et la protège.
 Marchons !

FURST.

Que voulez-vous entreprendre ?

RUDENZ.

Ah ! le sais-je ?

Hélas ! dans cette nuit qui couvre son destin,
 Dans le supplice affreux de ce doute incertain,
 Où, sans rien pénétrer, mon esprit se tourmente,
 Un seul penser à moi clairement se présente :
 Dans les forts des tyrans, de toutes parts surpris,
 Il nous faut la chercher au milieu des débris.
 Ces remparts odieux faisons-les disparaître ;
 Nos pas à sa prison se feront jour peut-être.

MELCHTHAL.

Nous vous suivrons ! venez ! nous serons votre appui !
 Pourquoi mettre à demain ce qu'on peut aujourd'hui ?

Quand nous jurâmes, Tell était libre de chaînes;
Le crime vint après. Loin de nous, craintes vaines!
Le temps peut apporter autres lois, autre essor.
En cet instant quel lâche hésiterait encor!

RUDENZ, à Stauffacher et à Fürst.

Vous, armés, prêts à l'œuvre, attendez qu'aux montagnes
La lueur de nos feux éclaire les campagnes;
Car, plus rapide encor que la nef sur les eaux,
Il faut que la nouvelle arrive en prompts signaux.
A cet aspect, pareils à l'éclair dans l'orage,
Fondez sur les tyrans, et brisez l'esclavage!

(Ils sortent.)

SCÈNE TROISIÈME.

Le chemin creux près de Küssnacht On descend du fond du théâtre au milieu des rochers, et les passants paraissent sur la hauteur avant d'arriver sur la scène. Des rochers de tous côtés; l'un des plus rapprochés forme une saillie couverte de buissons.

TELL arrive, portant son arbalète.

Sur sa route il lui faut traverser ce ravin ;
Pour se rendre à Küssnacht aucun autre chemin.
C'est ici que mon bras accomplira la tâche.
L'occasion est là. Ce feuillage me cache
A ses regards; d'en haut ma flèche l'atteindra,
Et ce passage étroit après me défendra;
L'abord est escarpé, ma fuite sera prompte.
Avec le juste ciel, gouverneur, fais ton compte!
Ici, tu vas mourir, et ton heure a sonné!

(Pause.)

Paisible sous mon toit, en mes désirs borné,
Loin du crime mes jours s'écoulaient sans alarmes.
La chasse en nos forêts s'offrait seule à mes armes,
Et nul penser de mort n'avait souillé mon cœur.
De mon heureuse paix c'est toi dont la fureur
En noir venin changea la pieuse innocence;
C'est toi qui dans mon sein allumas la vengeance;

Aux forfaits monstrueux tu m'as accoutumé!
Qui put viser au front de son fils bien-aimé,
Au cœur d'un ennemi n'oserait-il atteindre?

(Pause.)

C'est pour vos jours sacrés que mon amour doit craindre,
Ma fidèle compagne, et vous pauvres enfants!
Oui, contre ta fureur c'est eux que je défends,
Gouverneur. Il le faut! Ah! quand l'arme fatale
Tremblait en cette main, quand ta joie infernale
Pour mon enfant chéri contemplait mon effroi,
Alors que mes genoux fléchissaient devant toi,
Suppliant, prosterné..., dans le fond de mon âme,
Par un serment terrible et que le ciel réclame,
Car lui seul l'entendit, je fis le vœu secret
Que ma première flèche à ton cœur frapperait!
Et ce que je promis, à l'heure du supplice,
C'est dette sainte; il faut que mon bras l'accomplisse!

(Pause.)

Envoyé de l'Empire et de mon Suzerain,
Je reconnais tes droits, ton pouvoir souverain;
Mais l'Empereur, ici, n'eût point commis lui-même
De pareils attentats. Notre juge suprême,
Pour rendre la justice il te mit parmi nous,
Sévère messenger, car il est en courroux;
Mais non pour te couvrir du sang de tes victimes,
Et dans l'impunité chercher de nouveaux crimes...
Il est un juste Dieu pour venger et punir!

(Pause.)

(Il tire une flèche de son carquois.)

O toi! le monument d'un amer souvenir,
Maintenant mon trésor, ma plus grande richesse,
Parais; je veux fournir un but à ton adresse.
La prière jamais ne put fléchir son cœur.
Mais il faudra qu'il cède à ton effort vainqueur!
Et toi, mon seul appui, ma fidèle arbalète!
Instrument de triomphe en la joyeuse fête,
Ne m'abandonne pas à cette heure d'effroi!
Pour cette fois encor résiste et soutiens-moi,
Toi qui souvent aux jeux tiras le trait rapide;
S'il échappe sans force à ma main qui le guide,
D'en lancer un second je n'ai pas le pouvoir.

(Des voyageurs traversent la scène.)

Sur ce banc de rocher je veux encor m'asseoir;
Ici le voyageur un instant se délasse;
Un instant; ce n'est point son pays. Chacun passe
Indifférent, s'empresse, et marche avec ardeur,
Et ne demande point à l'autre sa douleur.
Ils passent, le marchand que le souci dévore,
Le léger pèlerin. Ils passent. Puis encore
Le brigand redoutable, et le moine pieux;
L'insouciant joueur; le muletier joyeux,
Qui, des climats lointains, toujours infatigable,
Amène son cheval qu'un faix pesant accable.
Au bout de l'univers chaque route conduit.
Par les monts, par les bois, les plaines, chacun suit
Son chemin, pour lui seul, et vague à son affaire.

La mienne, c'est le meurtre !..

(Il s'assied.)

Autrefois, quand le père,
Chers enfants, de son toit s'éloignait pour un jour,
Votre innocente joie accueillait son retour ;
Car toujours de sa course il vous portait un gage ;
Quelque oiseau , quelque fleur, ou bien un coquillage
Tel que le pèlerin en voit sur maint rocher.
Ce sont d'autres trésors qu'il vient ici chercher .
En ce chemin sauvage, et rêvant l'homicide,
Le sang d'un ennemi séduit son cœur avide.
Et pourtant à vous seuls il pense, chers enfants ;
Même à cette heure encore, en ces cruels instants !
Oui, c'est pour protéger votre douce innocence ,
Pour éloigner de vous l'odieuse vengeance,
Qu'il va tendre son arc et frapper l'opresseur !

(Il se lève.)

Elle est noble ma proie, et j'attends ! Le chasseur
Ne se rebute point de gravir la montagne,
De braver, dans sa course où la mort l'accompagne ,
L'hiver et ses frimas, l'orage, les torrents.
De déserts en déserts porter ses pas errants ,
D'un saut franchir l'abîme, à la roche sauvage
S'attacher de son sang qui lui fraie un passage,...
Un misérable but pour prix de ses travaux !
Il est un prix plus digne et des succès nouveaux ;
Le cœur de l'ennemi dont ma perte est l'envie !

(On entend dans le lointain une musique gaie qui s'approche.)

Toujours j'eus l'arc en main , pendant toute ma vie ;
 Des bons archers je sais la règle et le devoir ;
 Souvent ma flèche au but a traversé le noir ;
 Souvent j'ai rapporté, le soir, en ma demeure,
 Le prix du plus adroit ; je l'ai fait. A cette heure,
 Ma main saura gagner le plus beau parmi nous,
 Car c'est le coup de maître, et le premier de tous !

(Une noce traverse le théâtre et monte le chemin. Tell, appuyé sur son arcbalète, considère le cortège ; Stüssi, l'archer, s'approche familièrement de lui.)

STÜSSI.

Un riche fiancé , fermier du monastère
 De Mærlichstach. On dit qu'il est propriétaire
 De dix troupeaux, au moins, sur les Alpes. Voici
 Qu'il va chercher sa femme et l'amener ici
 D'Imisée ; et ce soir, à Küssnacht, grande fête.
 Venez ; car il invite au festin qui s'apprête
 Tout honnête homme.

TELL.

Ami, le banquet nuptial
 Repousse un hôte sombre.

STÜSSI.

Avez-vous quelque mal,
 Quelque souci cuisant dont le poids vous tourmente ?
 Oubliez-le ; prenez-le bien qui se présente.
 Les temps où nous vivons sont durs ; il faut saisir
 Un court instant de joie , une heure de plaisir :
 Ici l'on se marie, et là-bas on enterre.

TELL.

Et souvent l'un suit l'autre.

STUSSI.

Ami, c'est l'ordinaire
De nos jours. Une roche a, dit-on, éclaté
Au pays de Glaris, fait crouler un côté
Du Glärnisch.

TELL.

Quoi! les monts chancellent-ils eux-mêmes?
Rien de sûr ici-bas!

STUSSI.

Des prodiges extrêmes
Se passent en tous lieux. Un homme qui venait
D'un voyage au pays de Baden me disait
Qu'un chevalier voulant auprès du roi se rendre,
Tandis qu'il chevauchait tout seul, s'est vu surprendre
Par un nombreux essaim de frelons, qui tombant
Sur son coursier bientôt l'ont jeté tout sanglant
Par terre, inanimé; de sorte que le maître
Sans monture à la cour est forcé de paraître.

TELL.

Le plus faible de tous porte son aiguillon!

(Armgarth arrive avec plusieurs enfants et se place à l'entrée du chemin.)

STUSSI.

De grands malheurs publics c'est un signe, dit-on,
D'affreux crimes, le fruit d'une rage inhumaine.

TELL.

Parcils forfaits, ami, chaque jour les amène :

De signes précurseurs crois-tu qu'il soit besoin ?

STUSSI.

Heureux qui sait, en paix, de son champ prendre soin ;
Heureux qui près des siens reste dans sa chaumière !

TELL.

Le plus sage ne peut garder la paix si chère,
Quand d'un méchant voisin il redoute les coups.

(Il regarde souvent avec inquiétude vers la hauteur du chemin.)

STUSSI.

Adieu ; vous attendez quelqu'un au rendez-vous ?

TELL.

J'attends.

STUSSI.

Bonne arrivée et plaisir près des vôtres !
Vous habitez Uri, que je pense ? Nous autres,
Nous attendons ici monseigneur, au retour
De vos cantons.

UN VOYAGEUR, arrivant.

Non, non ; n'attendez plus ce jour
Le gouverneur. Les eaux sont par l'orage accrues,
Tous les ponts sont détruits et les digues rompues.

(Tell se lève.)

ARMGART, s'avancant.

Eh quoi ! le gouverneur ne vient pas aujourd'hui ?

STUSSI.

Femme, vous demandez quelque chose de lui ?

ARMGART.

Ah ! certes.

STUSSI.

Pourquoi donc venir à son passage
 Vous présenter ici, dans ce chemin sauvage !
 En ce lieu croyez-vous qu'il s'arrête ? Plutôt
 Rendez vous à Küssnacht, attendez au château.

ARMGART.

Il ne peut m'éviter ici ; j'attends qu'il passe ;
 Car il lui faudra bien m'entendre !

FRIESSHARDT descend le chemin en toute hâte et crie :

Faites place
 A l'instant ! sur mes pas s'avance monseigneur ;
 Qu'on dégage la route !

(Tell s'éloigne.)

ARMGART, vivement.

Il vient !... le gouverneur !

(Elle s'avance sur la scène avec ses enfants. Gessler et Rodolphe de Har-
 ras, à cheval, se montrent sur la hauteur du chemin.)

STUSSI, à Friesshardt.

Comment avez-vous pu traverser les rivières ?
 Les flots ont renversé les ponts et les barrières.

FRIESSHARDT.

Quand on a combattu tout un lac en fureur,
 Les monts et les torrents, ami, ne font plus peur.

STUSSI.

Vous étiez sur le lac ! eh quoi ! pendant l'orage !

FRIESSHARDT.

Oui vraiment, quand la foudre et les vents faisaient rage ;
 Et je ne l'oublierai de ma vie !

STUSSI.

Oh ! restez ;

Racontez-moi comment...

FRIESSHARDT.

Non, non ; vous m'arrêtez.

De monseigneur je dois annoncer l'arrivée.

(Il sort.)

STUSSI.

Si quelque âme d'honneur là-bas s'était trouvée,
L'esquif aurait péri corps et biens. Ni le feu

(Il regarde autour de lui.)

Ni l'eau ne peuvent rien sur ce peuple ! En quel lieu
Ce chasseur est-il donc ?

(Il s'éloigne. Gessler et Rodolphe de Harras arrivent à cheval.)

GESSLER.

Quoi que vous puissiez dire,

Je suis le serviteur du seul chef de l'Empire ;
A lui plaire je dois m'appliquer. Croyez-vous
Qu'il m'ait ici placé pour servir son courroux
En ménageant le peuple, en flattant ce qu'il ose ?
Il veut soumission aux devoirs qu'il impose :
Le fait est de savoir qui dictera la loi,
Le bras du paysan ou le sceptre du roi ?...

ARMGART.

Approchons ; le voici, l'instant est favorable !

(Elle s'avance avec crainte.)

GESSLER.

Dans Altorf, aux regards de ce peuple indomptable,

Ai-je donc suspendu le chapeau pour des jeux
 Ou pour mieux pénétrer en des cœurs orgueilleux ?
 Depuis longtemps déjà j'ai su les reconnaître !
 Ce signe du pouvoir, si je l'ai fait paraître,
 C'est pour les obliger à courber quand il faut
 Un front audacieux et qu'ils portent trop haut !
 J'ai choisi cet écueil ; je l'ai mis sur la place,
 Le chemin où, sans cesse, il faut que chacun passe,
 Afin qu'en y heurtant, leur œil, à l'avenir,
 De leur maître irrité parle à leur souvenir !

HARRAS.

Le peuple a certains droits...

GESSLER.

D'en faire la balance.

Ce n'est pas le moment. Des projets d'importance
 Et de vastes desseins se préparent de loin.
 La maison de Habsbourg de sa grandeur a soin,
 Et le fils, s'attachant aux traces de son père,
 A l'œuvre qu'il tenta veut une fin prospère.
 Une pierre au chemin, nuisible à maint projet,
 Ce petit peuple, est là, ni libre, ni sujet.
 Tous moyens sont égaux pour dompter son audace ;
 Il faut qu'il se soumette !

(Ils veulent passer outre. Armgart se jette à genoux devant le gouverneur.)

ARMGART.

Ah ! pitié ! grâce ! grâce.

Monseigneur !

GESSLER.

Qu'est cela? Pourquoi se presse-t-on
Sur ma route? En arrière!

ARMGART.

Au fond d'une prison
Votre ordre a retenu mon mari. Sans leur père
Ces malheureux enfants périssent de misère;
Ils demandent du pain! ils sont à vos genoux!
Seigneur, faites-leur grâce! ayez pitié de nous!

HARRAS.

Quel est votre mari? parlez, et pour quel crime...

ARMGART.

C'est un pauvre faucheur qui s'en va sur l'abîme
Couper l'herbe sauvage, et chercher du travail
Aux rocs où n'oserait aborder le bétail.

HARRAS, au gouverneur.

Sur mon âme, une affreuse et misérable vie!
Délivrez de ses fers, seigneur, je vous en prie,
Ce pauvre malheureux; car, pour le châtier,
Il suffit, croyez-moi, de son rude métier!

(à Armgart.)

On vous fera justice. Offrez votre supplique
Au château de Küssnacht; sur la route publique
Il ne se peut.

ARMGART.

Non, non; je reste en cet endroit
Tant que le gouverneur à ma plainte ait fait droit!
Depuis six mois déjà, dans une tour obscure,

Accablé sous le poids des tourments qu'il endure,
En vain l'infortuné demande un jugement.

GESSLER.

Femme! voudriez-vous me forcer?... Au moment
Qu'on se retire!

ARMGART.

Non! justice, Seigneur, grâce!
De l'Empereur, ici, de Dieu tu tiens la place;
Accomplis ton devoir! et si du ciel un jour
Ton âme attend justice, ah! sois juste à ton tour!

GESSLER.

Arrière! chassez-les! Loin de moi qu'on entraîne
Ce peuple audacieux!

ARMGART, saisissant la bride du cheval.

Ta résistance est vaine!

Je n'ai plus rien à perdre! Oh! non, n'espère pas
Te dérober encor, t'éloigner d'un seul pas!
Oui, fronce le sourcil, roule ton œil rapide;
L'excès de tous les maux rend le cœur intrépide,
Et ton courroux n'a plus de quoi nous effrayer!

GESSLER.

Femme! fais place! ou bien à l'instant mon coursier
Te passe sur le corps!

ARMGART.

Eh bien! donc, qu'il s'élançe!

Me voici!

(Elle entraîne ses enfants à terre et se jette avec eux au milieu du chemin.)

Mes enfants avec moi! viens! avance!

Ecrase l'orphelin sous tes pas furieux !
 Tyran ! de tes forfaits c'est le moins odieux !

HARRAS.

Femme, retirez-vous ! Êtes-vous en délire ?

ARMGART, avec plus de véhémence.

Depuis longtemps déjà n'as-tu pas de l'Empire
 Foulé les habitants, sans remords ! Oh ! je suis
 Seulement une femme, hélas ! et sans appuis ;
 Mais si ce faible bras pouvait porter des armes,
 Je saurais faire mieux que répandre des larmes,
 Mieux que ramper ici, dans la poudre à tes pieds !

(On entend de nouveau la musique sur la hauteur du chemin.)

GESSLER.

Où restent mes varlets ? A moi, mes cavaliers !
 Qu'on l'arrache d'ici ! sans retard ! je l'ordonne !
 Ou bien à sa fureur mon âme s'abandonne.

HARRAS.

Votre suite ne peut traverser le chemin,
 Monseigneur ; une noce occupe le ravin.

GESSLER.

Pour ce peuple hardi je suis un trop doux maître ;
 La langue est libre encore, l'audace peut paraître ;
 Il faudra qu'à leurs fers ces pères soient soumis !
 Que tout change en ces lieux, car, moi, je l'ai promis !
 Oui je la briserai cette audace indomptable ;
 L'esprit d'indépendance, il faut que je l'accable,
 Et qu'il cède ! Je veux d'une nouvelle loi

Effrayer ce pays... je veux...

(Une flèche le perce. Il porte la main à son cœur et chancelle. D'une voix affaiblie :)

C'est fait de moi!

HARRAS.

Monseigneur! qu'est-ce donc? la flèche! d'où vient-elle?

ARMGART.

Ah! meurtre! Il est atteint! il pâlit! il chancelle!

HARRAS, sautant de cheval.

**Affreux événement! Juste ciel! quel malheur!
Recommandez à Dieu votre âme, monseigneur,
Car devant Lui bientôt il vous faudra paraître!**

GESSLER.

C'est la flèche de Tell!...

(Rodolphe de Harras a descendu Gessler de cheval et le porte sur le banc.)

TELL, paraissant sur le rocher.

Tu dois la reconnaître!

**Le bras qui t'a frappé, c'est le mien, tu le vois!
La cabane du pauvre est libre de tes lois;
L'innocent est sauvé!... tu ne pourras plus nuire!...**

(Il disparaît. Le peuple se précipite sur la scène.)

STUSSI, devant les autres.

Que se passe-t-il donc ici? qui peut me dire...

ARMGART.

Le gouverneur est là, percé d'un trait au flanc.

LE PEUPLE, arrivant en tumulte.

Percé! percé! qui donc?

(Pendant que les premiers du cortège arrivent sur la scène, les derniers couvrent encore la hauteur. La musique continue.)

HARRAS.

Il est couvert de sang!
 Qu'on cherche du secours ! allez ! Que l'on poursuive
 Le meurtrier ! Courez ! Ainsi ta fin arrive !
 Tu fuyais mes conseils ; ah ! ce fut ton malheur !

STUSSI.

Oui vraiment ! il est là sans vie et sans couleur !

PLUSIEURS VOIX.

Qui l'a fait ? qui l'a fait ?

HARRAS.

Ce peuple est en démente !
 De la musique ici ! près d'un mourant ! Silence !
 Qu'on se taise !

(La musique cesse tout à coup ; la foule augmente.)

Oh ! parlez , monseigneur , parlez-moi ,
 S'il se peut . N'avez-vous rien à me dire ?

(Gessler fait des signes de la main ; il les répète avec vivacité voyant qu'ils ne sont pas compris .)

Quoi ?

Qu'ordonnez-vous, seigneur ? où donc faut-il me rendre ?
 Au château de Küssnacht ? Je ne puis vous comprendre ?
 Oh ! patience encor ! ne vous irritez pas !
 Ne songez plus qu'au ciel , car voici le trépas !

(Tout le cortège de noce entoure le mourant avec un sentiment d'horreur.)

STUSSI.

Voyez comme il pâlit ; déjà la mort le glace.
 Elle approche du cœur et son regard s'efface.

ARMGART, *élevant un enfant.*

Enfants ! voyez comment expire un furieux !

HARRAS.

N'avez-vous point de cœur ? Quoi ! repaître vos yeux
De ce spectacle horrible ! Aidez-moi ; qu'on s'avance !
Qu'on me prête secours ! Eh quoi ! nulle assistance
Pour tirer de son sein la flèche de douleur !

FEMMES, *reculant.*

Qui, nous ! toucher celui que frappe un Dieu vengeur !

HARRAS.

Ha ! malédiction !...

(*Il tire son épée.*)

STUSSI *s'élançait et lui arrête le bras.*

Osez tirer l'épée !

Sire, votre puissance en ces lieux est tombée.
Le tyran du pays est mort ; nous ne souffrons
Aucun excès de vous. Dès ce jour nous serons
Libres !

TOUS, *tamultueusement.*

Ah ! le pays est libre !

HARRAS.

La contrainte

A-t-elle donc cessé ? Plus de respect, de crainte ?
Est-on venu si loin ?

(*aux valets qui pénètrent sur la scène.*)

Vous avez sous les yeux
Un meurtre épouvantable, un forfait odieux !
Tout secours est perdu. Point de vaine poursuite

Du meurtrier qu'un peuple aidera dans sa fuite.
 Un autre soin nous presse. A Küssnacht, dans l'instant !
 Sauvons à l'Empereur son fort ! En ce moment,
 Il n'est plus de devoir ni d'ordre qu'on respecte,
 Et la foi de chacun doit nous être suspecte !

(Au moment où il part avec les varlets, paraissent six frères de la Miséricorde.)

ARMGART.

Les frères ! Place tous ! ils viennent ; les voilà !

STUSSI.

Arrivent les corbeaux dès que leur proie est là !

LES FRÈRES forment un demi-cercle autour du mort, et chantent d'une voix basse.

Elle surprend l'heure dernière
 Le mortel qui ne l'attend pas ;
 Même au milieu de sa carrière
 Souvent il trouve le trépas !
 Point de délai, rien qui l'arrête ;
 Il tombe plein de force encor ;
 Et que son âme au jour soit prête,
 Ou porte le poids de sa dette,
 Vers son Juge elle prend l'essor !

(Pendant que les dernières paroles se répètent le rideau tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Place publique d'Altorf. Dans le fond, à droite, la forteresse avec les échafaudages, comme à la troisième scène du premier acte. A gauche, la vue s'étend sur plusieurs montagnes, où l'on voit partout briller des signaux. C'est le point du jour; des cloches retentissent de divers côtés.

RUODI, KUONI, WERNI, MAITRE STEINMETZ,
et un grand nombre d'autres habitants, hommes, femmes et enfants.

RUODI.

Voyez-vous les signaux briller de proche en proche?

MAITRE STEINMETZ.

Au-delà des forêts entendez-vous la cloche?

RUODI.

Les tyrans sont en fuite.

MAITRE STEINMETZ.

Ah! les forts sont surpris.

RUODI.

Et nous, sur notre sol, laisserons-nous, amis,
Ces murs de l'oppresseur? Quoi! notre main est-elle
La dernière à fonder la liberté nouvelle!

MAITRE STEINMETZ.

Ces tours subsisteraient ! Qu'on ne le souffre pas !
A l'œuvre ! abattons-les !

TOUS.

Au fort ! à bas ! à bas !

RUODI.

Où donc est le crieur d'Uri ?

LE CRIEUR.

Que faut-il faire ?

Je suis tout prêt.

RUODI.

Montez au signal ordinaire ;
Donnez de votre cor ; faites-le retentir
Par les gorges, les bois. Allez ; pour avertir
Nos braves habitants, que sa voix forte et pleine
Eveille les échos des monts et de la plaine.
Hâtez-vous.

(Le crieur sort ; Fürst arrive.)

FURST.

Arrêtez, amis ; contenez-vous !
D'Unterwald et de Schwitz encore attendons tous
Qu'un message nous vienne.

RUODI.

Eh quoi ! qu'attendre encore ?
Notre oppresseur n'est plus ; le jour qui vient d'éclorre
Est un jour de victoire, un jour de liberté !

MAITRE STEINMETZ.

Ah ! ne voyez-vous pas briller de tout côté,
Sur les monts, ces signaux dont s'élèvent les flammes ?

RUODI.

Accourez ! venez tous ! aidez-nous, hommes, femmes !
A l'œuvre tous ! venez ; brisons les échafauds ,
Démolissons les murs , abattons les arceaux ,
Et qu'il n'en reste pierre !

MAITRE STEINMETZ.

On nous l'a vu construire,
Compagnons ! suivez-moi ; nous saurons le détruire !

TOUS.

Abattons ! abattons !

(Ils se précipitent de tous côtés sur le bâtiment.)

FURST.

Ce serait vain effort ;
Je ne puis arrêter leur élan.

(Melchthal et Baumgarten arrivent.)

MELCHTHAL.

Quoi ! ce fort
S'élève dans Uri ! quand déjà l'incendie
A dévoré Sarnen, quand notre main hardie
Vient d'abattre Rossberg !

FURST.

Ah ! Melchthal parmi nous !
Oh ! venez ; parlez-moi ! Dites, qu'apportez-vous ?
Est-ce la liberté que notre cœur espère ?
Ce sol est-il purgé d'ennemis ?

MELCHTHAL, l'embrassant.

Digne père,
Le sol est pur ! Bonheur et joie à vos vieux ans !
Au pays d'Helvétie il n'est plus de tyrans.

FURST.

Oh ! dites ; dites-moi comment la forteresse
Est-elle....

MELCHTHAL.

De Rudenz la mâle hardiesse
Nous a gagné Sarnen ; et nous étions montés
Dans le Rossberg la nuit précédente. Écoutez
Ce qu'il advint alors. De ces murs, notre proie,
Après avoir chassé les varlets, avec joie
Nous allumions déjà les donjons, et les feux
S'élevaient en triomphe et montaient vers les cieux.
Voici que, tout à coup, des flammes en furie
S'élance un serviteur de Gessler. Il s'écrie
Que Bertha va périr dans le feu dévorant !

FURST.

Juste ciel !

(On entend crouler les poutres des échafauds.)

MELCHTHAL.

C'était elle. Un ordre du tyran
Dans ce fort, en secret, la tenait enfermée.
Plein de fureur, Rudenz se lève. La fumée
Autour de nous déjà roulait ses tourbillons ;
L'incendie éclatait ; déjà nous entendions
Les poutres, les piliers, s'écroutant sous sa flamme ;

Et, du sein des débris sortaient des cris de femme!...
L'infortunée!

FURST.

Elle est sauvée?

MELCHTHAL.

Activité,
Courage, seuls secours. Si Rudenz n'eût été
Que notre suzerain, à jouer notre vie
Nous eussions hésité; mais le nœud qui nous lie
Parle à nos cœurs émus. Bertha montra toujours
De l'amour pour le peuple. Et tous, risquant nos jours,
Nous nous précipitons soudain.

FURST.

Elle est sauvée?

MELCHTHAL.

Nous la trouvons enfin; et de ses sens privée,
Rudenz, que j'assistais, l'emporte. Sur nos pas
La charpente s'abîme et tombe avec fracas!
Puis, alors qu'arrachée à cette heure dernière,
Elle ouvre, faible encor, ses yeux à la lumière,
Rudenz en sanglotant se jette sur mon sein;
En silence nos cœurs se jurent un lien
Qui, naissant au milieu du péril et des flammes,
Malgré les coups du sort règnera dans nos âmes!

FURST.

Où se trouve Landberg?

MELCHTHAL.

Il a déjà passé
 Les cimes du Brünig. Et si, moi, j'ai laissé
 La lumière des yeux à ce vil misérable,
 Il la doit à celui que son ordre exécrationnel,
 Hélas ! en a privé. J'avais suivi ses pas ;
 Bientôt je l'atteignis, le traînai de ce bras
 Aux pieds de mon vieux père, et déjà sur sa tête
 Le glaive était levé... quand une voix m'arrête.
 Le généreux vieillard, oubliant son forfait,
 De la vie à ses pleurs accordait le bienfait !
 Par un vœu solennel, le cœur rempli de crainte,
 De ces monts il jura d'abandonner l'enceinte
 Pour n'y plus reparaitre. Il tiendra son serment ;
 Sur nos glaives vengeurs il lit le châtement !

FURST.

Honneur à vous, mon fils ! à vous louange et gloire !
 Le sang ne ternit point votre sainte victoire !

ENFANTS, accourant sur la scène avec des débris de charpente.

Liberté ! liberté !

(On entend sonner avec force le cor d'Uri.)

FURST.

Quelle fête ! Ah ! longtemps
 Il parlera ce jour au cœur de nos enfants !

(De jeunes filles apportent le chapeau au bout d'une perche. Toute la scène se remplit de peuple.)

RUODI.

Le voilà l'instrument de honte et de ruine !

BAUMGARTEN.

Qu'en ferons-nous ? donnez conseil.

FURST.

Bonté divine !

Sous ce chapeau fatal , un jour, mon petit-fils...

PLUSIEURS VOIX.

A bas le monument de l'oppresseur ! Amis,
Qu'on le brûle !

FURST.

Non, non ; gardez-vous de le faire !
Il dut servir aux lois d'un tyran sanguinaire ;
Qu'il soit de liberté le symbole éternel !

(Les habitants, hommes, femmes et enfants, sont debout ou assis sur les poutres des échafauds brisés, et, disposés en groupes pittoresques, forment un grand demi-cercle.)

MELCHTHAL.

Ainsi, dans ce moment auguste et solennel,
Nous foulons sous nos pieds les chaînes, l'esclavage ;
Confédérés ! ce vœu que fit notre courage,
Que nos bouches un jour répétaient au Rütli,
Ce vœu pur et sacré, nos bras l'ont accompli !

FURST.

Amis, l'œuvre commence et n'est point à son terme.
Maintenant, union constante et pleine et ferme !
Redoutez l'Empereur ! il ne tardera pas
A venger de Gessler la chute et le trépas,
A ramener ici par force et violence
Le tyran que nos bras ont chassé.

MELCHTHAL.

Qu'il s'avance!

Qu'il arme contre nous ses nombreux escadrons!
 Ces lieux sont purs enfin d'opresseurs; nous irons
 Nous-mêmes au-devant de ceux qu'il nous envoie!

RUODI.

Peu de chemins ici lui frayent une voie,
 Et nous les couvrirons à l'envi de nos corps!

BAUMGARTEN.

Nous ne redoutons point ses armes, ses efforts;
 Le nœud qui nous unit doit nous rendre invincibles!

(Roesselmann et Stauffacher arrivent.)

ROESSELMANN, en entrant.

Ce sont du ciel vengeur les jugements terribles!

HABITANTS.

Que s'est-il donc passé?

ROESSELMANN.

Dans quels temps vivons-nous!

FURST.

De quoi s'agit-il donc? Ah! Werner, est-ce vous?
 Quel message? parlez.

HABITANTS.

Quelle est cette nouvelle?

ROESSELMANN.

Un récit surprenant!

STAUFFACHER.

D'une crainte mortelle

Nous sommes affranchis.

ROESSELMANN.

Ecoutez; l'Empereur
Vient d'être assassiné; c'en est fait!

FURST.

Dieu sauveur!

(Les habitants se pressent en tumulte autour de Stauffacher.)

TOUS.

Assassiné! qui donc? l'Empereur! crime horrible!
Ecoutez! l'Empereur! l'Empereur!

MELCHTHAL.

Impossible!

D'où vous vient la nouvelle?

STAUFFACHER.

Ah! le fait est certain.

Près de Bruck l'Empereur est tombé sous la main
Du meurtrier; un homme et véridique et sage,
Jean Müller de Schafhouse, en porte le message.

FURST.

Et qui donc a commis cet horrible forfait?

STAUFFACHER.

Ah! plus horrible encor par la main qui l'a fait!
C'est son propre neveu, c'est le fils de son frère,
Le duc Jean de Souabe, un monstre sanguinaire!

MELCHTHAL.

Au parricide affreux quel motif le poussait?

STAUFFACHER.

Malgré l'âge accompli, l'Empereur refusait
Au prince impatient de monter sur le trône

Les Etats de son père, et pour toute couronne,
On croit que le monarque, éternisant l'affront,
D'une mitre bientôt allait ceindre son front.
Quoi qu'il en soit, le prince à maint avis perfide
Ouvrit en son courroux une âme trop avide ;
Puis, avec les seigneurs de Tègerfeld, de Wart,
D'Eschenbach et de Palm, il tint conseil à part,
Et, se voyant privé des droits de sa naissance,
De son bras il jura d'accomplir sa vengeance.

FURST.

Oh ! parlez ; dites-nous comment le coup fatal...

STAUFFACHER.

De Stein et par Baden, l'Empereur, à cheval,
Descendait à Rheinfeld ; la cour, suivant l'usage,
S'y trouvait réunie. Il était au voyage
Suivi de maint seigneur de haut parage, et puis
Des princes Léopold et Jean. Quand on eut pris
Le chemin qui conduit à la Reuss, que l'on passe
Sur un bateau, chacun des meurtriers se place
Dans l'esquif, à la hâte, afin de séparer
L'Empereur de ses gens, de pouvoir l'entourer.
Puis, comme le monarque à l'autre bord s'avance
En traversant un champ, il était en présence
Du vieux fort de Habsbourg, berceau de sa grandeur.
Le parricide Jean lui porte avec fureur
Un coup de son poignard ; la gorge en est frappée ;
Eschenbach sur son front fait tomber son épée,

Et la lance de Palm s'enfonce dans son flanc.
Il tombe de cheval, tout couvert de son sang ;
Il tombe assassiné sur son propre domaine,
Et par la main des siens. Témoin de cette scène,
Sa suite qu'arrêtait le fleuve à l'autre bord
Frappait l'air de ses cris de vengeance et de mort.
Alors sur le chemin se trouvait une femme
Indigente ; en ses bras l'Empereur rendit l'âme.

MELCHTUAL.

Il trouve le tombeau que ses mains ont creusé,
Celui qui dans ses vœux ne put être apaisé !

STAUFFACHER.

Partout un grand effroi règne dans les campagnes ;
Partout on a fermé les passes des montagnes ;
Dans le trouble commun, redoutant ses voisins,
Chaque Etat se prépare à garder ses confins.
Zürich, depuis trente ans ouverte à la contrée,
De ses antiques murs vient de clore l'entrée,
Craignant les meurtriers, plus encor les vengeurs.
Armant son bras cruel d'effrayantes rigueurs,
La reine des Hongrois, Agnès, qui dans son âme
Jamais ne renferma la douceur d'une femme,
De l'Empereur son père accourt venger le sang ;
Sur tous les meurtriers, sur le père, l'enfant,
Sur le dernier vassal, de tout sexe, tout âge,
Sur les murs de leurs forts, satisfaire sa rage.
Elle veut sur la tombe, en expiation,
Exterminer famille et génération ;

Et, se livrant sans frein à sa noire colère ,
Jure , pour apaiser les mânes de son père ,
De se baigner au sang que répandra sa main ,
Ainsi qu'en la rosée!...

MELCHTHAL.

On connaît le chemin
Qu'ont pris les meurtriers ?

STAUFFACHER.

A l'instant ils s'enfuirent
Par cinq chemins divers qu'à la hâte ils suivirent.
Les criminels auteurs du plus grand des forfaits
Se quittèrent ainsi pour ne se voir jamais.
Le duc Jean , disait-on , erre dans la montagne.

FURST.

Un horrible attentat , que nul fruit n'accompagne !
La vengeance est stérile , et son seul aliment
C'est le meurtre , l'horreur son assouvissement !

STAUFFACHER.

Le crime aux assassins n'est d'aucun avantage ;
Mais nous , d'une main pure et libre d'esclavage ,
Nous recueillons les fruits de cette œuvre de sang ,
Qui nous délivre enfin d'un ennemi puissant.
Le tyran est tombé ; le sceptre bientôt passe
Des princes de Habsbourg aux mains d'une autre race ;
Car l'Empire est jaloux de maintenir ses droits.

FURST et PLUSIEURS AUTRES.

Savez-vous quelque chose ?

STAUFFACHER.

On prétend que les voix
Se trouvent d'un accord pour désigner le comte
De Luxembourg.

FURST.

Amis ! justice bonne et prompte
Nous est promise ; heureux d'être restés toujours
Fidèles à l'Empire, ainsi qu'aux anciens jours !

STAUFFACHER.

Le nouveau souverain, en montant sur le trône,
Aura besoin d'amis, appuis de sa couronne ;
Des fureurs de l'Autriche il sauvera nos fiefs.

(Les patriotes s'embrassent.)

LE SACRISTAIN, conduisant un messager de l'Empire.

Voici des trois Etats les vénérables chefs.

ROSELLEMANN *et* PLUSIEURS AUTRES.

Sacristain, qu'est-ce donc ?

LE SACRISTAIN.

Un messager d'Empire

Apporte cet écrit.

TOUS, à Fürst.

Hâtez-vous de le lire ;

Rompez le seing. Silence !

FURST, lisant.

« Aux hommes très prudents
« D'Uri, Schwitz, Unterwald, ainsi qu'à tous présents,
« La reine Elisabeth, salut, bien-être et grâce !

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Que veut la reine encor ? son Empire s'efface !

FURST, lisant.

« Au sein du deuil profond, de la vive douleur
 « Où le trépas sanglant de son maître et seigneur
 « Plonge la reine, elle a gardé la souvenance
 « De la fidélité, de l'ancienne assistance
 « Du peuple d'Helvétie.

MELCHTHAL.

En ses prospérités

Le fit-elle jamais ?

ROESSELMANN.

Taisons-nous ; écoutez !

FURST, continuant.

« Elle s'assure donc en ce peuple fidèle,
 « Espérant que, jaloux de témoigner son zèle,
 « Il sera des premiers à montrer en tous lieux
 « Sa juste et sainte horreur d'un forfait odieux ;
 « Que, loin de protéger la trahison infâme,
 « Il offrira plutôt le secours qu'on réclame
 « Pour livrer l'assassin au glaive du vengeur ;
 « Se rappelant la grâce et l'antique faveur,
 « Qu'à ce peuple toujours montra la noble race
 « Du glorieux Rodolphe.

(Signes de mécontentement parmi les habitants.)

PLUSIEURS VOIX.

Ha ! la faveur ! la grâce !

STAUFFACHER.

Si le père nous mit à l'abri des dangers ,
Nous vîmes-nous jamais par le fils protégés ?
Confirma-t-il jamais nos droits et nos franchises,
Par tous les Empereurs avant son règne admises ?
Connut-il l'équité ? Le vit-on jamais, lui,
Prêter à l'innocent son aide et son appui ?
Voulut-il même ouïr les humbles remontrances
De ceux que vers son trône, au sein de nos souffrances,
Nous avions envoyés ? Est-il donc un seul point
Qu'il ait tenu pour nous ? Et si nous n'eussions point
Défendu notre droit, de notre main, nous-mêmes,
Eût-il été touché de nos périls extrêmes ?
Faveur ! il ne l'a point semée en ces vallons.
Placés sur le sommet, aux plus hauts échelons,
De ses peuples nombreux il put être le père.
Dans sa race fixer la fortune prospère,
Ce fut tout son désir ; qu'ils pleurent son trépas,
Ceux dont l'ambition suivit partout ses pas !

FURST.

Nous n'insulterons point à sa grandeur passée ;
Du mal qu'il nous a fait loin de nous la pensée !
Mais qu'ici nous vengions la mort d'un souverain
Dont le sceptre pour nous fut la verge d'airain ,
Et que nous poursuivions, comme on nous y convie
Des hommes qui jamais n'ont troublé notre vie,
Croyez-le, nul de nous n'y prêtera son bras.
L'affection est libre, ou bien n'existe pas ,

Et d'un devoir forcé le trépas rompt la chaîne !
A de plus longs excès toute espérance est vaine.

MELCHTHAL.

Et si dans son château la reine épand des pleurs,
Elevant vers le ciel sa plainte et ses douleurs,
Vous voyez tout un peuple, affranchi des alarmes,
A son tour le bénir ! Pour recueillir des larmes,
Il faut semer l'amour !

(Le messager s'éloigne.)

STAUFFACHER, au peuple.

Où donc est Tell ? Quoi ! lui,
De notre liberté le sauveur et l'appui,
Manque-t-il seul encore à ce jour de victoire ?
Sa part est la plus grande en la commune gloire ;
Lui surtout a souffert. Courons, confédérés !
Salut au noble bras qui nous a délivrés !

(Ils sortent tous.)

SCÈNE DEUXIÈME.

La maison de Tell ; un feu brille au foyer. La porte ouverte laisse voir au dehors.

HEDWIGE, WALTHER ET WILHELM.

HEDWIGE.

Enfants ! mes chers enfants ! aujourd'hui vient le père.
Il existe, il est libre, et nous tous, jour prospère !
Nous sommes libres tous, à jamais ; et c'est lui
Qui défend le pays et le sauve aujourd'hui !

WALTHER.

Et moi je m'y trouvais aussi ; j'ai vu cet homme.
Maman, ne faut-il pas, dis-moi, que l'on me nomme ?
La flèche de mon père a passé près de moi,
Et je n'ai pas tremblé ; je n'ai point eu d'effroi.

HEDWIGE, l'embrassant.

Tu m'es rendu ! deux fois, ô souffrances mortelles !
Pour toi j'ai ressenti les douleurs maternelles !
C'est fini ; je vous ai tous deux ! A mon amour
Rendus tous deux ! bientôt le père est de retour !

(Un moine paraît à la porte.)

WILHELM.

Vois, mère, vois ; là-bas se tient un pieux frère ;
D'une aumône sans doute il nous fait la prière.

HEDWIGE.

Va le chercher, enfant, et le conduis ici;
La joie est parmi nous, qu'il la partage aussi.

(Elle entre dans la maison et revient bientôt avec un gobelet.)

WILHELM, au moine.

Venez, bon frère, entrez; ma mère vous invite
A calmer votre soif.

WALTHER.

Venez, pieux ermite;
Reposez-vous ici.

LE MOINE.

(Le trouble est peint sur tous ses traits; il regarde autour de lui avec
crainte.)

Où suis-je, dites-moi?
Dites, dans quel pays suis-je à présent?

WALTHER.

Eh quoi!

Vous êtes-vous perdu sur la route peut-être?
Vous êtes au pays d'Uri, dans Bürglen, maître,
Où l'on entre au vallon du Schæchen.

LE MOINE, à Hedwige qui rentre.

Au logis

Êtes-vous seule? ou bien votre mari...

HEDWIGE.

Je puis
L'attendre à chaque instant. Mais quel est ce visage?
Etranger, qu'avez-vous? C'est un triste présage

Que ce trouble ! N'importe, et qui que vous soyez,
Vous êtes indigent.

(Elle lui tend le gobelet.)

LE MOINE.

Celui que vous voyez,
Quelle que soit l'ardeur, la soif qui le dévore,
Ne touche à rien avant qu'on lui promette encore...

HEDWIGE.

Ah ! ne m'approchez pas ! Laissez mon vêtement !
Tenez-vous éloigné ! c'est alors seulement
Que je puis vous entendre.

LE MOINE.

Ecoutez-moi, de grâce !
Par ce foyer sacré ! vos enfants que j'embrasse !...

(Il saisit les enfants.)

HEDWIGE.

Homme ! à quoi pensez-vous ? N'approchez d'un seul pas
De mes enfants ! Arrière ! non, vous n'êtes pas
Un moine. Cet habit annonce la paix sainte ;
Dans vos traits effrayants elle n'est pas empreinte.

LE MOINE.

Ah ! des mortels je suis le plus infortuné !

HEDWIGE.

Toujours le malheur parle au cœur ; et moi je n'ai
Que crainte à votre aspect, et tout mon cœur se serre.

WALTHER, s'élançant de sa place.

Ma mère ! le voici ! le voici ! notre père !

(Il sort précipitamment.)

HEDWIGE.

O mon Dieu !*(Elle veut le suivre, mais elle tremble et s'appuie pour ne pas tomber.)*

WILHELM, courant après son frère.

C'est mon père !

WALTHER, en dehors.

Oh ! c'est toi que voilà !

WILHELM, de même.

O cher papa !

TELL, de même.

C'est moi ; votre mère?...*(Ils entrent.)*

WALTHER.

Elle est là ,**Près de la porte ; vois ; immobile, elle tremble
Et frémit de terreur, de bonheur tout ensemble.**

TELL.

**Hedwige ! Hedwige ! ô toi, mère de mes enfants !
Dieu seul nous a sauvés ! Il n'est plus de tyrans
Entre nous !**

HEDWIGE, se jetant dans ses bras.

Se peut-il qu'enfin je te revoie !**Quelles angoisses, Tell !***(Le moine devient attentif.)*

TELL.

Ne vis que pour la joie ;**Oublions nos tourments ! Près de vous me voici :**

C'est ma cabane! Enfin je me retrouve ici,
Sur mon bien!

WILHELM.

L'arbalète, où donc l'as-tu laissée?

TELL.

Tu ne la verras plus; en un lieu saint placée,
Elle ne peut armer le bras d'aucun chasseur.

HEDWIGE.

O Tell! Tell!

(Elle recule et laisse retomber la main de son mari.)

TELL.

Qu'est-ce donc? d'où vient cette frayeur,
Chère femme?

HEDWIGE.

Oh! comment faut-il qu'il me revienne!
Cette main!... cette main!... ô mon Dieu! dans la mienne
Osé-je la tenir?... Cette main!... je frémis!...

TELL, noblement.

A défendu vos jours et sauvé le pays!
Et, libre, vers le ciel sans crainte je l'élève!

(Le moine fait un mouvement rapide; Tell l'aperçoit.)

Quel est ce frère ici?

HEDWIGE.

Je l'oubliais! Achève
De lui parler, toi; car je me sens frissonner
A son aspect.

LE MOINE, s'approchant.

C'est vous, Tell, qui sûtes donner
La mort au gouverneur?

TELL.

C'est moi; je ne le cèle
A personne.

LE MOINE.

Vous, Tell! La main de Dieu... c'est elle
Qui vient de m'indiquer ce toit!

TELL, le mesurant des yeux.

Vous n'êtes pas
Un moine! Qu'êtes-vous?

LE MOINE.

Il trouva le trépas
De votre main, celui dont la constante envie
Fut de vous perdre. Moi, j'ai privé de la vie
Un ennemi cruel qui me niait mes droits,
Et nuisible à mon bien comme au vôtre, à la fois;
Moi, j'en ai délivré le pays!

TELL, reculant.

Ah! vous êtes...
Horreur! Enfants! enfants! ah! dérobez vos têtes!
Chère femme! va, sors, sors!... Eh quoi! malheureux,
Vous seriez...

HEDWIGE.

Ciel! qui donc?

TELL.

Sors! oh! sors avec eux!

Va; ne demande pas! Tes enfants, bonne mère,
Ils ne peuvent entendre. Ah! loin de la chaumière
Conduis-les... va bien loin! Oh! tu ne peux rester
Sous le toit où cet homme est venu s'abriter!

HEDWIGE.

Dieu! qu'est-ce donc! venez!

(Elle sort avec les enfants.)

TELL, au moine.

Vous n'êtes point un prêtre.

Vous êtes le duc Jean; vous l'êtes! Votre maître,
Votre oncle assassiné par vous... votre Empereur...

JEAN.

De mes biens il était l'injuste usurpateur.

TELL.

Assassiné votre oncle et suzerain! La terre
Vous porte encor! le ciel vous prête sa lumière!

JEAN.

O Tell! écoutez-moi d'abord.

TELL.

Ah! malheureux!

Quoi! tout souillé du sang d'un parricide affreux,
Du régicide! Horreur de la sainte nature,
Oses-tu bien ici porter ta face impure,
Sous le paisible toit par le juste habité
Réclamer un asile et l'hospitalité!

JEAN.

Ah! dans votre secours j'avais mon espérance;
D'un adversaire aussi vous tirâtes vengeance.

TELL.

Misérable ! oses-tu de ta sanglante main
Peser le crime affreux de ton orgueil hautain
Avec le désespoir, le juste droit d'un père ?
As-tu de ton foyer sauvé le sanctuaire,
Du front de tes enfants éloigné le trépas,
Et défendu les tiens des plus grands attentats ?
J'éleve une main pure à la voûte éternelle ;
Je maudis ton aspect, ton âme criminelle !
Tous les droits que le ciel par ce bras a vengés,
Tu les as méconnus, tu les as outragés.
Rien de commun pour nous ! Le devoir fut mon guide,
Je fus le défenseur, et toi... toi, l'homicide !

JEAN.

Ah ! repoussé par vous, plus de pitié pour moi !

TELL.

Un frisson me saisit de parler avec toi !
Fuis, fuis ! va, marche seul sur ta route maudite,
Et laisse purs les lieux que l'innocence habite !

JEAN, se détournant pour sortir.

Je ne puis donc plus vivre, et vais chercher la mort !

TELL.

Et pourtant, je m'émeus et pleure sur ton sort !
Dieu du ciel ! ah ! si jeune et de si noble race,
Petit-fils de Rodolphe ! Hélas ! à cette place,
Meurtrier, fugitif... à mon seuil prosterné,
Seul, et le désespoir dans l'âme... Infortuné !...

(Il se couvre le visage de ses mains.)

JEAN.

Oh ! si vos yeux sur moi peuvent verser des larmes,
Prenez, prenez pitié de mon sort, plein d'alarmes,
De terreurs, de remords ; il est affreux ! Je suis
Un prince...je l'étais. De perfides amis
Si je n'eusse écouté les conseils, si moi-même
J'eusse de mes désirs dompté la fougue extrême,
J'aurais pu devenir heureux. Mais dans mon cœur
Je nourrissais l'envie et son tourment rongeur.
Du prince Léopold je voyais la jeunesse ;
Elle brillait d'honneurs, de pouvoir, de richesse ;
Et moi, moi qu'au même âge on voyait parvenu,
Dans un dur esclavage en mineur détenu...

TELL.

Oh ! combien de ton âme il avait connaissance
Ton oncle, en refusant à tes vœux la puissance !
Malheureux ! n'as-tu pas par ton crime insensé
Justifié l'arrêt qu'il avait prononcé?...
Où sont de ton forfait les odieux complices ?

JEAN.

Ils errent en fuyant du remords les supplices ;
Depuis le jour fatal je ne les revis pas.

TELL.

Sais-tu bien qu'en tous lieux le glaive suit tes pas ?
A l'ami défendue, à l'ennemi donnée,
Ta tête criminelle est partout condamnée.

JEAN.

C'est pourquoi je me vois obligé d'éviter

Tous les chemins ouverts. Ma main n'ose heurter
 Aux chaumières. Toujours ma course chancelante
 Se dirige aux déserts. Vil objet d'épouvante,
 Moi-même je m'effraie, et je marche au hasard
 Par les monts, par les bois. Si je vois quelque part
 Un ruisseau refléter mon image maudite,
 Je recule d'horreur et je reprends la fuite !
 O Tell, si la pitié dans votre cœur humain...

(Il tombe à genoux.)

TELL.

Levez-vous ! levez-vous !

JEAN.

Non ! tendez-moi la main !

Non ! je reste à vos pieds ; votre main ! assistance !

TELL.

Vous aider ! malheureux ! en ai-je la puissance ?
 Ce droit appartient-il au mortel, au pécheur ?
 Levez-vous cependant. Quelle que soit l'horreur
 De ce forfait hideux, malgré ce crime extrême,
 Vous êtes homme ; et moi, moi, je le suis de même.
 Que nul ne quitte Tell le cœur désespéré ;
 Ce que je puis encore, eh bien ! je le ferai !

JEAN se relève rapidement et saisit avec vivacité la main de Tell.

O Tell ! du désespoir vous préservez mon âme !

TELL.

Laissez ma main. Bientôt le vengeur vous réclame ;
 Sans être découvert vous ne pouvez ici
 Rester, et ne sauriez trouver aide ou merci.

Découvert une fois, on viendra vous surprendre;
Pour trouver le repos où pensez-vous vous rendre?

JEAN.

Ah ! le sais-je ?

TELL.

Ecoutez ce que m'inspire Dieu.

Il faut à l'instant même abandonner ce lieu.
Au pays d'Italie et dans la ville sainte,
Rendez-vous. Quand vos pas en franchiront l'enceinte,
Aux genoux du Saint-Père, humble, il faut vous jeter ;
Alors ouvrez votre âme ; allez la racheter.

JEAN.

Ne livrera-t-il pas ma tête à la vengeance ?

TELL.

Ce qu'il décidera, prenez-le pour sentence
De la main de Dieu même.

JEAN.

Ignorant les chemins,
N'osant joindre mes pas à ceux des pèlerins,
En pays inconnu comment puis-je me rendre ?

TELL.

Je connais cette route et saurai vous l'apprendre.
De la Reuss il vous faut remonter le courant
Vers les lieux où des monts s'élançe le torrent.

JEAN, avec effroi.

Je reverrais la Reuss ! le témoin de mon crime !

TELL.

Un grand nombre de croix, sur le bord de l'abîme,

*Indiquent le chemin, monuments consacrés
Aux pauvres voyageurs sous la neige enterrés.*

JEAN.

*Je ne redoute point l'horreur de la nature,
Si de mon cœur je puis apaiser la torture!*

TELL.

*Au pied de chaque croix, à genoux, prosterné,
A de cuisants remords sans cesse abandonné,
Pleurez le crime affreux de votre âme coupable.
Et si vous traversez ce chemin redoutable,
Si des sommets blanchis le vent ne descend pas
De son souffle glacé vous porter le trépas,
Passez un pont couvert d'une poussière humide.
S'il ne rompt sous le poids de votre parricide
Et si de l'autre bord vous pouvez approcher,
Un passage bientôt, noir portail de rocher,
Se présente; jamais le jour ne vient y luire.
Par ses détours obscurs il pourra vous conduire
Au sein d'un beau vallon par la joie habité.
Vous parcourrez ces lieux d'un pas précipité:
Vous ne pouvez paraître où le bonheur respire.*

JEAN.

*O mon aïeul! Rodolphe! ainsi, sur ton Empire
Ton petit-fils proscrit dérobe ses douleurs!*

TELL.

*Ainsi, montant toujours, vous verrez les hauteurs,
Les sommets du Gotthardt et les gorges profondes*

Où des lacs éternels alimentent leurs ondes
Des eaux pures des cieux. C'est là qu'au sol germain
Vous ferez pour toujours vos adieux. Le chemin
Près d'un nouveau torrent, que vous prendrez pour guide,
Descend des monts glacés, et sa pente rapide
Vous mène en Italie, au terme de vos vœux.

(On entend le *Ranz des vaches* joué par un grand nombre de cors des Alpes.)

J'entends des voix, partez; abandonnez ces lieux!

HEDWIGE, accourant.

Tell! Tell! le père vient! Il s'avance à la tête
De nos confédérés en cortège de fête :
Chacun à ta chaumière accourt!

JEAN, s'enveloppant de son manteau.

Malheur à moi!

Je ne puis m'arrêter où la joie...

TELL.

Hâte-toi,

Chère femme; assistons l'indigent dans sa peine.
Charge-le de tes dons, car sa route est lointaine,
Et n'offrira jamais de refuge à ses pas.
Hâte-toi!

HEDWIGE.

Quel est-il?

TELL.

Ne le demande pas;

**Quand il aura franchi le seuil de la chaumière,
Détournes-en ta vue, et regarde en arrière !**

(Le parricide s'avance vers Tell avec un mouvement rapide; celui-ci lui fait un signe de la main et sort. Lorsque tous deux se sont éloignés par des côtés différents, le théâtre change.)

SCÈNE DERNIÈRE.

Tout le vallon où se trouve l'habitation de Tell, avec les hauteurs qui l'enferment, couverts de patriotes groupés tous ensemble; d'autres arrivent par un sentier élevé qui domine le Schächen. Walther Fürst, avec les deux enfants, Melchthal et Stauffacher s'avancent; d'autres se pressent à leur suite. Au moment où Tell paraît il est salué par une acclamation générale.

TOUS.

Salut au brave Tell qui nous a délivrés!

(Tandis que les patriotes, qui se trouvent sur le devant de la scène, entourent Tell et l'embrassent, paraissent Rudenz et Bertha. Celle-ci presse Hedwige dans ses bras, Rudenz les confédérés. La musique de la montagne accompagne cette scène muette; lorsqu'elle a cessé, Bertha s'avance au milieu du peuple.)

BERTHA.

O vous, mes protecteurs! frères! confédérés!
Laissez-moi partager votre sainte alliance;
Moi, qui du pays libre ai reçu l'assistance,
Que je sois la première admise à ces liens.
Je remets tous mes droits à vos vaillantes mains;
Moi, votre égale ici, voulez-vous me défendre?

PATRIOTES.

De nos biens, notre sang!

BERTHA.

Ainsi donc, je puis tendre

Ma droite à ce jeune homme ; et, libre comme lui,
Pour maître et pour époux je l'accepte aujourd'hui :
D'un heureux avenir que ce nœud soit le gage !

RUDENZ.

Et de tous mes vassaux j'abolis le servage !

(Au moment où la musique recommence vivement, le rideau tombe.)

FIN.

